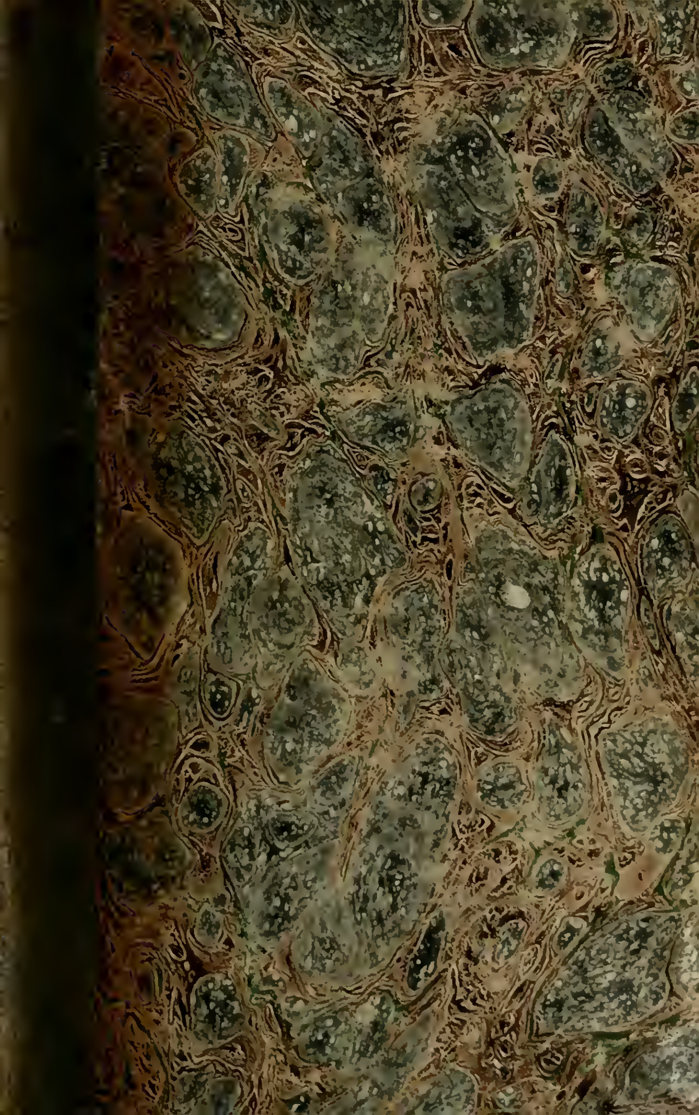



VITAM
IMPENDERE
VERO.



ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME DIX-SEPTIÈME.

A PARIS,

chez
BÉLIN, Libraire, rue St. Jacques, n°. 26.
CAILLE, rue de la Harpe, n°. 150.
GRÉGOIRE, rue du Coq St. Honoré.
VOLLAND, quai des Augustins, n°. 25.

1793.

LES

CONFESSIONS

DE

DE J. J. ROUSSEAU.

/

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE CINQUIÈME.

Ce fut, ce me semble, en 1732 que j'arrivai à Chambéri, comme je viens de le dire, et que je commençai d'être employé au cadastre pour le service du roi. J'avais vingt ans passés, près de vingt-un. J'étais assez formé pour mon âge du côté de l'esprit; mais le jugement ne l'était guère, et j'avais grand besoin des mains dans lesquelles je tombai pour apprendre à me conduire. Car quelques années d'expérience n'avaient pu me guérir encore radicalement de mes visions romanesques : et, malgré tous les maux que j'avais soufferts, je connaissais aussi peu le

monde et les hommes, que si je n'avais pas acheté ces instructions.

Je logeai chez moi, c'est-à-dire, chez maman; mais je ne retrouvai pas ma chambre d'Annecy. Plus de jardin, plus de ruisseau, plus de paysage. La maison qu'elle occupait était sombre et triste, et ma chambre était la plus sombre et la plus triste de la maison. Un mur pour vue, un cul-de-sac pour rue, peu d'air, peu de jour, peu d'espace, des grillons, des rats, des planches pourries; tout cela ne fesait pas une plaisante habitation. Mais j'étais chez elle, auprès d'elle, sans cesse à mon bureau ou dans sa chambre; je m'apercevais peu de la laideur de la mienne, je n'avais pas le temps d'y rêver. Il paraîtra bizarre qu'elle se fût fixée à Chambéri tout exprès pour habiter cette vilaine maison: cela même fut un trait d'habileté de sa part que je ne dois pas taire. Elle allait à Turin avec répugnance, sentant bien qu'après des révolutions toutes récentes et dans l'agitation où l'on était encore à la cour, ce n'était pas le moment de s'y présenter. Cependant ses affaires demandaient qu'elle s'y montrât; elle craignait d'être oubliée ou desservie. Elle savait sur-tout que le comte de * * *, inten-

dant-général des finances, ne la favorisait pas. Il avait à Chambéri une maison vieille, mal bâtie, et dans une si vilaine position qu'elle restait toujours vide; elle la loua et s'y établit. Cela lui réussit mieux qu'un voyage; sa pension ne fut point supprimée, et depuis lors le comte de * * * fut toujours de ses amis.

J'y trouvai son ménage à-peu-près monté comme auparavant, et le fidèle *Claude Anet* toujours avec elle. C'était, comme je crois l'avoir dit, un paysan de Moutru, qui, dans son enfance, herborisait dans le Jura pour faire du thé de Suisse, et qu'elle avait pris à son service à cause de ses drogues, trouvant commode d'avoir un herboriste dans son laquais. Il se passionna si bien pour l'étude des plantes, et elle favorisa si bien son goût qu'il devint un vrai botaniste, et que, s'il ne fût mort jeune, il se serait fait un nom dans cette science, comme il en méritait un parmi les honnêtes gens. Comme il était sérieux, même grave, et que j'étais plus jeune que lui, il devint pour moi une espèce de gouverneur qui me sauva beaucoup de folies; car il m'en imposait, et je n'osais m'oublier devant lui. Il en imposait même à sa mai-

tresse qui connaissait son grand sens, sa droiture, son inviolable attachement pour elle, et qui le lui rendait bien. *Claude Anet* était sans contredit un homme rare, et le seul même de son espèce que j'aie jamais vu. Lent, posé, réfléchi, circonspect dans sa conduite, froid dans ses manières, laconique et sentencieux dans ses propos, il était dans ses passions d'une impétuosité qu'il ne laissait jamais paraître, mais qui le dévorait en-dedans, et qui ne lui a fait faire en sa vie qu'une sottise, mais terrible; c'est de s'être empoisonné. Cette scène tragique se passa peu après mon arrivée, et il la fallait pour m'apprendre l'intimité de ce garçon avec sa maîtresse; car si elle ne me l'eût dit elle-même, jamais je ne m'en serais douté. Assurément si l'attachement, le zèle et la fidélité peuvent mériter une pareille récompense, elle lui était bien due : et ce qui prouve qu'il en était digne, il n'en abusa jamais. Ils avaient rarement des querelles, et elles finissaient toujours bien. Il en vint pourtant une qui finit mal : sa maîtresse lui dit dans la colère un mot outrageant qu'il ne put digérer. Il ne consulta que son désespoir, et trouvant sous sa main une fiole de laudanum, il

l'avala, puis fut se coucher tranquillement, comptant ne se réveiller jamais. Heureusement Mme. de *Warens* inquiète, agitée elle-même, errant dans sa maison trouva la fiole vide et devina le reste. En volant à son secours, elle poussa des cris qui m'attirèrent ; elle m'avoua tout, implora mon assistance, et parvint avec beaucoup de peine à lui faire vomir l'opium. Témoin de cette scène, j'admirai ma bêtise de n'avoir jamais eu le moindre soupçon des liaisons qu'elle m'apprenait. Mais *Claude Anet* était si discret que de plus clairvoyans auraient pu s'y méprendre. Le raccommodement fut tel que j'en fus vivement touché moi-même ; et depuis ce tems, ajoutant pour lui le respect à l'estime, je devins en quelque façon son élève, et ne m'en trouvai pas plus mal

Je n'appris pourtant pas sans peine que quelqu'un pouvait vivre avec elle dans une plus grande intimité que moi. Je n'avais pas songé même à désirer pour moi cette place ; mais il m'était dur de la voir remplir par un autre ; cela était fort naturel. Cependant, au-lieu de prendre en aversion celui qui me l'avait soufflée, je sentis réellement s'étendre à lui l'attachement que j'avais pour

elle. Je désirais sur toute chose qu'elle fût heureuse ; et puisqu'elle avait besoin de lui pour l'être, j'étais content qu'il fût heureux aussi. De son côté il entrait parfaitement dans les vues de sa maîtresse, et prit en sincère amitié l'ami qu'elle s'était choisi. Sans affecter avec moi l'autorité que son poste le mettait en droit de prendre, il prit naturellement celle que son jugement lui donnait sur le mien. Je n'osais rien faire qu'il parût désapprouver, et il ne désapprouvait que ce qui était mal. Nous vivions ainsi dans une union qui nous rendait tous heureux, et que la mort seule a pu détruire. Une des preuves de l'excellence du caractère de cette aimable femme, est que tous ceux qui l'aimaient s'aimaient entr'eux. La jalousie, la rivalité même cédait au sentiment dominant qu'elle inspirait, et je n'ai vu jamais aucuns de ceux qui l'entouraient se vouloir du mal l'un à l'autre. Que ceux qui me lisent suspendent un moment leur lecture à cet éloge ; et s'ils trouvent en y pensant quelqu'autre femme dont ils puissent dire la même chose, qu'ils s'attachent à elle pour le repos de leur vie.

Ici commence, depuis mon arrivée à Cham-

béri jusqu'à mon départ pour Paris en 1741, un intervalle de huit ou neuf ans, durant lequel j'aurai peu d'événemens à dire, parce que ma vie a été aussi simple que douce, et cette uniformité était précisément ce dont j'avais le plus grand besoin pour achever de former mon caractère que des troubles continuels empêchaient de se fixer. C'est durant ce précieux intervalle que mon éducation mêlée et sans suite, ayant pris de la consistance, m'a fait ce que je n'ai plus cessé d'être à travers les orages qui m'attendaient. Ce progrès fut insensible et lent; chargé de peu d'événemens mémorables; mais il mérite cependant d'être suivi et développé.

Au commencement je n'étais guère occupé que de mon travail; la gêne du bureau ne me laissait pas songer à autre chose. Le peu de temps que j'avais de libre se passait auprès de la bonne maman, et n'ayant pas même celui de lire, la fantaisie ne m'en prenait pas. Mais quand ma besogne, devenue une espèce de routine, occupa moins mon esprit, il reprit ses inquiétudes, la lecture me redevint nécessaire; et comme si ce goût se fût toujours irrité par la difficulté de m'y livrer, il serait redevenu passion comme chez mon maître,

si d'autres goûts venus à la traverse, n'eussent fait diversion à celui-là.

Quoiqu'il ne fallût pas à nos opérations une arithmétique bien transcendante, il en fallait assez pour m'embarrasser quelquefois. Pour vaincre cette difficulté, j'achetais des livres d'arithmétique, et je l'appris bien; car je l'appris seul. L'arithmétique pratique s'étend plus loin qu'on ne pense, quand on y veut mettre l'exacte précision. Il y a des opérations d'une longueur extrême, au milieu desquelles j'ai vu quelquefois de bons géomètres s'égarer. La réflexion jointe à l'usage donne des idées nettes, et alors on trouve des méthodes abrégées dont l'invention flatte l'amour-propre, dont la justesse satisfait l'esprit, et qui font faire avec plaisir un travail ingrat par lui-même. Je m'y enfonçai si bien, qu'il n'y avait point de question soluble par les seuls chiffres qui m'embarrassât; et maintenant que tout ce que j'ai su s'efface journellement de ma mémoire, cet acquis y demeure encore en partie, au bout de trente ans d'interruption. Il y a quelques jours que, dans un voyage que j'ai fait à Davenport chez mon hôte, assistant à la leçon d'arithmétique de ses enfans, j'ai fait sans faute

avec un plaisir incroyable une opération des plus composées. Il me semblait, en posant mes chiffres, que j'étais encore à Chambéri dans mes heureux jours. C'était revenir de loin sur mes pas.

Le lavis des mappes de nos géomètres m'avait aussi rendu le goût du dessin. J'achetai des couleurs et je me mis à faire des fleurs et des paysages. C'est dommage que je me sois trouvé peu de talent pour cet art; l'inclination y était toute entière. Au milieu de mes crayons et de mes pinceaux, j'aurais passé des mois entiers sans sortir. Cette occupation devenant pour moi trop attachante, on était obligé de m'en arracher. Il en est ainsi de tous les goûts auxquels je commence à me livrer; ils augmentent, deviennent passion, et bientôt je ne vois plus rien au monde que l'amusement dont je suis occupé. L'âge ne m'a pas guéri de ce défaut; il ne l'a pas diminué même : et maintenant que j'écris ceci, me voilà comme un vieux radoteur engoué d'une autre étude inutile où je n'entends rien, et que ceux même qui s'y sont livrés dans leur jeunesse, sont forcés d'abandonner à l'âge où je la veux commencer.

C'était alors qu'elle eût été à sa place. L'oc-

casion était belle, et j'eus quelque tentation d'en profiter. Le contentement que je voyais dans les yeux d'*Anet* revenant chargé de plantes nouvelles, me mit deux ou trois fois sur le point d'aller herboriser avec lui. Je suis presque assuré que si j'y avais été une seule fois, cela m'aurait gagné, et je serais peut-être aujourd'hui un grand botaniste : car je ne connais point d'étude au monde qui s'associe mieux avec mes goûts naturels que celle des plantes ; et la vie que je mène depuis dix ans à la campagne n'est guère qu'une herborisation continuelle, à la vérité sans objet et sans progrès ; mais n'ayant alors aucune idée de la botanique, je l'avais prise en une sorte de mépris et même de dégoût ; je ne la regardais que comme une étude d'apothicaire. Maman, qui l'aimait, n'en fesait pas elle-même un autre usage ; elle ne recherchait que les plantes usuelles pour les appliquer à ses drogues. Ainsi la botanique, la chimie, et l'anatomie, confondues dans mon esprit sous le nom de médecine, ne servaient qu'à me fournir des sarcasmes plaisans toute la journée, et à m'attirer des soufflets de temps en temps. D'ailleurs un goût différent et trop contraire à celui-là croissait par degrés, et

bientôt absorba tous les autres. Je parle de la musique. Il faut assurément que je sois né pour cet art, puisque j'ai commencé de l'aimer dès mon enfance, et qu'il est le seul que j'aie aimé constamment dans tous les temps. Ce qu'il y a d'étonnant, est qu'un art pour lequel j'étais né, m'ait néanmoins tant coûté de peine à apprendre, et avec des succès si lents, qu'après une pratique de toute ma vie, jamais je n'ai pu parvenir à chanter sûrement tout à livre ouvert. Ce qui me rendait sur-tout alors cette étude agréable, était que je la pouvais faire avec maman. Ayant des goûts d'ailleurs fort différens, la musique était pour nous un point de réunion dont j'aimais à faire usage. Elle ne s'y refusait pas; j'étais alors à-peu-près aussi avancé qu'elle; en deux ou trois fois nous déchiffrions un air. Quelquefois la voyant empressée autour d'un fourneau, je lui disais: Maman, voici un duo charmant qui m'a bien l'air de faire sentir l'empyreume à vos drogues. Ah! par ma foi, me disait-elle, si tu me les fais brûler, je te les ferai manger. Tout en disputant je l'entraînais à son clavecin: on s'y oubliait; l'extrait de genièvre ou d'absynthe

était calciné, elle m'en barbouillait le visage, et tout cela était délicieux.

On voit qu'avec peu de temps de reste, j'avais beaucoup de choses à quoi l'employer. Il me vint pourtant encore un amusement de plus, qui fit bien valoir tous les autres.

Nous occupions un cachot si étouffé, qu'on avait besoin quelquefois d'aller prendre l'air sur la terre. *Anet* engagea maman à louer dans un faubourg un jardin pour y mettre des plantes. A ce jardin était jointe une guinguette assez jolie qu'on meubla suivant l'ordonnance. On y mit un lit; nous allions souvent y dîner, et j'y couchais quelquefois. Insensiblement je m'engouai de cette petite retraite, j'y mis quelques livres, beaucoup d'estampes; je passais une partie de mon temps à l'orner et à y préparer à maman quelque surprise agréable lorsqu'elle s'y venait promener. Je la quittais pour venir m'occuper d'elle, pour y penser avec plus de plaisir; autre caprice que je n'excuse ni n'explique, mais que j'avoue, parce que la chose était ainsi. Je me souviens qu'une fois Mme. de *Luxembourg* me parlait en raillant d'un homme qui quittait sa maîtresse pour

lui écrire. Je lui dis que j'aurais bien été cet homme-là ; et j'aurais pu ajouter que je l'avais été quelquefois. Je n'ai pourtant jamais senti près de maman ce besoin de m'éloigner d'elle pour l'aimer davantage ; car tête-à-tête avec elle j'étais aussi parfaitement à mon aise que si j'eusse été seul, et cela ne m'est jamais arrivé près de personne autre, ni homme ni femme, quelque attachement que j'aie eu pour eux. Mais elle était si souvent entourée, et de gens qui me convenaient si peu, que le dépit et l'ennui me chassaient dans mon asile, où je l'avais comme je la voulais, sans crainte que les importuns vinssent nous y suivre.

Tandis qu'ainsi partagé entre le travail, le plaisir et l'instruction, je vivais dans le plus doux repos, l'Europe n'était pas si tranquille que moi. La France et l'empereur venaient de s'entre-déclarer la guerre : le roi de Sardaigne était entré dans la querelle, et l'armée française filait en Piémont pour entrer dans le Milanez. Il en passa une colonne par Chambéri, et entr'autres le régiment de Champagne dont était colonel M. le duc de la *Trimouille*, auquel je fus présenté, qui me promit beaucoup de choses, et qui sure-

ment n'a jamais repensé à moi. Notre petit jardin était précisément au haut du faubourg par lequel entraient les troupes, de sorte que je me rassasiais du plaisir d'aller les voir passer ; et je me passionnais pour le succès de cette guerre, comme s'il m'eût beaucoup intéressé. Jusque-là je ne m'étais pas encore avisé de songer aux affaires publiques, et je me mis à lire les gazettes pour la première fois, mais avec une telle partialité pour la France, que le cœur me battait de joie à ses moindres avantages, et que ses revers m'affligeaient comme s'ils fussent tombés sur moi. Si cette folie n'eût été que passagère, je ne daignerais pas en parler ; mais elle s'est tellement enracinée dans mon cœur sans aucune raison, que, lorsque j'ai fait dans la suite à Paris l'anti-despote et le fier républicain, je sentais en dépit de moi-même une prédilection secrète pour cette même nation que je trouvais servile, et pour ce gouvernement que j'affectais de fronder. Ce qu'il y avait de plaisant, était qu'ayant honte d'un penchant si contraire à mes maximes, je n'osais l'avouer à personne, et je raillais les Français de leurs défaites, tandis que le cœur m'en saignait plus qu'à eux. Je suis

surement le seul qui, vivant chez une nation qui le traitait bien et qu'il adorait, se soit fait chez elle un faux air de la dédaigner. Enfin ce penchant s'est trouvé si désintéressé de ma part, si fort, si constant, si invincible, que même depuis ma sortie du royaume, depuis que le gouvernement, les magistrats, les auteurs, s'y sont à l'envi déchaînés contre moi ; depuis qu'il est devenu du bon air de m'accabler d'injustices et d'outrages, je n'ai pu me guérir de ma folie. Je les aime en dépit de moi, quoiqu'ils me maltraitent.

J'ai cherché long-temps la cause de cette partialité, et je n'ai pu la trouver que dans l'occasion qui la vit naître. Un goût croissant pour la littérature m'attachait aux livres français, aux auteurs de ces livres, et au pays de ces auteurs. Au moment même que défilait sous mes yeux l'armée française, je lisais les grands capitaines de *Brantôme*. J'avais la tête pleine des *Clisson*, des *Bayard*, des *Lautrec*, des *Coligni*, des *Montmorenci*, des *la Trimouille*, et je m'affectionnais à leurs descendans comme aux héritiers de leur mérite et de leur courage. A chaque régiment qui passait, je croyais revoir ces fameuses bandes noires qui jadis avaient tant fait

d'exploits en Piémont. Enfin j'appliquais à ce que je voyais les idées que je puisais dans les livres ; mes lectures continuées et toujours tirées de la même nation nourrissaient mon affection pour elle, et m'en firent enfin une passion aveugle que rien n'a pu surmonter. J'ai eu dans la suite occasion de remarquer dans mes voyages que cette impression ne m'était pas particulière, et qu'agissant plus ou moins dans tous les pays sur la partie de la nation qui aimait la lecture, et qui cultivait les lettres, elle balançait la haine générale qu'inspire l'air avantageux des Français. Les romans plus que les hommes leur attachent les femmes de tous les pays, leurs chefs-d'œuvre dramatiques affectionnent la jeunesse à leurs théâtres. La célébrité de celui de Paris y attire des foules d'étrangers qui en reviennent enthousiastes. Enfin l'excellent goût de leur littérature leur soumet tous les esprits qui en ont, et dans la guerre si malheureuse dont ils sortent, j'ai vu leurs auteurs et leurs philosophes soutenir la gloire du nom français, ternie par leurs guerriers.

J'étais donc français ardent, et cela me rendit nouvelliste. J'allais avec la foule des gobe-mouches attendre sur la place l'arrivée

des courriers : et plus bête que l'âne de la fable, je m'inquiétais beaucoup pour savoir de quel maître j'aurais l'honneur de porter le bât ; car on prétendait alors que nous appartiendrions à la France, et l'on fesait de la Savoie un échange pour le Milanez. Il faut pourtant convenir que j'avais quelques sujets de crainte ; car si cette guerre eût mal tourné pour les alliés, la pension de maman courait un grand risque. Mais j'étais plein de confiance dans mes bons amis ; et pour le coup, malgré la surprise de M. *de Broglie*, cette confiance ne fut pas trompée, grâces au roi de Sardaigne à qui je n'avais pas pensé.

Tandis qu'on se battait en Italie, on chantait en France. Les opéra de *Rameau* commençaient à faire du bruit, et relevèrent ses ouvrages théoriques que leur obscurité laissait à la portée de peu de gens. Par hasard, j'entendis parler de son traité de l'harmonie, et je n'eus point de repos que je n'eusse acquis ce livre. Par un autre hasard, je tombai malade. La maladie était inflammatoire ; elle fut vive et courte ; mais ma convalescence fut longue, et je ne fus d'un mois en état de sortir. Durant ce temps

j'ébauchai, je dévorai mon traité de l'harmonie ; mais il était si long, si diffus, si mal arrangé, que je sentis qu'il me fallait un temps considérable pour l'étudier et le débrouiller. Je suspendais mon application et je récréais mes yeux avec de la musique. Les cantates de *Bernier* sur lesquelles je m'exerçais ne me sortaient pas de l'esprit. J'en appris par cœur quatre ou cinq, entr'autres celle des *amours dormans*, que je n'ai pas revue depuis ce temps-là, et que je sais encore presque toute entière, de même que *l'amour piqué par une abeille*, très-jolie cantate de *Clerambault*, que j'appris à-peu-près dans le même temps.

Pour m'achever il arriva de la Valdoste un jeune organiste appelé l'abbé *Palais*, bon musicien, bon homme, et qui accompagnait très-bien du clavecin. Je fais connaissance avec lui ; nous voilà inséparables. Il était élève d'un moine italien, grand organiste. Il me parlait de ses principes ; je les comparais avec ceux de mon *Rameau*, je remplissais ma tête d'accompagnemens, d'accords, d'harmonie. Il fallait se former l'oreille à tout cela : je proposai à maman un petit concert tous les mois ; elle y con-

sentit. Me voilà si plein de ce concert, que ni jour ni nuit je ne m'occupais d'autre chose, et réellement cela m'occupait, et beaucoup, pour rassembler la musique, les concertans, les instrumens, tirer les parties, etc. Maman chantait, le P. *Caton* dont j'ai déjà parlé, et dont j'ai à parler encore, chantait aussi ; un maître à danser appelé *Roche* et son fils jouaient du violon; *Canavas*, musicien piémontais, qui travaillait au cadastre, et qui depuis s'est marié à Paris, jouait du violoncelle ; l'abbé *Palais* accompagnait du clavecin ; j'avais l'honneur de conduire la musique, sans oublier le bâton du bûcheron. On peut juger combien tout cela était beau ! Pas tout-à-fait comme chez M. *de Treytorens*, mais il ne s'en fallait guère.

Le petit concert de Mme. de *Warens* nouvelle convertie, et vivant, disait-on, des charités du roi, fesait murmurer la sequelle dévote, mais c'était un amusement agréable pour plusieurs honnêtes gens. On ne devinerait pas qui je mets à leur tête en cette occasion ? un moine ; mais un moine homme de mérite, et même aimable, dont les infortunes m'ont dans la suite bien vivement affecté, et dont

la mémoire, liée à celle de mes beaux jours, m'est encore chère. Il s'agit du P. *Caton*, cordelier, qui, conjointement avec le comte d'*Ortan*, avait fait saisir à Lyon la musique du pauvre Petit-Chat; ce n'est pas le plus beau trait de ma vie. Il était bachelier de sorbonne: il avait vécu long-temps à Paris dans le plus grand monde et très-faufilé sur-tout chez le marquis d'*Antremont*, alors ambassadeur de Sardaigne. C'était un grand homme bien fait, le visage plein, les yeux à fleur de tête, des cheveux noirs qui fesaient sans affectation le crochet à côté du front, l'air à-la-fois noble, ouvert, se présentant simplement et bien; n'ayant ni le maintien caffard ou effronté des moines, ni l'abord cavalier d'un homme à la mode, quoiqu'il le fût, mais l'assurance d'un honnête-homme qui, sans rougir de sa robe, s'honore lui-même et se sent toujours à sa place parmi les honnêtes gens. Quoique le P. *Caton* n'eût pas beaucoup d'étude pour un docteur, il en avait beaucoup pour un homme du monde; et n'étant point pressé de montrer son acquis, il le plaçait si à propos, qu'il en paraissait davantage. Ayant beaucoup vécu dans la société, il s'était plus attaché

aux talens agréables qu'à un solide savoir. Il avait de l'esprit, fesait des vers, parlait bien, chantait mieux, avait la voix belle, touchait l'orgue et le clavecin. Il n'en fallais pas tant pour être recherché, aussi l'était-il; mais cela lui fit si peu négliger les soins de son état, qu'il parvint, malgré des concurrens très-jaloux, à être élu définiteur de sa province, ou, comme on dit, un des grands colliers de l'ordre.

Ce P. *Caton* fit connaissance avec maman chez le marquis d'*Antremont*. Il entendit parler de nos concerts, il en voulut être, il en fut, et les rendit brillans. Nous fûmes bientôt liés par notre goût commun pour la musique qui, chez l'un et chez l'autre, était une passion très-vive, avec cette différence qu'il était vraiment musicien, et que je n'étais qu'un barbouillon. Nous allions avec *Canavas* et l'abbé *Palais* faire de la musique dans sa chambre, et quelquefois à son orgue les jours de fête. Nous dînions souvent à son petit couvert; car ce qu'il avait encore d'étonnant pour un moine, est qu'il était généreux, magnifique, et sensuel sans grossièreté. Les jours de nos concerts il soupait chez maman. Ces soupers étaient très-gais, très-

agréables ; on y disait le mot et la chose, on y chantait des duo : j'étais à mon aise, j'avais de l'esprit, des saillies ; le P. *Caton* était charmant, maman était adorable, l'abbé *Palais* avec sa voix de bœuf était le plastron. Momens si doux de la folâtre jeunesse, qu'il y a de temps que vous êtes partis !

Comme je n'aurai plus à parler de ce pauvre P. *Caton*, que j'achève ici en deux mots sa triste histoire. Les autres moines jaloux ou plutôt furieux de lui voir un mérite, une élégance de mœurs qui n'avait rien de la crapule monastique, le prirent en haîne, parce qu'il n'était pas aussi haïssable qu'eux. Les chefs se liguèrent contre lui et ameutèrent les moinillons envieux de sa place, et qui n'osaient auparavant le regarder. On lui fit mille affronts, on le destitua, on lui ôta sa chambre qu'il avait meublée avec goût quoiqu'avec simplicité, on le relégua je ne sais où ; enfin ces misérables l'accablèrent de tant d'outrages que son ame honnête et fière avec justice, n'y put résister ; et après avoir fait les délices des sociétés les plus aimables, il mourut de douleur sur un vil grabat, dans quelque fond de cellule ou de cachot, regretté, pleuré de tous les honnêtes gens dont il fut connu,

et

et qui ne lui ont trouvé d'autre défaut que d'être moine.

Avec ce petit train de vie je fis si bien en très-peu de temps, qu'absorbé tout entier par la musique je me trouvai hors d'état de penser à autre chose. Je n'allais plus à mon bureau qu'à contre-cœur, la gêne et l'assiduité au travail m'en firent un supplice insupportable, et j'en vins enfin à vouloir quitter mon emploi pour me livrer totalement à la musique. On peut croire que cette folie ne passa pas sans opposition. Quitter un poste honnête et d'un revenu fixe pour courir après des écoliers incertains était un parti trop peu sensé pour plaire à maman. Même en supposant mes progrès futurs aussi grands que je me les figurais, c'était borner bien modestement mon ambition que de me réduire pour la vie à l'état de musicien. Elle qui ne formait que des projets magnifiques et qui ne me prenait plus tout-à-fait au mot de M. d'*Aubonne*, me voyait avec peine occupé sérieusement d'un talent qu'elle trouvait si frivole, et me répétait souvent ce proverbe de province, un peu moins juste à Paris, que *qui bien chante et bien danse, fait un métier qui peu avance* Elle me voyait d'un

autre côté entraîné par un goût irrésistible ; ma passion de musique devenait une fureur, et il était à craindre que mon travail se sentant de mes distractions, ne m'attirât un congé qu'il valait beaucoup mieux prendre de moi-même. Je lui représentais encore que cet emploi n'avait pas long-temps à durer, qu'il me fallait un talent pour vivre, et qu'il était plus sûr d'achever d'acquérir par la pratique celui auquel mon goût me portait et qu'elle m'avait choisi, que de me mettre à la merci des protections, ou de faire de nouveaux essais qui pouvaient mal réussir, et me laisser, après avoir passé l'âge d'apprendre, sans ressource pour gagner mon pain. Enfin j'extorquai son consentement plus à force d'importunités et de caresses, que de raisons dont elle se contentât. Aussi-tôt je courus remercier fièrement M. *Coccelli*, directeur-général du cadastre, comme si j'avais fait l'acte le plus héroïque ; et je quittai volontairement mon emploi sans sujet, sans raison, sans prétexte, avec autant et plus de joie que je n'en avais eu à le prendre il n'y avait pas deux ans.

Cette démarche, toute folle qu'elle était, m'attira dans le pays une sorte de considé-

ration qui me fut utile. Les uns me supposèrent des ressources que je n'avais pas ; d'autres me voyant livré tout-à-fait à la musique, jugèrent de mon talent par mon sacrifice, et crurent qu'avec tant de passion pour cet art je devais le posséder supérieurement. Dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois ; je passai là pour un bon maître, parce qu'il n'y en avait que de mauvais. Ne manquant pas, au reste, d'un certain goût de chant, favorisé d'ailleurs par mon âge et par ma figure, j'eus bientôt plus d'écolières qu'il ne m'en fallait pour remplacer ma paye de secrétaire.

Il est certain que pour l'agrément de la vie on ne pouvait passer plus rapidement d'une extrémité à l'autre. Au cadastre, occupé huit heures par jour du plus maussade travail avec des gens encore plus maussades, enfermé dans un triste bureau empuanti de l'haleine et de la sueur de tous ces manans, la plupart fort mal peignés et fort mal-propres, je me sentais quelquefois accablé jusqu'au vertige par l'attention, l'odeur, la gêne, et l'ennui. Au-lieu de cela me voilà tout-à-coup jeté parmi le beau monde, admis, recherché dans les meilleures maisons ; par-tout un accueil gracieux,

carressant, un air de fête; d'aimables demoiselles bien parées m'attendent, me reçoivent avec empressement; je ne vois que des objets charmans, je ne sens que la rose et la fleur d'orange; on chante, on cause, on rit, on s'amuse; je ne sors de-là que pour aller ailleurs en faire autant: on conviendra qu'à égalité dans les avantages, il n'y avait pas à balancer dans le choix. Aussi me trouvai-je si bien du mien, qu'il ne m'est arrivé jamais de m'en repentir, et je ne m'en repens pas même en ce moment, où je pèse au poids de la raison les actions de ma vie, et où je suis délivré des motifs peu sensés qui m'ont entraîné.

Voilà presque l'unique fois qu'en n'écoutant que mes penchans, je n'ai pas vu tromper mon attente. L'accueil aisé, l'esprit liant, l'humeur facile des habitans du pays, me rendit le commerce du monde aimable; et le goût que j'y pris alors m'a bien prouvé que si je n'aime pas à vivre parmi les hommes, c'est moins ma faute que la leur.

C'est dommage que les Savoyards ne soient pas riches, ou peut-être serait-ce dommage qu'ils le fussent; car tels qu'ils sont c'est le meilleur et le plus sociable peuple que je con-

naisse. S'il est une petite ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable et sûr, c'est Chambéri. La noblesse de la province, qui s'y rassemble, n'a que ce qu'il faut de bien pour vivre, elle n'en a pas assez pour parvenir, et ne pouvant se livrer à l'ambition, elle suit par nécessité le conseil de *Cinéas*. Elle dévoue sa jeunesse à l'état militaire, puis revient vieillir paisiblement chez soi. L'honneur et la raison président à ce partage. Les femmes sont belles et pourraient se passer de l'être; elles ont tout ce qui peut faire valoir la beauté, et même y suppléer. Il est singulier qu'appelé par mon état à voir beaucoup de jeunes filles, je ne me rappelle pas d'en avoir vu à Chambéri une seule qui ne fût pas charmante. On dira que j'étais disposé à les trouver telles, et l'on peut avoir raison; mais je n'avais pas besoin d'y mettre du mien pour cela. Je ne puis en vérité me rappeler sans plaisir le souvenir de mes jeunes écolières. Que ne puis-je, en nommant ici les plus aimables, les rappeler de même et moi avec elles, à l'âge heureux où nous étions, lors des momens aussi doux qu'innocens que j'ai passés auprès d'elles! la première fut Mlle. de *Mellarède*, ma voisine,

sœur de l'élève de M. *Gaime*. C'était une brune très-vive, mais d'une vivacité caressante, pleine de grâces, et sans étourderie. Elle était un peu maigre, comme sont la plupart des filles à son âge; mais ses yeux brillans, sa taille fine, et son air attirant, n'avaient pas besoin d'embonpoint pour plaire. J'y allais le matin, et elle était encore ordinairement en déshabillé, sans autre coiffure que ses cheveux négligemment relevés, ornés de quelque fleur qu'on mettait à mon arrivée et qu'on ôtait à mon départ pour se coiffer. Je ne crains rien tant dans le monde qu'une jolie personne en déshabillé; je la redouterais cent fois moins, parée. Mlle. de *Menthon* chez qui j'allais l'après-midi l'était toujours, et me fesait une impression tout aussi douce, mais différente. Ses cheveux étaient d'un blond cendré; elle était très-mignonne, très-timide, et très-blanche; une voix nette, juste, et flûtée, mais qui n'osait se développer. Elle avait au sein la cicatrice d'une brûlure d'eau bouillante qu'un fichu de chenille bleue ne cachait pas extrêmement. Cette marque attirait quelquefois de ce côté mon attention, qui bientôt n'était plus pour la cicatrice. Mademoiselle de *Challes*, une

autre de mes voisines, était une fille faite; grande, belle quarrure, de l'embonpoint: elle avait été très-bien. Ce n'était plus une beauté; mais c'était une personne à citer pour la bonne grâce, pour l'humeur égale, pour le bon naturel. Sa sœur, Mme. de *Charli*, la plus belle femme de Chambéri, n'apprenait plus la musique, mais elle la fesait apprendre à sa fille toute jeune encore, mais dont la beauté naissante eût promis d'égaler celle de sa mère, si malheureusement elle n'eût été un peu rousse. J'avais à la Visitation une petite demoiselle française, dont j'ai oublié le nom, mais qui mérite une place dans la liste de mes préférences. Elle avait pris le ton lent et traînant des religieuses, et sur ce ton traînant elle disait des choses très-saillantes qui ne semblaient pas aller avec son maintien. Au reste, elle était paresseuse, n'aimait pas à prendre la peine de montrer son esprit, et c'était une faveur qu'elle n'accordait pas à tout le monde. Ce ne fut qu'après un mois ou deux de leçons et de négligence, qu'elle s'avisa de cet expédient pour me rendre plus assidu; car je n'ai jamais pu prendre sur moi de l'être. Je me plaisais à mes leçons quand j'y étais, mais je n'aimais

pas être obligé de m'y rendre ni que l'heure me commandât : en toute chose la gêne et l'assujétissement me sont insupportables ; ils me feraient prendre en haine le plaisir même. On dit que chez les mahométans un homme passe au point du jour dans les rues pour ordonner aux maris de rendre le devoir à leurs femmes. Je serais un mauvais turc à ces heures-là.

J'avais quelques écolières aussi dans la bourgeoisie, et une entr'autres qui fut la cause indirecte d'un changement de relation dont j'ai à parler, puisqu'enfin je dois tout dire. Elle était fille d'un épicier, et se nommait Mlle. *L****, vrai modèle d'une statue grecque, et que je citerais pour la plus belle fille quej'aie jamais vue, s'il y avait quelque véritable beauté sans vie et sans ame. Son indolence, sa froideur, son insensibilité, allaient à un point incroyable. Il était également impossible de lui plaire et de la fâcher, et je suis persuadé que si l'on eût fait sur elle quelque entreprise, elle aurait laissé faire, non par goût, mais par stupidité. Sa mère, qui n'en voulait pas courir le risque, ne la quittait pas d'un pas. En lui fesant apprendre à chanter, en lui donnant un jeune maître,

elle fesait tout de son mieux pour l'émoustiller, mais cela ne réussit point. Tandis que le maître agaçait la fille, la mère agaçait le maître, et cela ne réussissait pas beaucoup mieux. Madame *L**** ajoutait à sa vivacité naturelle toute celle que sa fille aurait dû avoir. C'était un petit minois éveillé, chiffonné, marqué de petite-vérole. Elle avait de petits yeux très-ardens, et un peu rouges, parce qu'elle y avait presque toujours mal. Tous les matins quand j'arrivais, je trouvais prêt mon café à la crême; et la mère ne manquait jamais de m'accueillir par un baiser bien appliqué sur la bouche, et que par curiosité j'aurais voulu rendre à sa fille, pour voir comment elle l'aurait pris. Au reste tout cela se fesait si simplement et si fort sans conséquence, que quand M. *L**** était là, les agaceries et les baisers n'en allaient pas moins leur train. C'était une bonne pâte d'homme, le vrai père de sa fille, et que sa femme ne trompait pas, parce qu'il n'en était pas besoin.

Je me prêtais à toutes ces caresses avec ma balourdise ordinaire, les prenant tout bonnement pour des marques de pure amitié. J'en étais pourtant importuné quelquefois; car

la vive Mme. *L**** ne laissait pas d'être exigeante, et si dans la journée j'avais passé devant la boutique sans m'arrêter, il y aurait eu du bruit. Il fallait quand j'étais pressé, que je prisse un détour pour passer dans une autre rue, sachant bien qu'il n'était pas aussi aisé de sortir de chez elle que d'y entrer.

Mme. *L**** s'occupait trop de moi pour que je ne m'occupasse point d'elle. Ses attentions me touchaient beaucoup; j'en parlais à maman comme d'une chose sans mystère, et quand il y en aurait eu, je ne lui en aurais pas moins parlé; car lui faire un secret de quoi que ce fût, ne m'eût pas été possible; mon cœur était ouvert devant elle comme devant Dieu. Elle ne prit pas tout-à-fait la chose avec la même simplicité que moi. Elle vit des avances où je n'avais vu que des amitiés; elle jugea que Mme. *L**** se fesant un point d'honneur de me laisser moins sot qu'elle ne m'avait trouvé, parviendrait de manière ou d'autre à se faire entendre; et outre qu'il n'était pas juste qu'une autre femme se chargeât de l'instruction de son élève, elle avait des motifs plus dignes d'elle, pour me garantir des pièges auxquels mon âge et mon état

m'exposaient. Dans le même temps on m'en tendit un d'une espèce plus dangereuse auquel j'échappai, mais qui lui fit sentir que les dangers qui me menaçaient sans cesse, rendaient nécessaires tous les préservatifs qu'elle y pouvait apporter.

Mme. la comtesse de *M****, mère d'une de mes écolières, était une femme de beaucoup d'esprit, et passait pour n'avoir pas moins de méchanceté. Elle avait été cause, à ce qu'on disait, de bien des brouilleries, et d'une entr'autres qui avait eu des suites fatales à la maison d'*A****. Maman avait été assez liée avec elle pour connaître son caractère; ayant très-innocemment inspiré du goût à quelqu'un sur qui Mme. de *M**** avait des prétentions, elle resta chargée auprès d'elle du crime de cette préférence, quoiqu'elle n'eût été ni recherchée ni acceptée, et Mme. de *M**** chercha depuis lors à jouer à sa rivale plusieurs tours dont aucun ne réussit. J'en rapporterai un des plus comiques par manière d'échantillon. Elles étaient ensemble à la campagne avec plusieurs gentils-hommes du voisinage, et entr'autres l'aspirant en question. Mme de *M**** dit un jour à un de ces messieurs que Mme. de

Warens n'était qu'une précieuse, qu'elle n'avait point de goût, qu'elle se mettait mal, qu'elle couvrait sa gorge comme une bourgeoise. Quant à ce dernier article, lui dit l'homme, qui était un plaisant, elle a ses raisons, et je sais qu'elle a un gros vilain rat empreint sur le sein, mais si ressemblant qu'on dirait qu'il court. La haine ainsi que l'amour rend crédule ; Mme. de *M**** résolut de tirer parti de cette découverte, et un jour que maman était au jeu avec l'ingrat favori de la dame, celle-ci prit son temps pour passer derrière sa rivale, puis renversant à demi sa chaise elle découvrit adroitement son mouchoir. Mais au-lieu du gros rat, le monsieur ne vit qu'un objet fort différent qu'il n'était pas plus aisé d'oublier que de voir, et cela ne fit pas le compte de la dame.

Je n'étais pas un personnage à occuper Mme. de *M**** qui ne voulait que des gens brillans autour d'elle. Cependant elle fit quelque attention à moi, non pour ma figure, dont assurément elle ne se souciait point du tout, mais pour l'esprit qu'on me supposait et qui m'eût pu rendre utile à ses goûts. Elle en avait un assez vif pour la satire. Elle aimait à faire des chansons et des vers sur

les gens qui lui déplaisaient. Si elle m'eût trouvé assez de talent pour lui aider à tourner ses vers, et assez de complaisance pour les écrire, entr'elle et moi nous aurions bientôt mis Chambéri sens dessus-dessous. On serait remonté à la source de ces libelles ; Mme. de *M**** se serait tirée d'affaire en me sacrifiant, et j'aurais été enfermé le reste de mes jours peut-être, pour m'apprendre à faire le phœbus avec les dames.

Heureusement rien de tout cela n'arriva. Mme. de *M**** me retint à dîner deux ou trois fois pour me faire causer, et trouva que je n'étais qu'un sot. Je le sentais moi-même et j'en gémissais, enviant les talens de mon ami *Venture*, tandis que j'aurais dû remercier ma bêtise des périls dont elle me sauvait. Je demeurai pour Mme. de *M**** le maître à chanter de sa fille et rien de plus : mais je vécus tranquille et toujours bien voulu dans Chambéri. Cela valait mieux que d'être un bel esprit pour elle, et un serpent pour le reste du pays.

Quoi qu'il en soit, maman vit que pour m'arracher aux périls de ma jeunesse, il était temps de me traiter en homme, et c'est ce qu'elle fit ; mais de la façon la plus singu-

lière dont jamais femme se soit avisée en pareille occasion. Je lui trouvai l'air plus grave et le propos plus moral qu'à son ordinaire. A la gaieté folâtre dont elle entremêlait ordinairement ses instructions, succéda tout-à-coup un ton toujours soutenu qui n'était ni familier ni sévère, mais qui semblait préparer une explication. Après avoir cherché vainement en moi-même la raison de ce changement, je la lui demandai; c'était ce qu'elle attendait. Elle me proposa une promenade au petit jardin pour le lendemain: nous y fûmes dès le matin. Elle avait pris ses mesures pour qu'on nous laissât seuls toute la journée: et l'employa à me préparer aux bontés qu'elle voulait avoir pour moi, non comme une autre femme, par du manége et des agaceries, mais par des entretiens pleins de sentiment et de raison, plus faits pour m'instruire que pour me séduire, et qui parlaient plus à mon cœur qu'à mes sens. Cependant, quelque excellens et utiles que fussent les discours qu'elle me tint, et quoiqu'ils ne fussent rien moins que froids et tristes, je n'y fis pas toute l'attention qu'ils méritaient, et je ne les gravai pas dans ma mémoire, comme j'aurais fait dans tout autre

temps. Son début, cet air de préparatif m'avait donné de l'inquiétude : tandis qu'elle parlait, rêveur et distrait malgré moi, j'étais moins occupé de ce qu'elle disait que de chercher à quoi elle en voulait venir ; et si-tôt que je l'eus compris, ce qui ne me fut pas facile, la nouveauté de cette idée qui, depuis que je vivais auprès d'elle, ne m'était pas venue une seule fois dans l'esprit, m'occupant alors tout entier, ne me laissa plus le maître de penser à ce qu'elle me disait. Je ne pensais qu'à elle, et je ne l'écoutais pas.

Vouloir rendre les jeunes gens attentifs à ce qu'on leur veut dire, en leur montrant au bout un objet très-intéressant pour eux, est un contre-sens très-ordinaire aux instituteurs, et que je n'ai pas évité moi-même dans mon Emile. Le jeune homme, frappé de l'objet qu'on lui présente, s'en occupe uniquement et saute à pieds joints par-dessus vos discours préliminaires pour aller d'abord où vous le menez trop lentement à son gré. Quand on veut le rendre attentif, il ne faut pas se laisser pénétrer d'avance, et c'est en quoi maman fut mal-adroite. Par une singularité qui tenait à son esprit systématique, elle prit la précaution très-vaine de faire ses conditions ; mais

si-tôt que j'en vis le prix, je ne les écoutai pas même, et je me dépêchai de consentir à tout. Je doute même qu'en pareil cas il y ait sur la terre entière un homme assez franc ou assez courageux pour oser marchander, et une seule femme qui put pardonner de l'avoir fait. Par une suite de la même bizarrerie, elle mit à cet accord les formalités les plus graves, et me donna pour y penser huit jours dont je l'assurai faussement que je n'avais pas besoin: car, pour comble de singularité, je fus très-aise de les avoir; tant la nouveauté de ces idées m'avait frappé, et tant je sentais un bouleversement dans les miennes, qui me demandait du temps pour les arranger.

On croira que ces huit jours me durèrent huit siècles. Tout au contraire, j'aurais voulu qu'ils les eussent duré en effet. Je ne sais comment décrire l'état où je me trouvais, plein d'un certain effroi mêlé d'impatience, redoutant ce que je désirais, jusqu'à chercher quelquefois tout de bon dans ma tête quelque honnête moyen d'éviter d'être heureux. Qu'on se représente mon tempérament ardent et lascif, mon sang enflammé, mon cœur enivré d'amour, ma vigueur, ma santé, mon âge; qu'on pense que dans cet état,

altéré de la soif des femmes, je n'avais encore approché d'aucune; que l'imagination, le besoin, la vanité, la curiosité se réunissaient pour me dévorer de l'ardent désir d'être homme et de le paraître. Qu'on ajoute surtout, car c'est ce qu'il ne faut pas qu'on oublie, que mon vif et tendre attachement pour elle, loin de s'attiédir, n'avait fait qu'augmenter de jour en jour, que je n'étais bien qu'auprès d'elle, que je ne m'en éloignais que pour y penser, que j'avais le cœur plein non-seulement de ses bontés, de son caractère aimable, mais de son sexe, de sa figure, de sa personne, d'elle, en un mot, par tous les rapports sous lesquels elle pouvait m'être chère; et qu'on n'imagine pas que pour dix ou douze ans que j'avais de moins qu'elle, elle fût vieillie ou me parût l'être. Depuis cinq ou six ans que j'avais éprouvé des transports si doux à sa première vue, elle était réellement très-peu changée, et ne me le paraissait point du tout. Elle a toujours été charmante pour moi, et l'était encore pour tout le monde. Sa taille seule avait pris un peu plus de rondeur. Du reste c'était le même œil, le même teint, le même sein, les mêmes traits, les mêmes beaux cheveux blonds, la

même gaieté, tout jusqu'à la même voix ; cette voix argentée de la jeunesse qui fit toujours sur moi tant d'impression, qu'encore aujourd'hui je ne puis entendre sans émotion le son d'une jolie voix de fille.

Naturellement ce que j'avais à craindre dans l'attente de la possession d'une personne si chérie, était de l'anticiper et de ne pouvoir assez gouverner mes désirs et mon imagination pour rester maître de moi-même. On verra que, dans un âge avancé, la seule idée de quelques légères faveurs qui m'attendaient près de la personne aimée, allumait mon sang à tel point, qu'il m'était impossible de faire impunément le court trajet qui me séparait d'elle. Comment, par quel prodige, dans la fleur de ma jeunesse, eus-je si peu d'empressement pour la première jouissance ? Comment pus-je en voir approcher l'heure avec plus de peine que de plaisir ? Comment, au milieu des délices qui devaient m'enivrer, sentais-je presque de la répugnance et des craintes ? Il n'y a point à douter que, si j'avais pu me dérober à mon bonheur avec bienséance, je ne l'eusse fait de tout mon cœur. J'ai promis des bizarreries dans l'histoire de mon attachement pour elle !

En voilà surement une à laquelle on ne s'attendait pas.

Le lecteur déjà révolté juge qu'étant possédée par un autre homme, elle se dégradait à mes yeux en se partageant, et qu'un sentiment de mésestime attiédissait ceux qu'elle m'avait inspirés ; il se trompe. Ce partage, il est vrai, me fesait une cruelle peine, tant par une délicatesse fort naturelle, que parce qu'en effet je le trouvais peu digne d'elle et de moi ; mais, quant à mes sentimens pour elle, il ne les altérait point : et je peux jurer que jamais je ne l'aimai plus tendrement que quand je désirais si peu de la posséder. Je connaissais trop son cœur chaste et son tempérament de glace, pour croire un moment que le plaisir des sens eût aucune part à cet abandon d'elle-même : j'étais parfaitement sûr que le seul soin de m'arracher à des dangers autrement presqu'inévitables, et de me conserver tout entier à moi et à mes devoirs, lui en fesait enfreindre un qu'elle ne regardait pas du même œil que les autres femmes, comme il sera dit ci-après. Je la plaignais, et je me plaignais ; j'aurais voulu lui dire : non, maman, il n'est pas nécessaire ; je vous réponds de moi sans cela :

mais je n'osais ; premièrement parce que ce n'était pas une chose à dire, et puis parce qu'au fond je sentais que cela n'était pas vrai, et qu'en effet il n'y avait qu'une femme qui pût me garantir des autres femmes et me mettre à l'épreuve des tentations. Sans désirer de la posséder, j'étais bien aise qu'elle m'ôtât le desir d'en posséder d'autres ; tant je regardais tout ce qui pouvait me distraire d'elle comme un malheur.

La longue habitude de vivre ensemble et d'y vivre innocemment, loin d'affaiblir mes sentimens pour elle, les avait renforcés, mais leur avait en même-temps donné une autre tournure qui les rendait plus affectueux, plus tendres peut-être, mais moins sensuels. A force de l'appeler maman, à force d'user avec elle de la familiarité d'un fils, je m'étais accoutumé à me regarder comme tel. Je crois que voilà la véritable cause du peu d'empressement que j'eus de la posséder, quoiqu'elle me fût si chère. Je me souviens très-bien que mes premiers sentimens, sans être plus vifs, étaient plus voluptueux. A Annecy j'étais dans l'ivresse, à Chambéri je n'y étais plus. Je l'aimais toujours aussi passionnément qu'il fût possible ; mais je l'aimais plus

pour elle et moins pour moi, ou du moins je cherchais plus mon bonheur que mon plaisir auprès d'elle : elle était pour moi plus qu'une sœur, plus qu'une mère, plus qu'une amie, plus même qu'une maîtresse, et c'était pour cela qu'elle n'était pas une maîtresse. Enfin je l'aimais trop pour la convoiter : voilà ce qu'il y a de plus clair dans mes idées.

Ce jour, plutôt redouté qu'attendu, vint enfin. Je promis tout, et je ne mentis pas. Mon cœur confirmait mes engagemens sans en désirer le prix. Je l'obtins pourtant. Je me vis, pour la première fois, dans les bras d'une femme, et d'une femme que j'adorais. Fus-je heureux ? non, je goûtai le plaisir. Je ne sais quelle invincible tristesse en empoisonnait le charme. J'étais comme si j'avais commis un inceste. Deux ou trois fois, en la pressant avec transport dans mes bras, j'inondai son sein de mes larmes. Pour elle, elle n'était ni triste ni vive ; elle était caressante et tranquille. Comme elle était peu sensuelle et n'avait point recherché la volupté, elle n'en eut pas les délices, et n'en a jamais eu les remords.

Je le répète : toutes ses fautes lui vinrent de ses erreurs, jamais de ses passions. Elle

était bien née, son cœur était pur, elle aimait les choses honnêtes, ses penchans étaient droits et vertueux, son goût était délicat, elle était faite pour une élégance de mœurs qu'elle a toujours aimée, et qu'elle n'a jamais suivie; parce qu'au-lieu d'écouter son cœur qui la menait bien, elle écouta sa raison qui la menait mal. Quand des principes faux l'ont égarée, ses vrais sentimens les ont toujours démentis : mais malheureusement elle se piquait de philosophie, et la morale qu'elle s'était faite, gâta celle que son cœur lui dictait.

M. de *Tavel*, son premier amant, fut son maitre de philosophie, et les principes qu'il lui donna furent ceux dont il avait besoin pour la séduire. La trouvant attachée à son mari, à ses devoirs, toujours froide, raisonnante, et inattaquable par les sens, il l'attaqua par des sophismes, et parvint à lui montrer ses devoirs auxquels elle était si attachée, comme un bavardage de catéchisme, fait uniquement pour amuser les enfans; l'union des sexes comme l'acte le plus indifférent en soi; la fidélité conjugale comme une apparence obligatoire dont toute la moralité regardait l'opinion; le repos des maris comme

la seule règle du devoir des femmes; en sorte que des infidélités ignorées, nulles pour celui qu'elles offensaient, l'étaient aussi pour la conscience; enfin il lui persuada que la chose en elle-même n'était rien, qu'elle ne prenait d'existence que par le scandale, et que toute femme qui paraissait sage, par cela seul l'était en effet. C'est ainsi que le malheureux parvint à son but en corrompant la raison d'un enfant dont il n'avait pu corrompre le cœur. Il en fut puni par la plus dévorante jalousie, persuadé qu'elle le traitait lui-même comme il lui avait appris à traiter son mari. Je ne sais s'il se trompait sur ce point. Le ministre *P* * * * passa pour son successeur. Ce que je sais, c'est que le tempérament froid de cette jeune femme, qui l'aurait dû garantir de ce système, fut ce qui l'empêcha dans la suite d'y renoncer. Elle ne pouvait concevoir qu'on donnât tant d'importance à ce qui n'en avait point pour elle. Elle n'honora jamais du nom de vertu une abstinence qui lui coûtait si peu.

Elle n'eût donc guère abusé de ce faux principe pour elle-même; mais elle en abusa pour autrui, et cela par une autre maxime presque aussi fausse, mais plus d'accord avec la bonté

de son cœur. Elle a toujours cru que rien n'attachait tant un homme à une femme que la possession; et quoiqu'elle n'aimât ses amis que d'amitié, c'était d'une amitié si tendre, qu'elle employait tous les moyens qui dépendaient d'elle pour se les attacher plus fortement. Ce qu'il y a d'extraordinaire, est qu'elle a presque toujours réussi. Elle était si réellement aimable que, plus l'intimité dans laquelle on vivait avec elle était grande, plus on y trouvait de nouveaux sujets de l'aimer. Une autre chose digne de remarque, est qu'après sa première faiblesse, elle n'a guère favorisé que des malheureux; les gens brillans ont tous perdu leur peine auprès d'elle; mais il fallait qu'un homme qu'elle commençait par plaindre, fût bien peu aimable, si elle ne finissait par l'aimer. Quand elle se fit des choix peu dignes d'elle, bien loin que ce fût par des inclinations basses qui n'approchèrent jamais de son noble cœur, ce fut uniquement par son caractère trop généreux, trop humain trop compatissant, trop sensible, qu'elle ne gouverna pas toujours avec assez de discernement.

Si quelques principes faux l'ont égarée, combien n'en avait-elle pas d'admirables dont

elle ne se départait jamais? Par combien de vertus ne rachetait-elle pas ses faiblesses, si l'on peut appeler de ce nom des erreurs où les sens avaient si peu de part? Ce même homme qui la trompa sur un point, l'instruisit excellemment sur mille autres; et ces passions qui n'étaient pas fougueuses, lui permettant de suivre toujours ses lumières, elle allait bien quand ses sophismes ne l'egaraient pas. Ses motifs étaient louables jusque dans ses fautes; en s'abusant elle pouvait mal faire, mais elle ne pouvait vouloir rien qui fût mal. Elle abhorrait la duplicité, le mensonge; elle était juste, équitable, humaine, désintéressée, fidelle à sa parole, à ses amis, à ses devoirs qu'elle reconnaissait pour tels, incapable de vengeance et de haine, et ne concevant pas même qu'il y eût le moindre mérite à pardonner. Enfin, pour revenir à ce qu'elle avait de moins excusable, sans estimer ses faveurs ce qu'elles valaient, elle n'en fit jamais un vil commerce; elle les prodiguait, mais elle ne les vendait pas, quoiqu'elle fût sans cesse aux expédiens pour vivre: et j'ose dire que, si *Socrate* put estimer *Aspasie*, il eût respecté madame de *Warens*.

Je sais d'avance qu'en lui donnant un carac-

tère sensible et un tempérament froid, je serai accusé de contradiction comme à l'ordinaire et avec autant de raison. Il se peut que la nature ait eu tort, et que cette combinaison n'ait pas dû être ; je sais seulement qu'elle a été. Tous ceux qui ont connu Mme. de *Warens*, et dont un si grand nombre existe encore, ont pu savoir qu'elle était ainsi. J'ose même ajouter qu'elle n'a connu qu'un seul vrai plaisir au monde ; c'était d'en faire à ceux qu'elle aimait. Toutefois permis à chacun d'argumenter là-dessus tout à son aise, et de prouver doctement que cela n'est pas vrai. Ma fonction est de dire la vérité, mais non pas de la faire croire.

J'appris peu-à-peu tout ce que je viens de dire, dans les entretiens qui suivirent notre union, et qui seuls la rendirent délicieuse Elle avait eu raison d'espérer que sa complaisance me serait utile ; j'en tirai pour mon instruction de grands avantages Elle m'avait jusqu'alors parlé de moi seul comme à un enfant. Elle commença de me traiter en homme et me parla d'elle. Tout ce qu'elle me disait m'était si intéressant, je m'en sentais si touché que, me repliant sur moi-

même, j'appliquais à mon profit ses confidences plus que je n'avais fait ses leçons. Quand on sent vraiment que le cœur parle, le nôtre s'ouvre pour recevoir ses épanchemens ; et jamais toute la morale d'un pédagogue ne vaudra le bavardage affectueux et tendre d'une femme sensée pour qui l'on a de l'attachement.

L'intimité dans laquelle je vivais avec elle, l'ayant mise à portée de m'apprécier plus avantageusement qu'elle n'avait fait, elle jugea que, malgré mon air gauche, je valais la peine d'être cultivé pour le monde, et que, si je m'y montrais un jour sur un certain pied, je serais en état d'y faire mon chemin. Sur cette idée elle s'attachait, non-seulement à former mon jugement, mais mon extérieur, mes manières, à me rendre aimable autant qu'estimable ; et s'il est vrai qu'on puisse allier les succès dans le monde avec la vertu, ce que pour moi je ne crois pas, je suis sûr au moins qu'il n'y a pour cela d'autre route que celle qu'elle avait prise et qu'elle voulait m'enseigner. Car Mme. de *Warens* connaissait les hommes et savait supérieurement l'art de traiter avec eux sans mensonge et sans imprudence, sans

les tromper et sans les fâcher. Mais cet art était dans son caractère bien plus que dans ses leçons ; elle savait mieux le mettre en pratique que l'enseigner, et j'étais l'homme du monde le moins propre à l'apprendre. Aussi tout ce qu'elle fit à cet égard fut-il, peu s'en faut, peine perdue, de même que le soin qu'elle prit de me donner des maîtres pour la danse et pour les armes. Quoique leste et bien pris dans ma taille, je ne pus apprendre à danser un menuet. J'avais tellement pris, à cause de mes cors, l'habitude de marcher du talon, que *Roche* ne put me la faire perdre ; et jamais avec l'air assez ingambe je n'ai pu sauter un médiocre fossé. Ce fut encore pis à la salle d'armes. Après trois mois de leçon je tirais encore à la muraille, hors d'état de faire assaut ; et jamais je n'eus le poignet assez souple ou le bras assez ferme pour retenir mon fleuret quand il plaisait au maître de le faire sauter. Ajoutez que j'avais un dégoût mortel pour cet exercice et pour le maître qui tâchait de me l'enseigner. Je n'aurais jamais cru qu'on pût être si fier de l'art de tuer un homme. Pour mettre son vaste génie à ma portée, il ne s'exprimait que par des comparaisons tirées

de la musique qu'il ne savait point. Il trouvait des analogies frappantes entre les bottes de tierce et de quarte, et les intervalles musicaux du même nom. Quand il voulait faire une feinte, il me disait de prendre garde à ce dièse, parce qu'anciennement les dièses s'appelaient *des feintes* : quand il m'avait fait sauter de la main mon fleuret, il disait en ricanant que c'étaient *une pause*. Enfin je ne vis de ma vie un pédant plus insupportable que ce pauvre homme, avec son plumet et son plastron.

Je fis donc peu de progrès dans mes exercices, que je quittai bientôt par pur dégoût; mais j'en fis davantage dans un art plus utile, celui d'être content de mon sort et de n'en pas désirer un plus brillant, pour lequel je commençais à sentir que je n'étais pas né. Livré tout entier au désir de rendre à maman la vie heureuse, je me plaisais toujours plus auprès d'elle; et quand il fallait m'en éloigner pour courir en ville, malgré ma passion pour la musique, je commençais à sentir la gêne de mes leçons.

J'ignore si *Claude Anet* s'aperçut de l'intimité de notre commerce. J'ai lieu de croire qu'il ne lui fut pas caché. C'était un

garçon très-clairvoyant, mais très-discret, qui ne parlait jamais contre sa pensée, mais qui ne la disait pas toujours. Sans me faire le moindre semblant qu'il fût instruit, par sa conduite il paraissait l'être ; et cette conduite ne venait surement pas de bassesse d'ame, mais de ce qu'étant entré dans les principes de sa maîtresse, il ne pouvait désapprouver qu'elle agît conséquemment. Quoiqu'aussi jeune qu'elle, il était si mûr et si grave, qu'il nous regardait presque comme deux enfans dignes d'indulgence, et nous le regardions l'un et l'autre comme un homme respectable dont nous avions l'estime à ménager. Ce ne fut qu'après qu'elle lui fut infidelle, que je connus bien tout l'attachement qu'elle avait pour lui. Comme elle savait que je ne pensais, ne sentais, ne respirais que par elle, elle me montrait combien elle l'aimait, afin que je l'aimasse de même ; et elle appuyait encore moins sur son amitié pour lui que sur son estime, parce que c'était le sentiment que je pouvais partager le plus pleinement. Combien de fois elle attendrit nos cœurs et nous fit embrasser avec larmes, en nous disant que nous etions nécessaires tous deux au

bonheur de sa vie. Et que les femmes qui liront ceci ne sourient pas malignement. Avec le tempérament qu'elle avait, ce besoin n'était pas équivoque : c'était uniquement celui de son cœur.

Ainsi s'établit entre nous trois une société sans autre exemple peut-être sur la terre. Tous nos vœux, nos soins, nos cœurs étaient en commun. Rien n'en passait au-delà de ce petit cercle. L'habitude de vivre ensemble et d'y vivre exclusivement devint si grande, que, si dans nos repas un des trois manquait ou qu'il vînt un quatrième, tout était dérangé ; et malgré nos liaisons particulières, les tête-à-têtes nous étaient moins doux que la réunion. Ce qui prévenait entre nous la gêne était une extrême confiance réciproque, et ce qui prévenait l'ennui était que nous étions tous fort occupés. Maman, toujours projetante et toujours agissante, ne nous laissait guère oisifs ni l'un ni l'autre, et nous avions encore chacun pour notre compte de quoi bien remplir notre temps. Selon moi, le désœuvrement n'est pas moins le fléau de la société que celui de la solitude. Rien ne rétrécit plus l'esprit, rien n'engendre plus de riens, de rapports, de paquets, de tra-

casseries, de mensonges, que d'être éternellement renfermés vis-à-vis les uns des autres dans une chambre, réduits pour tout ouvrage à la nécessité de babiller continuellement. Quand tout le monde est occupé, l'on ne parle que quand on a quelque chose à dire; mais quand on ne fait rien, il faut absolument parler toujours: et voilà de toutes les gênes la plus incommode et la plus dangereuse. J'ose même aller plus loin, et je soutiens que, pour rendre un cercle vraiment agréable, il faut non-seulement que chacun y fasse quelque chose, mais quelque chose qui demande un peu d'attention. Faire des nœuds c'est ne rien faire, et il faut tout autant de soin pour amuser une femme qui fait des nœuds, que celle qui tient les bras croisés. Mais quand elle brode, c'est autre chose; elle s'occupe assez pour remplir les intervalles du silence. Ce qu'il y a de choquant, de ridicule, est de voir pendant ce temps une douzaine de flandrins se lever, s'asseoir, aller, venir, pirouetter sur leurs talons, retourner deux cents fois les magots de la cheminée, et fatiguer leur minerve à maintenir un intarissable flux de paroles: la belle occupation! Ces gens-là, quoi qu'ils

fassent,

fassent, seront toujours à charge aux autres et à eux-mêmes. Quand j'étais à Motiers, j'allais faire des lacets chez mes voisines ; si je retournais dans le monde, j'aurais toujours dans ma poche un bilboquet, et j'en jouerais toute la journée pour me dispenser de parler quand je n'aurais rien à dire. Si chacun en fesait autant, les hommes deviendraient moins méchans, leur commerce deviendrait plus sûr, et je pense, plus agréable. Enfin que les plaisans rient s'ils veulent, mais je soutiens que la seule morale à la portée du présent siècle est la morale du bilboquet.

Au reste, on ne nous laissait guère le soin d'éviter l'ennui par nous-mêmes ; et les importuns nous en donnaient trop par leur affluence, pour nous en laisser quand nous restions seuls. L'impatience qu'ils m'avaient donnée autrefois n'était pas diminuée, et toute la différence était que j'avais moins de temps pour m'y livrer. La pauvre maman n'avait point perdu son ancienne fantaisie d'entreprises et de systêmes. Au contraire, plus ses besoins domestiques devenaient pressans, plus, pour y pourvoir, elle se livrait à ses visions. Moins elle avait de ressources présentes, plus elle s'en forgeait

dans l'avenir. Le progrès des ans ne fesait qu'augmenter en elle cette manie ; et à mesure qu'elle perdait le goût des plaisirs du monde et de la jeunesse, elle le remplaçait par celui des secrets et des projets. La maison ne désemplissait pas de charlatans, de fabriquans, de souffleurs, d'entrepreneurs de toute espèce qui, distribuant par millions la fortune, finissaient par avoir besoin d'un écu. Aucun ne sortait de chez elle à vide ; et l'un de mes étonnemens est qu'elle ait pu suffire aussi long-temps à tant de profusions sans en épuiser la source, et sans lasser ses créanciers.

Le projet dont elle était le plus occupée au temps dont je parle, et qui n'était pas le plus déraisonnable qu'elle eût formé, était de faire établir à Chambéri un jardin royal de plantes avec un démonstrateur appointé, et l'on comprend d'avance à qui cette place était destinée. La position de cette ville au milieu des Alpes était très-favorable à la botanique ; et maman qui facilitait toujours un projet par un autre y joignait celui d'un collège de pharmacie, qui véritablement paraissait très-utile dans un pays aussi pauvre, où les apothicaires sont presque les seuls médecins. La retraite du proto-médecin *Grossi* à Chambéri, après la mort du roi

Victor, lui parut favoriser beaucoup cette idée, et la lui suggéra peut-être. Quoi qu'il en soit, elle se mit à cajoler *Grossi*, qui pourtant n'était pas trop cajolable; car c'était bien le plus caustique et le plus brutal monsieur que j'aie jamais connu. On en jugera par deux ou trois traits que je vais citer pour échantillon.

Un jour il était en consultation avec d'autres médecins, un entre autres qu'on avait fait venir d'Annecy, et qui était le médecin ordinaire du malade. Ce jeune homme encore mal appris pour un médecin, osa n'être pas de l'avis de monsieur le proto. Celui-ci pour toute réponse lui demanda quand il s'en retournait, par où il passait, et quelle voiture il prenait? L'autre, après l'avoir satisfait, lui demande à son tour s'il y a quelque chose pour son service. Rien, rien, dit *Grossi*, sinon que je veux m'aller mettre à une fenêtre sur votre passage, pour avoir le plaisir de voir passer un âne à cheval. Il était aussi avare que riche et dur. Un de ses amis lui voulut un jour emprunter de l'argent avec de bonnes suretés. Mon ami, lui dit-il en lui serrant le bras et grinçant les dents, quand *St. Pierre* descendrait du ciel pour m'emprunter dix pistoles, et qu'il me donnerait la Trinité pour caution,

je ne les lui prêterais pas. Un jour invité à dîner chez M. le comte *Picon* gouverneur de Savoie et très-dévot, il arrive avant l'heure, et S. E. alors occupée à dire le rosaire, lui en propose l'amusement. Ne sachant trop que répondre, il fait une grimace affreuse et se met à genoux. Mais à peine avait-il récité deux *Ave* que, n'y pouvant plus tenir, il se lève brusquement, prend sa canne et s'en va sans mot dire. Le comte *Picon* court après, et lui crie, M. *Grossi*, M. *Grossi*, restez donc ; vous avez là-bas à la broche une excellente bartavelle. M. le comte, lui répond l'autre en se retournant ; vous me donneriez un ange rôti que je ne resterais pas. Voilà quel était M. le proto-médecin *Grossi*, que maman entreprit et vint à bout d'apprivoiser. Quoiqu'extrêmement occupé, il s'accoutuma à venir très-souvent chez elle, prit *Anet* en amitié, marqua faire cas de ses connaissances, en parlait avec estime ; et, ce qu'on n'aurait pas attendu d'un pareil ours, il affectait de le traiter avec considération pour effacer les impressions du passé. Car quoiqu'*Anet* ne fût plus sur le pied d'un domestique, on savait qu'il l'avait été, et il ne fallait pas moins que l'exemple et l'autorité de M. le proto-médecin,

pour donner à son égard le ton qu'on n'aurait pas pris de tout autre. *Claude Anet*, avec un habit noir, une perruque bien peignée, un maintien grave et décent, une conduite sage et circonspecte, des connaissances assez étendues en matière médicale et en botanique, et la faveur du chef de la faculté, pouvait raisonnablement espérer de remplir avec applaudissement la place de démonstrateur royal des plantes, si l'établissement projeté avait lieu; et réellement *Grossi* en avait goûté le plan, l'avait adopté, et n'attendait, pour le proposer à la cour, que le moment où la paix permettrait de songer aux choses utiles, et laisserait disposer de quelque argent pour y pourvoir.

Mais ce projet dont l'exécution m'eût probablement jeté dans la botanique, pour laquelle il me semble que j'étais né, manqua par un de ces coups inattendus qui renversent les desseins les mieux concertés. J'étais destiné à devenir par degrés un exemple des misères humaines. On dirait que la Providence, qui m'appelait à ces grandes épreuves, écartait de sa main tout ce qui m'eût empêché d'y arriver. Dans une course qu'*Anet* avait faite au haut des montagnes pour aller chercher

du génipi, plante rare qui ne croît que sur les Alpes, et dont M. *Grossi* avait besoin, ce pauvre garçon s'échauffa tellement, qu'il gagna une pleurésie dont le génipi ne put le sauver, quoiqu'il y soit dit-on, spécifique; et, malgré tout l'art de *Grossi* qui certainement était un très-habile homme, malgré les soins infinis que nous prîmes de lui sa bonne maîtresse et moi, il mourut le cinquième jour entre nos mains après la plus cruelle agonie, durant laquelle il n'eut d'autres exhortations que les miennes : et je les lui prodiguai avec des élans de douleur et de zèle qui, s'il était en état de m'entendre, devaient être de quelque consolation pour lui Voilà comment je perdis le plus solide ami que j'eus en toute ma vie, homme estimable et rare en qui la la nature tint lieu d'éducation, qui nourrit dans la servitude toutes les vertus des grands hommes, et à qui peut-être il ne manqua, pour se montrer tel à tout le monde, que de vivre et d'être placé.

Le lendemain j'en parlais avec maman dans l'affliction la plus vive et la plus sincère, et tout d'un coup au milieu de l'entretien j'eus la vile et indigne pensée que j'héritais de ses nippes, et sur-tout d'un bel habit noir qui

m'avait donné dans la vue. Je le pensai, par conséquent je le dis; car près d'elle c'était pour moi la même chose. Rien ne lui fit mieux sentir la perte qu'elle avait faite, que ce lâche et odieux mot, le désintéressement et la noblesse d'ame étant des qualités que le défunt avait éminemment possédées. La pauvre femme sans rien répondre se tourna de l'autre côté et se mit à pleurer. Chères et précieuses larmes! elles furent entendues, et coulèrent toutes dans mon cœur; elles y lavèrent jusqu'aux dernières traces d'un sentiment bas et mal-honnête; il n'y en est jamais entré depuis ce temps-là.

Cette perte causa à maman autant de préjudice que de douleur. Depuis ce moment ses affaires ne cessèrent d'aller en décadence. *Anet* était un garçon exact et rangé qui maintenait l'ordre dans la maison de sa maîtresse. On craignait sa vigilance, et le gaspillage était moindre. Elle-même craignait sa censure et se contenait davantage dans ses dissipations. Ce n'était pas assez pour elle de son attachement, elle voulait conserver son estime; et elle redoutait le juste reproche qu'il osait quelquefois lui faire, qu'elle prodiguait le bien d'autrui autant que le sien. Je pensais

comme lui, je le disais même; mais je n'avais pas le même ascendant sur elle, et mes discours n'en imposaient pas comme les siens. Quand il ne fut plus, je fus bien forcé de prendre sa place, pour laquelle j'avais aussi peu d'aptitude que de goût; je la remplis mal. J'étais peu soigneux, j'étais fort timide: tout en grondant à part moi, je laissais tout aller comme il allait. D'ailleurs j'avais bien obtenu la même confiance, mais non pas la même autorité. Je voyais le désordre, j'en gémissais, je m'en plaignais, et je n'étais pas écouté. J'étais trop jeune et trop vif pour avoir le droit d'être raisonnable; et quand je voulais me mêler de faire le censeur, maman me donnait de petits soufflets de caresses, m'appelait son petit mentor, et me forçait à reprendre le rôle qui me convenait.

Le sentiment profond de la détresse où ses dépenses peu mesurées devaient nécessairement la jeter tôt ou tard, me fit une impression d'autant plus forte, qu'étant devenu l'inspecteur de sa maison, je jugeais par moi-même de l'inégalité de la balance entre le *doit* et l'*avoir*. Je date de cette époque le penchant à l'avarice que je me suis toujours senti depuis ce temps-là. Je n'ai jamais été

follement prodigue que par bourasques; mais jusqu'alors je ne m'étais jamais beaucoup inquiété si j'avais peu ou beaucoup d'argent. Je commençai à faire cette attention et à prendre du souci de ma bourse. Je devenais vilain par un motif très-noble ; car en vérité je ne songeais qu'à ménager à maman quelque ressource dans la catastrophe que je prévoyais. Je craignais que ses créanciers ne fissent saisir sa pension, qu'elle ne fût tout-à-fait supprimée ; et je m'imaginais, selon mes vues étroites, que mon petit magot lui serait alors d'un grand secours. Mais pour le faire et sur-tout pour le conserver, il fallait me cacher d'elle ; car il n'eût pas convenu, tandis qu'elle était aux expédiens, qu'elle eût su que j'avais de l'argent mignon. J'allais donc cherchant par-ci par-là de petites caches où je fourrais quelques louis en dépôt, comptant augmenter ce dépôt sans cesse jusqu'au moment de le mettre à ses pieds. Mais j'étais si mal-adroit dans le choix de mes cachettes, qu'elle les éventait toujours ; puis pour m'apprendre qu'elle les avait trouvées, elle ôtait l'or que j'y avais mis, et en mettait davantage en autres espèces. Je venais tout honteux rapporter à la bourse commune mon petit

trésor, et jamais elle ne manquait de l'employer en nippes ou meubles à mon profit, comme épée d'argent, montre ou autre chose pareille.

Bien convaincu qu'accumuler ne me réussirait jamais et serait pour elle une mince ressource, je sentis enfin que je n'en avais point d'autre contre le malheur que je craignais, que de me mettre en état de pourvoir par moi-même à sa subsistance, quand, cessant de pourvoir à la mienne, elle verrait le pain prêt à lui manquer. Malheureusement jetant mes projets du côté de mes goûts, je m'obstinais à chercher follement ma fortune dans la musique; et sentant naître des idées et des chants dans ma tête, je crus qu'aussitôt que je serais en état d'en tirer parti, j'allais devenir un homme célèbre, un Orphée moderne dont les sons devaient attirer tout l'argent du Pérou. Ce dont il s'agissait pour moi, commençant à lire passablement la musique, était d'apprendre la composition. La difficulté était de trouver quelqu'un pour me l'enseigner; car avec mon Rameau seul je n'espérais pas y parvenir par moi-même: et depuis le départ de M. *le Maître*, il n'y

avait personne en Savoie qui entendît rien à l'harmonie.

Ici l'on va voir encore une de ces inconséquences dont ma vie est remplie, et qui m'ont fait si souvent aller contre mon but, lors même que j'y pensais tendre directement. *Venture* m'avait beaucoup parlé de l'abbé *Blanchard* son maître de composition, homme de mérite et d'un grand talent, qui pour lors était maître de musique de la cathédrale de Besançon, et qui l'est maintenant de la chapelle de Versailles. Je me mis en tête d'aller à Besançon prendre leçon de l'abbé *Blanchard*, et cette idée me parut si raisonnable, que je parvins à la faire trouver telle à maman. La voilà travaillant à mon petit équipage, et cela avec la profusion qu'elle mettait à toute chose. Ainsi toujours avec le projet de prévenir une banqueroute et de réparer dans l'avenir l'ouvrage de sa dissipation, je commençai dans le moment même par lui causer une dépense de huit cents francs : j'accélérais sa ruine pour me mettre en état d'y remédier. Quelque folle que fût cette conduite, l'illusion était entière de ma part, et même de la sienne. Nous étions

persuadés l'un et l'autre, moi que je travaillais utilement pour elle, elle que je travaillais utilement pour moi.

J'avais compté trouver *Venture* encore à Annecy, et lui demander une lettre pour l'abbé *Blanchard*. Il n'y était plus. Il fallut, pour tout renseignement, me contenter d'une messe à quatre parties de sa composition et de sa main, qu'il m'avait laissée. Avec cette recommandation, je vais à Besançon passant par Genève, où je fus voir mes parens, et par Nion où je fus voir mon père qui me reçut comme à son ordinaire, et se chargea de me faire parvenir ma malle qui ne venait qu'après moi, parce que j'étais à cheval. J'arrive à Besançon. L'abbé *Blanchard* me reçoit bien, me promet ses instructions, et m'offre ses services. Nous étions prêts à commencer quand j'apprends par une lettre de mon père que ma malle a été saisie et confisquée aux Rousses, bureau de France sur les frontières de Suisse. Effrayé de cette nouvelle, j'emploie les connaissances que je m'étais faites à Besançon pour savoir le motif de cette confiscation; car bien sûr de n'avoir point de contrebande, je ne pouvais concevoir sur quel prétexte on l'avait pu fonder.

fonder. Je l'apprends enfin : il faut le dire; car c'est un fait curieux.

Je voyais à Chambéri un vieux Lyonnais, fort bon homme, appelé M. *Duvivier*, qui avait travaillé au *Visa* sous la régence, et qui, faute d'emploi, était venu travailler au cadastre. Il avait vécu dans le monde; il avait des talens, quelque savoir, de la douceur, de la politesse, il savait la musique : et comme j'étais de chambrée avec lui, nous nous étions liés de préférence au milieu des ours mal léchés qui nous entouraient. Il avait à Paris des correspondances qui lui fournissaient ces petits riens, ces nouveautés éphémères qui courent on ne sait pourquoi, qui meurent on ne sait comment, sans que jamais personne y repensé quand on a cessé d'en parler. Comme je le menais quelquefois dîner chez maman, il me fesait sa cour en quelque sorte; et pour se rendre agréable, il tâchait de me faire aimer ces fadaises, pour lesquelles j'eus toujours un tel dégoût, qu'il ne m'est arrivé de la vie d'en lire une à moi seul. Malheureusement un de ces maudits papiers resta dans la poche de veste d'un habit neuf que j'avais porté deux ou trois fois pour être en règle avec les commis. Ce

papier était une parodie janséniste assez plate de la belle scène du Mithridate de *Racine*. Je n'en avais pas lu dix vers, et l'avais laissée par oubli dans ma poche. Voilà ce qui fit confisquer mon équipage. Les commis firent à la tête de l'inventaire de cette malle un magnifique procès-verbal où, supposant que cet écrit venait de Genève pour être imprimé et distribué en France, ils s'étendaient en saintes invectives contre les ennemis de DIEU et de l'Eglise, et en éloges de leur pieuse vigilance qui avait arrêté l'exécution de ce projet infernal. Ils trouvèrent sans doute que mes chemises sentaient aussi l'hérésie ; car en vertu de ce terrible papier tout fut confisqué, sans que jamais j'aie eu ni raison ni nouvelle de ma pauvre pacotille. Les gens des fermes à qui l'on s'adressa demandaient tant d'instructions, de renseignemens, de certificats, de mémoires, que me perdant mille fois dans ce labyrinthe, je fus contraint de tout abandonner. J'ai un vrai regret de n'avoir pas conservé le procès-verbal du bureau des Rousses : c'était une pièce à figurer avec distinction parmi celles dont le recueil doit accompagner cet écrit.

Cette perte me fit revenir à Chambéri tout

de suite sans avoir rien fait avec l'abbé *Blanchard;* et tout bien pesé, voyant le malheur me suivre dans toutes mes entreprises, je résolus de m'attacher uniquement à maman, de courir sa fortune, et de ne plus m'inquiéter inutilement d'un avenir auquel je ne pouvais rien. Elle me reçut comme si j'avais rapporté des trésors, remonta peu-à-peu ma petite garde-robe; et mon malheur, assez grand pour l'un et pour l'autre, fut presque aussi-tôt oublié qu'arrivé.

Quoique ce malheur m'eût refroidi sur mes projets de musique, je ne laissais pas d'étudier toujours mon Rameau; et à force d'efforts je parvins enfin à l'entendre et à faire quelques petits essais de composition dont le succès m'encouragea. Le comte de *Bellegarde*, fils du marquis d'*Antremont*, était revenu de Dresde après la mort du roi *Auguste*. Il avait vécu long-temps à Paris, il aimait extrêmement la musique et avait pris en passion celle de *Rameau*. Son frère le comte de *Nangis* jouait du violon, Mme. la comtesse de *la Tour* leur sœur chantait un peu. Tout cela mit à Chambéri la musique à la mode, et l'on établit une manière de concert public, dont on voulut d'abord me don-

ner la direction ; mais on s'aperçut bientôt qu'elle passait mes forces, et l'on s'arrangea autrement. Je ne laissais pas d'y donner quelques petits morceaux de ma façon, et entre autres une cantate qui plut beaucoup. Ce n'était pas une pièce bien faite, mais elle était pleine de chants nouveaux et de choses d'effet, que l'on n'attendait pas de moi. Ces messieurs ne purent croire que lisant si mal la musique, je fusse en état d'en composer de passable, et ils ne doutèrent pas que je ne me fusse fait honneur du travail d'autrui. Pour vérifier la chose, un matin M. de *Nangis* vint me trouver avec une cantate de *Clerambault* qu'il avait transposée, disait-il, pour la commodité de la voix, et à laquelle il fallait faire une autre basse, la transposition rendant celle de *Clerambault* impraticable sur l'instrument ; je répondis que c'était un travail considérable et qui ne pouvait être fait sur-le-champ. Il crut que je cherchais une défaite et me pressa de lui faire au moins la basse d'un récitatif. Je la fis donc, mal sans doute, parce qu'en toute chose il me faut, pour bien faire, mes aises et la liberté ; mais je la fis du moins dans les règles, et comme il était présent il ne put douter que je ne

susse les élémens de la composition. Ainsi je ne perdis pas mes écolières, mais je me refroidis un peu sur la musique, voyant qu'on fesait un concert et que l'on s'y passait de moi.

Ce fut à-peu-près dans ce temps-là que, la paix étant faite, l'armée française repassa les monts. Plusieurs officiers vinrent voir maman, entre autres M. le comte de *Lautrec*, colonel du régiment d'Orléans, depuis plénipotentiaire à Genève, et enfin maréchal de France, auquel elle me présenta. Sur ce qu'elle lui dit, il parut s'intéresser beaucoup à moi, et me promit beaucoup de choses, dont il ne s'est souvenu que la dernière année de sa vie, lorsque je n'avais plus besoin de lui. Le jeune marquis de *Sennecterre*, dont le père était alors ambassadeur à Turin, passa dans le même temps à Chambéri. Il dîna chez Mme. de *Menthon*; j'y dînais aussi ce jour-là. Après le dîné il fut question de musique; il la savait très-bien. L'opéra de Jephté était alors dans sa nouveauté; il en parla, on le fit apporter. Il me fit frémir en me proposant d'exécuter à nous deux cet opéra, et tout en ouvrant le livre il tomba sur ce morceau célèbre à deux chœurs :

La terre, l'enfer, le ciel même,
Tout tremble devant le Seigneur.

Il me dit : Combien voulez-vous faire de parties ? je ferai pour ma part ces six-là. Je n'étais pas encore accoutumé à cette pétulance française ; et quoique j'eusse quelquefois annoncé des partitions, je ne comprenais pas comment le même homme pouvait faire en même-temps six parties ni même deux. Rien ne m'a plus coûté dans l'exercice de la musique que de sauter ainsi légèrement d'une partie à l'autre, et d'avoir l'œil à-la-fois sur toute une partition. A la manière dont je me tirai de cette entreprise, M. de *Sennectère* dut être tenté de croire que je ne savais pas la musique. Ce fut peut-être pour vérifier ce doute, qu'il me proposa de noter une chanson qu'il voulait donner à Mlle. de *Menthon*. Je ne pouvais m'en défendre. Il chanta la chanson ; je l'écrivis, même sans le faire beaucoup répéter. Il la lut ensuite, et trouva, comme il était vrai, qu'elle était très-correctement notée. Il avait vu mon embarras, il prit plaisir à faire valoir ce petit succès. C'était pourtant une chose très-simple. Au fond je savais fort bien la musique, je ne manquais que de cette

vivacité du premier coup-d'œil que je n'eus jamais sur rien, et qui ne s'acquiert en musique que par une pratique consommée. Quoi qu'il en soit, je fus sensible à l'honnête soin qu'il prit d'effacer dans l'esprit des autres et dans le mien la petite honte que j'avais eue; et douze ou quinze ans après me rencontrant avec lui dans diverses maisons de Paris, je fus tenté plusieurs fois de lui rappeler cette anecdote, et de lui montrer que j'en gardais le souvenir. Mais il avait perdu les yeux depuis ce temps-là. Je craignis de renouveler ses regrets en lui rappelant l'usage qu'il en avait su faire, et je me tus.

Je touche au moment qui commence à lier mon existence passée avec la présente. Quelques amitiés de ce temps-là, prolongées jusqu'à celui-ci, me sont devenues bien précieuses. Elles m'ont souvent fait regretter cette heureuse obscurité où ceux qui se disaient mes amis l'étaient et m'aimaient pour moi, par pure bienveillance, non par la vanité d'avoir des liaisons avec un homme connu, ou par le désir secret de trouver ainsi plus d'occasions de lui nuire. C'est d'ici que je date ma première connaissance avec mon vieux ami *Gauffecourt* qui m'est toujours

resté, malgré les efforts qu'on a faits pour me l'ôter. Toujours resté! non. Hélas je viens de le perdre. Mais il n'a cessé de m'aimer qu'en cessant de vivre, et notre amitié n'a fini qu'avec lui. M. de *Gauffecourt* était un des hommes les plus aimables qui aient existé. Il était impossible de le voir sans l'aimer, et de vivre avec lui sans s'y attacher tout-à-fait. Je n'ai vu de ma vie une physionomie plus ouverte, plus caressante, qui eût plus de sérénité, qui marquât plus de sentiment et d'esprit, qui inspirât plus de confiance. Quelque réservé qu'on pût être, on ne pouvait dès la première vue se défendre d'être aussi familier avec lui que si on l'eût connu depuis vingt ans : et moi qui avais tant de peine d'être à mon aise avec les nouveaux visages, j'y fus avec lui du premier moment. Son ton, son accent, son propos accompagnaient parfaitement sa physionomie. Le son de sa voix était net, plein, bien timbré; une belle voix de basse, étoffée et mordante, qui remplissait l'oreille, et sonnait au cœur. Il est impossible d'avoir une gaieté plus égale et plus douce, des grâces plus vraies et plus simples, des talens plus naturels et cultivés avec plus de goût. Joignez à cela un cœur

aimant, mais aimant un peu trop tout le monde, un caractère officieux avec peu de choix, servant ses amis avec zèle, ou plutôt se fesant l'ami des gens qu'il pouvait servir, et sachant faire très-adroitement ses propres affaires en fesant très-chaudement celles d'autrui. *Gauffecourt* était fils d'un simple horloger et avait été horloger lui-même : mais sa figure et son mérite l'appelaient dans une autre sphère où il ne tarda pas d'entrer. Il fit connaissance avec M. de *la Closure*, résident de France à Genève, qui le prit en amitié. Il lui procura à Paris d'autres connaissances qui lui furent utiles, et par lesquelles il parvint à avoir la fourniture des sels du Valais, qui lui valait vingt mille livres de rente. Sa fortune, assez belle, se borna là du côté des hommes, mais du côté des femmes la presse y était ; il eut à choisir, et fit ce qu'il voulut. Ce qu'il y eut de plus rare, et de plus honorable pour lui, fut qu'ayant des liaisons dans tous les états, il fut par-tout chéri, recherché de tout le monde, sans jamais être envié ni haï de personne ; et je crois qu'il est mort sans avoir eu de sa vie un seul ennemi. Heureux homme! Il venait tous les ans aux bains d'Aix où se rassemble la bonne compagnie

des pays voisins. Lié avec toute la noblesse de Savoie, il venait d'Aix à Chambéri voir le comte de *Bellegarde* et son père le marquis d'*Antremont*, chez qui maman fit et me fit faire connaissance avec lui. Cette connaissance qui semblait devoir n'aboutir à rien, et fut nombre d'années interrompue, se renouvela dans l'occasion que je dirai, et devint un véritable attachement. C'est assez pour m'autoriser à parler d'un ami avec qui j'ai été si étroitement lié : mais quand je ne prendrais aucun intérêt personnel à sa mémoire, c'était un homme si aimable, et si heureusement né, que pour l'honneur de l'espèce humaine je la croirais toujours bonne à conserver. Cet homme si charmant avait pourtant ses défauts, ainsi que les autres, comme on pourra voir ci-après ; mais s'il ne les eût pas eus, peut-être eût-il été moins aimable. Pour le rendre intéressant autant qu'il pouvait l'être, il fallait qu'on eût quelque chose à lui pardonner.

Une autre liaison du même temps n'est pas éteinte, et me leurre encore de cet espoir du bonheur temporel qui meurt si difficilement dans le cœur de l'homme. M. de *Conzié*, gentilhomme savoyard, alors jeune et aima-

ble, eut la fantaisie d'apprendre la musique, ou plutôt de faire connaissance avec celui qui l'enseignait. Avec de l'esprit, et du goût pour les belles connaissances, M. de *Conzié* avait une douceur de caractère qui le rendait très-liant, et je l'étais beaucoup moi-même pour les gens en qui je la trouvais. La liaison fut bientôt faite. Le germe de littérature et de philosophie qui commençait à fermenter dans ma tête, et qui n'attendait qu'un peu de culture et d'émulation pour se développer tout-à-fait, les trouvait en lui. M. de *Conzié* avait peu de disposition pour la musique; ce fut un bien pour moi : les heures des leçons se passaient à toute autre chose qu'à solfier. Nous déjeûnions, nous causions, nous lisions quelques nouveautés, et pas un mot de musique. La correspondance de *Voltaire* avec le prince royal de Prusse, fesait du bruit alors; nous nous entretenions souvent de ces deux hommes célèbres, dont l'un depuis peu sur le trône s'annonçait déjà tel qu'il devait dans peu se montrer, et dont l'autre, aussi décrié qu'il est admiré maintenant, nous fesait plaindre sincèrement le malheur qui semblait le poursuivre, et qu'on voit si souvent être l'apanage des grands

talens. Le prince de Prusse avait été peu heureux dans sa jeunesse, et *Voltaire* semblait fait pour ne l'être jamais. L'intérêt que nous prenions à l'un et à l'autre s'étendait à tout ce qui s'y rapportait. Rien de tout ce qu'écrivait *Voltaire* ne nous échappait. Le goût que je pris à ces lectures m'inspira le désir d'apprendre à écrire avec élégance, et de tâcher d'imiter le beau coloris de cet auteur dont j'étais enchanté. Quelque temps après parurent ses lettres philosophiques; quoiqu'elles ne soient assurément pas son meilleur ouvrage, ce fut celui qui m'attira le plus vers l'étude, et ce goût naissant ne s'éteignit plus depuis ce temps-là.

Mais le moment n'était pas venu de m'y livrer tout de bon. Il me restait encore une humeur un peu volage, un désir d'aller et venir qui s'était plutôt borné qu'éteint, et que nourrissait le train de la maison de Mme. de *Warens*, trop bruyant pour mon humeur solitaire. Ce tas d'inconnus qui lui affluaient journellement de toutes parts, et la persuasion où j'étais que ces gens-là ne cherchaient qu'à la duper chacun à sa manière, me fesaient un vrai tourment de mon habitation. Depuis qu'ayant succédé à *Claude Anet* dans la

confidence de sa maîtresse je suivais de plus près l'état de ses affaires, j'y voyais un progrès en mal dont j'étais effrayé. J'avais cent fois remontré, prié, pressé, conjuré, et toujours inutilement. Je m'étais jeté à ses pieds, je lui avais fortement représenté la catastrophe qui la menaçait, je l'avais vivement exhortée à réformer sa dépense, à commencer par moi, à souffrir plutôt un peu tandis qu'elle était encore jeune, que, multipliant toujours ses dettes et ses créanciers, de s'exposer sur ses vieux jours à leurs vexations et à la misère. Sensible à la sincérité de mon zèle elle s'attendrissait avec moi, et me promettait les plus belles choses du monde. Un croquant arrivait-il ? à l'instant tout était oublié. Après mille épreuves de l'inutilité de mes remontrances, que me restait-il à faire que de détourner les yeux du mal que je ne pouvais prévenir ? Je m'éloignais de la maison dont je ne pouvais garder la porte ; je fesais de petits voyages à Nion, à Genève, à Lyon, qui m'étourdissant sur ma peine secrète, en augmentaient en même-temps le sujet par ma dépense. Je puis jurer que j'en aurais souffert tous les retranchemens avec joie, si maman eût vraiment profité de cette épargne ;

mais certain que ce que je me refusais passait à des fripons, j'abusais de sa facilité pour partager avec eux ; et comme le chien qui revient de la boucherie, j'emportais mon lopin du morceau que je n'avais pu sauver.

Les prétextes ne me manquaient pas pour tous ces voyages, et maman seule m'en eût fourni de reste, tant elle avait par-tout de liaisons, de négociations, d'affaires, de commissions à donner à quelqu'un de sûr. Elle ne demandait qu'à m'envoyer, je ne demandais qu'à aller ; cela ne pouvait manquer de faire une vie assez ambulante. Ces voyages me mirent à portée de faire quelques bonnes connaissances qui m'ont été dans la suite agréables ou utiles ; entr'autres à Lyon celle de M. *Perrichon*, que je me reproche de n'avoir pas assez cultivé, vu les bontés qu'il a eues pour moi ; celle du bon *Parisot* dont je parlerai dans son temps ; à Grenoble celles de Mme. *Deybens* et de Mme. la présidente de *Bardonanche*, femme de beaucoup d'esprit, et qui m'eût pris en amitié si j'avais été à portée de la voir plus souvent ; à Genève celle de M. de *la Closure* résident de France, qui me parlait souvent de ma mère dont, malgré la mort et le temps, son cœur n'avait

pu se déprendre ; celle des deux *Barillot*, dont le père, qui m'appelait son petit-fils, était d'une société très-aimable, et l'un des plus dignes hommes que j'aie jamais connus. Durant les troubles de la république, ces deux citoyens se jetèrent dans les deux partis contraires ; le fils dans celui de la bourgeoisie, le père dans celui des magistrats, et lorsqu'on prit les armes en 1737, je vis, étant à Genève, le père et le fils sortir armés de la même maison, l'un pour monter à l'hôtel-de-ville, l'autre pour se rendre à son quartier, surs de se trouver deux heures après l'un vis-à-vis de l'autre, exposés à s'entr'égorger. Ce spectacle affreux me fit une impression si vive que je jurai de ne tremper jamais dans aucune guerre civile, et de ne soutenir jamais au-dedans la liberté par les armes, ni de ma personne ni de mon aveu, si jamais je rentrais dans mes droits de citoyen. Je me rends le témoignage d'avoir tenu ce serment dans une occasion délicate ; et l'on trouvera, du moins je le pense, que cette modération fut de quelque prix.

Mais je n'en étais pas encore à cette première fermentation de patriotisme que Genève en armes excita dans mon cœur. On jugera

combien j'en étais loin par un fait très-grave à ma charge, que j'ai oublié de mettre à sa place et qui ne doit pas être omis.

Mon oncle *Bernard* était depuis quelques années passé dans la Caroline pour y faire bâtir la ville de Charlestown dont il avait donné le plan. Il y mourut peu après ; mon pauvre cousin était aussi mort au service du roi de Prusse, et ma tante perdit ainsi son fils et son mari presque en même-temps. Ces pertes réchauffèrent un peu son amitié pour le plus proche parent qui lui restât et qui était moi. Quand j'allais à Genève, je logeais chez elle, et je m'amusais à fureter et feuilleter les livres et papiers que mon oncle avait laissés. J'y trouvai beaucoup de pièces curieuses et des lettres dont assurément on ne se douterait pas. Ma tante, qui fesait peu de cas de ces paperasses, m'eût laissé tout emporter si j'avais voulu. Je me contentai de deux ou trois livres commentés de la main de mon grand-père *Bernard* le ministre, et entr'autres les œuvres posthumes de *Rohault* in-quarto, dont les marges étaient pleines d'excellentes scolies qui me firent aimer les mathématiques. Ce livre est resté parmi ceux de Mme. de *Warens* ; j'ai

toujours été fâché de ne l'avoir pas gardé. A ces livres je joignis cinq ou six mémoires manuscrits, et un seul imprimé, qui était du fameux *Micheli Ducret*, homme d'un grand talent, savant éclairé, mais trop remuant, traité bien cruellement par les magistrats de Genève, et mort dernièrement dans la forteresse d'Arberg où il était enfermé depuis longues années, pour avoir, disait-on, trempé dans la conspiration de Berne.

Ce mémoire était une critique assez judicieuse de ce grand et ridicule plan de fortification qu'on a exécuté en partie à Genève, à la grande risée des gens du métier, qui ne savent pas le but secret qu'avait le Conseil dans l'exécution de cette magnifique entreprise. M. *Micheli*, ayant été exclus de la chambre des fortifications pour avoir blâmé ce plan, avait cru, comme membre des Deux-cents, et même comme citoyen, pouvoir en dire son avis plus au long; et c'était ce qu'il avait fait par ce mémoire qu'il eut l'imprudence de faire imprimer, mais non pas publier; car il n'en fit tirer que le nombre d'exemplaires qu'il envoyait aux Deux-cents, et qui furent tous interceptés à la poste par

ordre du petit Conseil. Je trouvai ce mémoire parmi les papiers de mon oncle, avec la réponse qu'il avait été chargé d'y faire, et j'emportai l'un et l'autre. J'avais fait ce voyage peu après ma sortie du cadastre, et j'étais demeuré en quelque liaison avec l'avocat *Coccelli* qui en était le chef. Quelque temps après, le directeur de la douane s'avisa de me prier de lui tenir un enfant, et me donna madame *Coccelli* pour commère. Les honneurs me tournaient la tête; et, fier d'appartenir de si près à M. l'avocat, je tâchais de faire l'important pour me montrer digne de cette gloire.

Dans cette idée, je crus ne pouvoir rien faire de mieux que de lui faire voir mon mémoire imprimé de M. *Micheli*, qui réellement était une pièce rare, pour lui prouver que j'appartenais à des notables de Genève qui savaient les secrets de l'Etat. Cependant, par une demi-réserve dont j'aurais peine à rendre raison, je ne lui montrai point la réponse de mon oncle à ce mémoire, peut-être parce qu'elle était manuscrite, et qu'il ne fallait à M. l'avocat que du moulé. Il sentit pourtant si bien le prix de l'écrit que j'eus la bêtise de lui confier, que je ne pus

jamais le ravoir ni le revoir, et que, bien convaincu de l'inutilité de mes efforts, je me fis un mérite de la chose et transformai ce vol en présent. Je ne doute pas un moment qu'il n'ait bien fait valoir à la cour de Turin cette pièce, plus curieuse cependant qu'utile, et qu'il n'ait eu grand soin de se faire rembourser, de manière ou d'autre, de l'argent qu'il lui en avait dû coûter pour l'acquérir. Heureusement, de tous les futurs contingens, un des moins probables est qu'un jour le roi de Sardaigne assiégera Genève. Mais, comme il n'y a point d'impossibilité à la chose, j'aurai toujours à reprocher à ma sotte vanité d'avoir montré les plus grands défauts de cette place à son plus ancien ennemi.

Je passai deux ou trois ans de cette façon entre la musique, les magistères, les projets, les voyages, flottant incessamment d'une chose à l'autre, cherchant à me fixer sans savoir à quoi, mais entraîné pourtant par degrés vers l'étude, voyant des gens de lettres, entendant parler de littérature, me mêlant quelquefois d'en parler moi-même, et prenant plutôt le jargon des livres que la connaissance de leur contenu. Dans mes voyages de Genève, j'allais de temps en temps voir

en passant mon ancien bon ami M. *Simon*, qui fomentait beaucoup mon émulation naissante par des nouvelles toutes fraîches de la république des lettres, tirées de *Baillet* ou de *Colomiés*. Je voyais aussi beaucoup à Chambéri un jacobin professeur de physique, bon homme de moine dont j'ai oublié le nom, et qui fesait souvent de petites expériences qui m'amusaient extrêmement. Je voulus, à son exemple, faire de l'encre de sympathie. Pour cet effet, après avoir rempli une bouteille plus qu'à demi de chaux vive, d'orpiment et d'eau, je la bouchai bien. L'effervescence commença presque à l'instant très-violemment. Je courus à la bouteille pour la déboucher, mais je n'y fus pas à temps; elle me sauta au visage comme une bombe. J'avalai de l'orpiment, de la chaux; j'en faillis mourir. Je restai aveugle plus de six semaines, et j'appris ainsi à ne pas me mêler de physique expérimentale sans en savoir les élémens.

Cette aventure m'arriva mal-à-propos pour ma santé qui, depuis quelque temps, s'altérait sensiblement. Je ne sais d'où venait qu'étant bien conformé par le coffre, et ne fesant d'excès d'aucune espèce, je déclinais à vue

d'œil. J'ai une assez bonne quarrure, la poitrine large, mes poumons doivent y jouer à l'aise; cependant j'avais la courte haleine; je me sentais oppressé, je soupirais involontairement, j'avais des palpitations, je crachais du sang; la fièvre lente survint et je n'en ai jamais été bien quitte. Comment peut-on tomber dans cet état à la fleur de l'âge, sans avoir aucun viscère vicié, sans avoir rien fait pour détruire sa santé?

L'épée use le fourreau, dit-on quelquefois. Voilà mon histoire. Mes passions m'ont fait vivre, et mes passions m'ont tué. Quelles passions, dira-t-on? Des riens: les choses du monde les plus puériles, mais qui m'affectaient comme s'il se fût agi de la possession d'*Hélène* ou du trône de l'univers. D'abord les femmes. Quand j'en eus une, mes sens furent tranquilles, mais mon cœur ne le fut jamais. Les besoins de l'amour me dévoraient au sein de la jouissance. J'avais une tendre mère, une amie chérie, mais il me fallait une maîtresse. Je me la figurais à sa place; je me la créais de mille façons pour me donner le change à moi-même. Si j'avais cru tenir maman dans mes bras quand je l'y tenais, mes étreintes n'auraient pas été moins vives,

mais tous mes désirs se seraient éteints; j'aurais sanglotté de tendresse, mais je n'aurais pas joui. Jouir! ce sort est-il fait pour l'homme? Ah! si jamais une seule fois en ma vie j'avais goûté dans leur plénitude toutes les délices de l'amour, je n'imagine pas que ma frêle existence y eût pu suffire; je serais mort sur le fait.

J'étais donc brûlant d'amour sans objet, et c'est peut-être ainsi qu'il épuise le plus. J'étais inquiet, tourmenté du mauvais état des affaires de ma pauvre maman, et de son imprudente conduite qui ne pouvait manquer d'opérer sa ruine totale en peu de temps. Ma cruelle imagination, qui va toujours au-devant des malheurs, me montrait celui-là sans cesse dans tout son excès et dans toutes ses suites. Je me voyais d'avance forcément séparé par la misère, de celle à qui j'avais consacré ma vie, et sans qui je n'en pouvais jouir. Voilà comment j'avais toujours l'ame agitée. Les désirs et les craintes me dévoraient alternativement.

La musique était pour moi une autre passion moins fougueuse, mais non moins consumante par l'ardeur avec laquelle je m'y livrais, par l'étude opiniâtre des obscurs livres

de *Rameau*, par mon invincible obstination à vouloir en charger ma mémoire qui s'y refusait toujours, par mes courses continuelles, par les compilations immenses que j'entassais, passant très-souvent à copier les nuits entières. Et pourquoi m'arrêter aux choses permanentes, tandis que toutes les folies qui passaient dans mon inconstante tête, les goûts fugitifs dun seul jour, un voyage, un concert, un soupé, une promenade à faire, un roman à lire, une comédie à voir, tout ce qui était le moins du monde prémédité dans mes plaisirs ou dans mes affaires, devenait pour moi tout autant de passions violentes qui, dans leur impétuosité ridicule, me donnaient le plus vrai tourment. La lecture des malheurs imaginaires de *Cléveland*, faite avec fureur et souvent interrompue, m'a fait faire, je crois, plus de mauvais sang que les miens.

Il y avait un Genevois nommé M. *Bagueret*, lequel avait été employé sous *Pierre le grand* à la cour de Russie; un des plus vilains hommes et des plus grands fous que j'aie jamais vus, toujours plein de projets aussi fous que lui, qui fesait tomber les millions comme la pluie, et à qui les zéro ne coûtaient rien. Cet homme, étant venu à

Chambéri pour quelque procès au sénat ; s'empara de maman comme de raison ; et pour ses trésors de zéro qu'il lui prodiguait généreusement lui tirait ses pauvres écus pièce à pièce. Je ne l'aimais point, il le voyait ; avec moi cela n'est pas difficile : il n'y avait sorte de bassesse qu'il n'employât pour me cajoler. Il s'avisa de me proposer d'apprendre les échecs qu'il jouait un peu. J'essayai presque malgré moi, et après avoir tant bien que mal appris la marche, mon progrès fut si rapide, qu'avant la fin de la première séance, je lui donnai la tour qu'il m'avait donnée en commençant. Il ne m'en fallut pas davantage : me voilà forcené des échecs. J'achète un échiquier : j'achète le calabrois ; je m'enferme dans ma chambre, j'y passe les jours et les nuits à vouloir apprendre par cœur toutes les parties, à les fourrer dans ma tête bon gré malgré, à jouer seul sans relâche et sans fin. Après deux ou trois mois de ce beau travail et d'efforts inimaginables, je vais au café, maigre, jaune, et presque hébété. Je m'essaye, je rejoue avec M. *Bagueret* : il me bat une fois, deux fois, vingt fois ; tant de combinaisons s'étaient brouillées dans ma tête ; et mon imagination s'était

s'était si bien amortie, que je ne voyais plus qu'un nuage devant moi. Toutes les fois qu'avec le livre de *Philidor* ou celui de *Stamma* j'ai voulu m'exercer à étudier des parties, la même chose m'est arrivée ; et après m'être épuisé de fatigue, je me suis trouvé plus faible qu'auparavant. Du reste, que j'aie abandonné les échecs, ou qu'en jouant je me sois remis en haleine, je n'ai jamais avancé d'un cran depuis cette première séance, et je me suis toujours retrouvé au même point où j'étais en la finissant. Je m'exercerais des milliers de siècles, que je finirais par pouvoir donner la tour à *Bagueret*, et rien de plus. Voilà du temps bien employé, direz-vous ! Et je n'y en ai pas employé peu. Je ne finis ce premier essai que quand je n'eus plus la force de continuer. Quand j'allai me montrer sortant de ma chambre, j'avais l'air d'un déterré, et suivant le même train je n'aurais pas resté déterré long-temps. On conviendra qu'il est difficile, et sur-tout dans l'ardeur de la jeunesse, qu'une pareille tête laisse toujours le corps en santé.

L'altération de la mienne agit sur mon humeur, et tempéra l'ardeur de mes fantai-

sies. Me sentant affaiblir, je devins plus tranquille et perdis un peu la fureur des voyages. Plus sédentaire, je fus pris, non de l'ennui, mais de la mélancolie; les vapeurs succédèrent aux passions; ma langueur devint tristesse; je pleurais et soupirais à propos de rien; je sentais la vie m'échapper sans l'avoir goûtée; je gémissais sur l'état où je laissais ma pauvre maman, sur celui où je la voyais prête à tomber; je puis dire que la quitter et la laisser à plaindre était mon unique regret. Enfin je tombai tout-à-fait malade. Elle me soigna comme jamais mère n'a soigné son enfant, et cela lui fit du bien à elle-même, en fesant diversion aux projets, et tenant écartés les projeteurs. Quelle douce mort, si alors elle fut venue! Si j'avais peu goûté les biens de la vie, j'en avais peu senti les malheurs. Mon ame paisible pouvait partir sans le sentiment cruel de l'injustice des hommes, qui empoisonne la vie et la mort. J'avais la consolation de me survivre dans la meilleure moitié de moi-même; c'était à peine mourir. Sans les inquiétudes que j'avais sur son sort, je serais mort comme j'aurais pu m'endormir; et ces inquiétudes même avaient un objet affectueux et tendre qui en

tempérait l'amertume. Je lui disais : Vous voilà dépositaire de tout mon être ; faites en en sorte qu'il soit heureux. Deux ou trois fois, quand j'étais le plus mal, il m'arriva de me lever dans la nuit et de me traîner à sa chambre pour lui donner sur sa conduite des conseils, j'ose dire pleins de justesse et de sens, mais où l'intérêt que je prenais à son sort se marquait mieux que toute autre chose. Comme si les pleurs étaient ma nourriture et mon remède, je me fortifiais de ceux que je versais auprès d'elle, avec elle, assis sur son lit, et tenant ses mains dans les miennes. Les heures coulaient dans ces entretiens nocturnes, et je m'en retournais en meilleur état que je n'étais venu ; content et calme dans les promesses qu'elle m'avait faites, dans les espérances qu'elle m'avait données, je m'endormais là-dessus avec la paix du cœur et la résignation à la Providence. Plaise à Dieu qu'après tant de sujets de haïr la vie, après tant d'orages qui ont agité la mienne, et qui ne m'en font plus qu'un fardeau, la mort qui doit la terminer me soit aussi peu cruelle qu'elle me l'eût été dans ce moment-là !

A force de soins, de vigilance, et d'in-

croyables peines, elle me sauva; et il est certain qu'elle seule pouvait me sauver. J'ai peu de foi à la médecine des médecins: mais j'en ai beaucoup à celle des vrais amis; les choses dont notre bonheur dépend, se font toujours beaucoup mieux que toutes les autres. S'il y a dans la vie un sentiment délicieux, c'est celui que nous éprouvâmes d'être rendus l'un à l'autre. Notre attachement mutuel n'en augmenta pas, cela n'était pas possible; mais il prit je ne sais quoi de plus intime, de plus touchant dans sa grande simplicité. Je devenais tout-à-fait son œuvre, tout-à-fait son enfant, et plus que si elle eût été ma vraie mère. Nous commençâmes, sans y songer, à ne plus nous séparer l'un de l'autre, à mettre en quelque sorte toute notre existence en commun: et sentant que réciproquement nous nous étions non-seulement nécessaires, mais suffisans, nous nous accoutumâmes à ne plus penser à rien d'étranger à nous, à borner absolument notre bonheur et tous nos désirs à cette possession mutuelle et peut-être unique parmi les humains, qui n'était point, comme je l'ai dit, celle de l'amour, mais une possession plus essentielle qui, sans tenir aux sens, au-

sexe, à l'âge, à la figure, tenait à tout ce par quoi l'on est soi, et qu'on ne peut perdre qu'en cessant d'être.

A quoi tint-il que cette précieuse crise n'amenât le bonheur du reste de ses jours et des miens ? Ce ne fut pas à moi, je m'en rends le consolant témoignage. Ce ne fut pas non plus à elle, du moins à sa volonté. Il était écrit que bientôt l'invincible naturel reprendrait son empire ; mais ce fatal retour ne se fit pas tout d'un coup. Il y eut, grâces au ciel, un intervalle ; court et précieux intervalle ! qui n'a pas fini par ma faute, et dont je ne me reprocherai pas d'avoir mal profité.

Quoique guéri de ma grande maladie, je n'avais pas repris ma vigueur. Ma poitrine n'était pas rétablie ; un reste de fièvre durait toujours et me tenait en langueur. Je n'avais plus de goût à rien qu'à finir mes jours près de celle qui m'était chère, à la maintenir dans ses bonnes résolutions, à lui faire sentir en quoi consistait le vrai charme d'une vie heureuse, à rendre la sienne telle autant qu'il dépendait de moi : mais je voyais, je sentais même que, dans une maison sombre et triste, la continuelle solitude du tête-à-tête deviendrait à la fin triste aussi. Le re-

mède à cela se présenta comme de lui-même: Maman m'avait ordonné le lait, et voulait que j'allasse le prendre à la campagne. J'y consentis, pourvu qu'elle y vînt avec moi. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer; il ne s'agit plus que du choix du lieu. Le jardin du faubourg n'était pas proprement à la campagne, entouré de maisons et d'autres jardins; il n'avait point les attraits d'une retraite champêtre. D'ailleurs, après la mort d'*Anet*, nous avions quitté ce jardin pour raison d'économie, n'ayant plus à cœur d'y tenir des plantes, et d'autres vues nous fesant peu regretter ce réduit.

Profitant maintenant du dégoût que je lui trouvai pour la ville, je lui proposai de l'abandonner tout-à-fait, et de nous établir dans une solitude agréable, dans quelque petite maison assez éloignée pour dérouter les importuns. Elle l'eût fait, et ce parti que son bon ange et le mien me suggéraient, nous eût vraisemblablement assuré des jours heureux et tranquilles, jusqu'au moment où la mort devait nous séparer: mais cet état n'était pas celui où nous étions appelés. Maman devait éprouver toutes les peines de l'indigence et du mal-être, après avoir passé sa vie dans l'abon-

dance, pour la lui faire quitter avec moins de regret ; et moi, par un assemblage de maux de toute espèce, je devais être un jour en exemple à quiconque, inspiré du seul amour du bien public et de la justice, ose, fort de sa seule innocence, dire ouvertement la vérité aux hommes sans s'étayer par des cabales, sans s'être fait des partis pour le protéger.

Une malheureuse crainte la retint. Elle n'osa quitter sa vilaine maison, de peur de fâcher le propriétaire. Ton projet de retraite est charmant, me dit-elle, et fort de mon goût ; mais dans cette retraite il faut vivre. En quittant ma prison, je risque de perdre mon pain ; et quand nous n'en aurons plus dans les bois, il en faudra bien retourner chercher à la ville. Pour avoir moins besoin d'y venir, ne la quittons pas tout-à-fait. Payons cette petite pension au comte de * * * *, pour qu'il me laisse la mienne. Cherchons quelque réduit assez loin de la ville pour vivre en paix, et assez près pour y revenir toutes les fois qu'il sera nécessaire. Ainsi fut fait. Après avoir un peu cherché, nous nous fixâmes aux Charmettes, une terre de M. de *Conzié* à la porte de Chambéri, mais retirée et solitaire comme si l'on était à cent lieues.

Entre deux côteaux assez élevés est un petit vallon nord et sud, au fond duquel coule une rigole entre des cailloux et des arbres. Le long de ce vallon à mi-côte sont quelques maisons éparses, fort agréables pour quiconque aime un asile un peu sauvage et retiré. Après avoir essayé deux ou trois de ces maisons, nous choisîmes enfin la plus jolie, appartenant à un gentilhomme qui était au service, appelé M. *Noiret.* La maison était très-logeable. Au-devant un jardin en terrasse, une vigne au-dessus, un verger au-dessous, vis-à-vis un petit bois de châtaigniers, une fontaine à portée; plus haut, dans la montagne, des prés pour l'entretien du bétail; enfin tout ce qu'il fallait pour le petit ménage champêtre que nous y voulions établir. Autant que je puis me rappeler les temps et les dates, nous en primes possession vers la fin de l'été de 1736. J'étais transporté le premier jour que nous y couchâmes. O maman! dis-je à cette chère amie en l'embrassant et l'inondant de larmes d'attendrissement et de joie; ce séjour est celui du bonheur et de l'innocence. Si nous ne les trouvons pas ici l'un avec l'autre, il ne les faut chercher nulle part.

Fin du cinquième Livre.

LIVRE SIXIÈME.

Hoc erat in votis ; modus agri non ita
magnus,
Hortus ubi, et tecto vicinus aquæ fons ;
Et paululùm silvæ super his foret.

Je ne puis pas ajouter : *auctiùs atque Dî meliùs fecêre ;* mais n'importe, il ne m'en fallait pas même la propriété ; c'était assez pour moi de la jouissance : et il y a long-tems que j'ai dit et senti que le propriétaire et le possesseur sont souvent deux personnes très-différentes, même en laissant à part les maris et les amans.

Ici commence le court bonheur de ma vie : ici viennent les paisibles mais rapides momens qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. Momens précieux et si regretés ah ! recommencez pour moi votre aimable cours ; coulez plus lentement dans mon souvenir, s'il est possible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive succession. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit si touchant et si simple, pour

redire toujours les mêmes choses et n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant, que je ne m'ennuyais moi-même en les recommençant sans cesse ? Encore si tout cela consistait en faits, en actions, en paroles, je pourrais le décrire et le rendre, en quelque façon : mais comment dire ce qui n'était ni dit ni fait, ni pensé même, mais, goûté, mais senti, sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même. Je me levais avec le soleil et j'étais heureux ; je me promenais et j'étais heureux ; je voyais maman et j'étais heureux, je la quittais et j'étais heureux ; je parcourais les bois, les côteaux, j'errais dans les vallons, je lisais, j'étais oisif, je travaillais au jardin, je cueillais les fruits, j'aidais au ménage, et le bonheur me suivait par-tout ; il n'était dans aucune chose assignable, il était tout en moi-même, il ne pouvait me quitter un seul instant.

Rien de tout ce qui m'est arrivé durant cette époque chérie, rien de ce que j'ai fait, dit, et pensé tout le tems qu'elle a duré, n'est échappé de ma mémoire. Les tems qui précèdent et qui me suivent me reviennent par intervalles. Je me les rappelle inégale-

ment et confusément ; mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il durait encore. Mon imagination qui, dans ma jeunesse, allait toujours en avant et maintenant rétrograde, compense par ces doux souvenirs l'espoir que j'ai pour jamais perdu. Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente ; les seuls retours du passé peuvent me flatter : et ces retours si vifs et si vrais dans l'époque dont je parle, me font souvent vivre heureux malgré mes malheurs.

Je donnerai de ces souvenirs un seul exemple qui pourra faire juger de leur force et de leur vérité. Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, maman était en chaise à porteurs, et je la suivais à pied. Le chemin monte, elle était assez pesante ; et craignant de trop fatiguer ses porteurs, elle voulut descendre à-peu-près à moitié chemin pour faire le reste à pied. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie, et me dit : Voilà de la pervenche encore en fleur. Je n'avais jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, et j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jetai seulement en passant un coup-d'œil

sur celle-là : et près de trente ans se sont passés sans que j'aie revu de la pervenche, ou que j'y aie fait attention. En 1764 étant à Cressier avec mon ami M. *du Peyrou*, nous montions une petite montagne au sommet de laquelle il a un joli salon qu'il appelle avec raison Belle-vue. Je commençais alors d'herboriser un peu. En montant et regardant parmi les buissons, je pousse un cri de joie : *Ah ! voilà de la pervenche !* et c'en était en effet. *Du Peyrou* s'aperçut du transport, mais il en ignorait la cause ; il l'apprendra, je l'espère, lorsqu'un jour il lira ceci. Le lecteur peut juger, par l'impression d'un si petit objet, de celle que m'ont faite tous ceux qui se rapportent à la même époque.

Cependant l'air de la campagne ne me rendit point ma première santé. J'étais languissant ; je le devins davantage. Je ne pus supporter le lait, il fallut le quitter. C'était alors la mode de l'eau pour tout remède ; je me mis à l'eau, et si peu discrètement, qu'elle faillit me guérir, non de mes maux, mais de la vie. Tous les matins en me levant j'allais à la fontaine avec un grand gobelet, et j'en buvais successivement, en me promenant,

menant, la valeur de deux bouteilles. Je quittai tout-à-fait le vin à mes repas. L'eau que je buvais était un peu crue et difficile à passer, comme sont la plupart des eaux des montagnes. Bref, je fis si bien, qu'en moins de deux mois je me détruisis totalement l'estomac que j'avais eu très-bon jusqu'alors. Ne digérant plus, je compris qu'il ne fallait plus espérer de guérir. Dans ce même temps il m'arriva un accident aussi singulier par lui-même que par ses suites, qui ne finiront qu'avec moi.

Un matin que je n'étais pas plus mal qu'à l'ordinaire, en dressant une petite table sur son pied, je sentis dans tout mon corps une révolution subite et presque inconcevable. Je ne saurais mieux la comparer qu'à une espèce de tempête qui s'éleva dans mon sang, et gagna dans l'instant tous mes membres. Mes artères se mirent à battre d'une si grande force, que non-seulement je sentais leur battement, mais que je l'entendais même, et sur-tout celui des carotides. Un grand bruit d'oreilles se joignit à cela, et ce bruit était triple ou plutôt quadruple, savoir, un bourdonnement grave et sourd, un murmure plus clair comme d'une eau courante, un

sifflement très-aigu, et le battement que je viens de dire, et dont je pouvais aisément compter les coups sans me tâter le pouls ni toucher mon corps de mes mains. Ce bruit interne était si grand, qu'il m'ôta la finesse d'ouïe que j'avais auparavant, et me rendit, non tout-à-fait sourd, mais dur d'oreille, comme je le suis depuis ce temps-là.

On peut juger de ma surprise et de mon effroi. Je me crus mort ; je me mis au lit ; le médecin fut appelé ; je lui contai mon cas en frémissant et le jugeant sans remède. Je crois qu'il en pensa de même, mais il fit son métier. Il m'enfila de longs raisonnemens où je ne compris rien du tout ; puis, en conséquence de sa sublime théorie, il commença *in animâ vili* la cure expérimentale qu'il lui plut de tenter. Elle était si pénible, si dégoûtante, et opérait si peu, que je m'en lassai bientôt ; et au bout de quelques semaines, voyant que je n'étais ni mieux ni pis, je quittai le lit et repris ma vie ordinaire, avec mon battement d'artères et mes bourdonnemens qui, depuis ce temps-là, c'est-à-dire, depuis trente ans, ne m'ont pas quitté une minute.

J'avais été jusqu'alors grand dormeur. La

totale privation du sommeil, qui se joignit à tous ces symptômes, et qui les a constamment accompagnés jusqu'ici, acheva de me persuader qu'il me restait peu de temps à vivre. Cette persuasion me tranquillisa pour un temps sur le soin de guérir. Ne pouvant prolonger ma vie, je résolus de tirer du peu qu'il m'en restait tout le parti qu'il était possible ; et cela se pouvait par une singulière faveur de la nature qui, dans un état si funeste, m'exemptait des douleurs qu'il semblait devoir m'attirer. J'étais importuné de ce bruit, mais je n'en souffrais pas : il n'était accompagné d'aucune autre incommodité habituelle que de l'insomnie durant les nuits, et en tout temps d'une courte haleine qui n'allait pas jusqu'à l'asthme, et ne se fesait sentir que quand je voulais courir ou agir un peu fortement.

Cet accident, qui devait tuer mon corps, ne tua que mes passions ; et j'en bénis le ciel chaque jour par l'heureux effet qu'il produisit sur mon ame. Je puis bien dire que je ne commençai de vivre que quand je me regardai comme un homme mort. Donnant leur véritable prix aux choses que j'allais quitter, je commençai de m'occuper

de soins plus nobles, comme par anticipation sur ceux que j'aurais bientôt à remplir, et que j'avais fort négligés jusqu'alors. J'avais souvent travesti la religion à ma mode, mais je n'avais jamais été tout-à-fait sans religion. Il m'en coûta moins de revenir à ce sujet si triste pour tant de gens, mais si doux pour qui s'en fait un objet de consolation et d'espoir. Maman me fut en cette occasion beaucoup plus utile que tous les théologiens ne me l'auraient été.

Elle qui mettait toute chose en système, n'avait pas manqué d'y mettre aussi la religion ; et ce système était composé d'idées très-disparates, les unes très-saines, les autres très-folles, de sentimens relatifs à son caractère, et de préjugés venus de son éducation. En général les croyans font DIEU comme ils sont eux-mêmes ; les bons le font bon ; les méchans le font méchant : les dévots haineux et bilieux ne voient que l'enfer, parce qu'ils voudraient damner tout le monde ; les ames aimantes et douces n'y croient guère ; et l'un des étonnemens dont je ne reviens point est de voir le bon *Fénelon* en parler dans son Télémaque, comme s'il y croyait tout de bon : mais j'espère qu'il mentait

alors ; car enfin, quelque véridique qu'on soit, il faut bien mentir quelquefois quand on est évêque. Maman ne mentait pas avec moi ; et cette ame sans fiel, qui ne pouvait imaginer un Dieu vindicatif et toujours courroucé, ne voyait que clémence et miséricorde où les dévots ne voient que justice et punition. Elle disait souvent qu'il n'y aurait point de justice en DIEU d'être juste envers nous, parce que, ne nous ayant pas donné ce qu'il faut pour l'être, ce serait redemander plus qu'il n'a donné. Ce qu'il y avait de bizarre était que, sans croire à l'enfer, elle ne laissait pas de croire au purgatoire. Cela venait de ce qu'elle ne savait que faire des ames des méchans, ne pouvant ni les damner ni les mettre avec les bons jusqu'à ce qu'ils le fussent devenus ; et il faut avouer qu'en effet, et dans ce monde et dans l'autre, les méchans sont toujours bien embarrassans.

Autre bizarrerie. On voit que toute la doctrine du péché originel et de la rédemption est détruite par ce systême, que la base du christianisme vulgaire en est ébranlée, et que le catholicisme au moins ne peut subsister. Maman cependant était bonne catholique ou prétendait l'être, et il est sûr qu'elle

le prétendait de très-bonne foi. Il lui semblait qu'on expliquait trop littéralement et trop durement l'Ecriture. Tout ce qu'on y lit des tourmens éternels lui paraissait comminatoire ou figuré. La mort de JESUS-CHRIST lui paraissait un exemple de charité vraiment divine, pour apprendre aux hommes à aimer DIEU et à s'aimer entr'eux de même. En un mot, fidelle à la religion qu'elle avait embrassée, elle en admettait sincèrement toute la profession de foi; mais quand on venait à la discussion de chaque article, il se trouvait qu'elle croyait tout autrement que l'église, toujours en s'y soumettant. Elle avait là-dessus une simplicité de cœur, une franchise plus éloquente que des ergoteries, et qui souvent embarrassait jusqu'à son confesseur; car elle ne lui déguisait rien. Je suis bonne catholique, lui disait-elle, je veux toujours l'être; j'adopte de toutes les puissances de mon ame les décisions de la sainte mère église. Je ne suis pas maîtresse de ma foi, mais je le suis de ma volonté. Je la soumets sans réserve, et je veux tout croire. Que me demandez-vous de plus?

Quand il n'y aurait point eu de morale chrétienne, je crois qu'elle l'aurait suivie,

tant elle s'adaptait bien à son caractère. Elle fesait tout ce qui était ordonné ; mais elle l'eût fait de même quand il n'aurait pas été ordonné. Dans les choses indifférentes elle aimait à obéir ; et s'il ne lui eût pas été permis, prescrit même de faire gras, elle aurait fait maigre entre DIEU et elle, sans que la prudence eût eu besoin d'y entrer pour rien. Mais toute cette morale était subordonnée aux principes de M. de *Tavel*, ou plutôt elle prétendait n'y rien voir de contraire. Elle eût couché tous les jours avec vingt hommes en repos de conscience, et sans même en avoir plus de scrupule que de désir. Je sais que force dévotes ne sont pas sur ce point plus scrupuleuses ; mais la différence est qu'elles sont séduites par leurs passions, et qu'elle ne l'était que par ses sophismes. Dans les conversations les plus touchantes, et j'ose dire les plus édifiantes, elle fût tombée sur ce point sans changer ni d'air ni de ton, sans se croire en contradiction avec elle-même. Elle l'eût même interrompue au besoin pour le fait, et puis l'eût reprise avec la même sérénité qu'auparavant ; tant elle était intimement persuadée que tout cela n'était qu'une maxime de police

sociale, dont toute personne sensée pouvait faire l'interprétation, l'application, l'exception selon l'esprit de la chose, sans le moindre risque d'offenser DIEU. Quoique sur ce point je ne fusse assurément pas de son avis, j'avoue que je n'osais le combattre, honteux du rôle peu galant qu'il m'eût fallu faire pour cela. J'aurais bien cherché d'établir la règle pour les autres, en tâchant de m'en excepter; mais outre que son tempérament prévenait assez l'abus de ses principes, je sais qu'elle n'était pas femme à prendre le change, et que réclamer l'exception pour moi c'était la lui laisser pour tous ceux qu'il lui plairait. Au reste, je compte ici par occasion cette inconséquence avec les autres, quoiqu'elle ait eu toujours peu d'effet dans sa conduite, et qu'alors elle n'en eût eu point du tout; mais j'ai promis d'exposer fidèlement ses principes, et je veux tenir cet engagement : je reviens à moi.

Trouvant en elle toutes les maximes dont j'avais besoin pour garantir mon ame des terreurs de la mort et de ses suites, je puisais avec sécurité dans cette source de confiance. Je m'attachais à elle plus que je n'avais jamais fait; j'aurais voulu transporter toute en elle

ma vie que je sentais prête à m'abandonner. De ce redoublement d'attachement pour elle, de la persuasion qu'il me restait peu de temps à vivre, de ma profonde sécurité sur mon sort à venir, résultait un état habituel très-calme, et sensuel même, en ce qu'amortissant toutes les passions qui portent au loin nos craintes et nos espérances, il me laissait jouir sans inquiétude et sans trouble du peu de jours qui m'étaient laissés. Une chose contribuait à les rendre plus agréables ; c'était le soin de nourrir son goût pour la campagne par tous les amusemens que j'y pouvais rassembler. En lui fesant aimer son jardin, sa basse-cour, ses pigeons, ses vaches, je m'affectionnais moi-même à tout cela ; et ces petites occupations qui remplissaient ma journée sans troubler ma tranquillité, me valurent mieux que le lait et tous les remèdes pour conserver ma pauvre machine, et la rétablir même autant que cela se pouvait.

Les vendanges, la récolte des fruits nous amusèrent le reste de cette année, et nous attachèrent de plus en plus à la vie rustique au milieu des bonnes gens dont nous étions entourés. Nous vîmes arriver l'hiver avec grand regret, et nous retournâmes à la ville

comme nous serions allés en exil ; moi sur-tout qui, doutant de revoir le printemps, croyais dire adieu pour toujours aux Charmettes. Je ne les quittai pas sans baiser la terre et les arbres, et sans me retourner plusieurs fois en m'en éloignant. Ayant quitté depuis long-temps mes écolières, ayant perdu le goût des amusemens et des sociétés de la ville, je ne sortais plus, je ne voyais plus personne, excepté maman et M. *Salomon* devenu depuis peu son médecin et le mien, honnête homme, homme d'esprit, grand cartésien, qui parlait assez bien du système du monde, et dont les entretiens agréables et instructifs me valurent mieux que toutes ses ordonnances. Je n'ai jamais pu supporter ce sot et niais remplissage des conversations ordinaires ; mais des conversations utiles et solides m'ont toujours fait grand plaisir, et je ne m'y suis jamais refusé. Je pris beaucoup de goût à celles de M. *Salomon* ; il me semblait que j'anticipais avec lui sur ces hautes connaissances que mon ame allait acquérir quand elle aurait perdu ses entraves. Ce goût que j'avais pour lui s'étendit aux sujets qu'il traitait, et je commençai de rechercher les livres qui pou-

vaient m'aider à le mieux entendre. Ceux qui mêlaient la dévotion aux sciences, m'étaient les plus convenables ; tels étaient particulièrement ceux de l'Oratoire et de Port-royal. Je me mis à les lire ou plutôt à les dévorer. Il m'en tomba dans les mains un du père *Lami*, intitulé *Entretiens sur les sciences*. C'était une espèce d'introduction à la connaissance des livres qui en traitent. Je le lus et relus cent fois ; je résolus d'en faire mon guide. Enfin je me sentis entraîné peu-à-peu malgré mon état, ou plutôt par mon état vers l'étude avec une force irrésistible ; et tout en regardant chaque jour comme le dernier de mes jours, j'étudiais avec autant d'ardeur que si j'avais dû toujours vivre. On disait que cela me fesait du mal ; je crois, moi, que cela me fit du bien, et non-seulement à mon ame, mais à mon corps ; car cette application pour laquelle je me passionnais me devint si délicieuse, que, ne pensant plus à mes maux, j'en étais beaucoup moins affecté. Il est pourtant vrai que rien ne me procurait un soulagement réel ; mais n'ayant pas de douleurs vives, je m'accoutumais à languir, à ne pas dormir, à penser au-lieu d'agir, et enfin à regarder le

dépérissement successif et lent de ma machine comme un progrès inévitable que la mort seule pouvait arrêter.

Non-seulement cette opinion me détacha de tous les vains soins de la vie, mais elle me délivra de l'importunité des remèdes auxquels on m'avait jusqu'alors soumis malgré moi. *Salomon*, convaincu que ses drogues ne pouvaient me sauver, m'en épargna le déboire, et se contenta d'amuser la douleur de ma pauvre maman avec quelques-unes de ces ordonnances indifférentes qui leurrent l'espoir du malade et maintiennent le crédit du médecin. Je quittai l'étroit régime, je repris l'usage du vin, et tout le train de vie d'un homme en santé selon la mesure de mes forces, sobre sur toute chose, mais ne m'abstenant de rien. Je sortis même et recommençai d'aller voir mes connaissances, sur-tout M. de *Conzié* dont le commerce me plaisait fort. Enfin, soit qu'il me parût beau d'apprendre jusqu'à ma dernière heure, soit qu'un reste d'espoir de vivre se cachât au fond de mon cœur, l'attente de la mort, loin de ralentir mon goût pour l'étude, semblait l'animer; et je me pressais d'amasser un peu d'acquis pour l'autre monde, comme si j'avais cru

n'y avoir que celui que j'aurais emporté. Je pris en affection la boutique d'un libraire appelé *Bouchard*, où se rendaient quelques gens-de-lettres ; et le printemps que j'avais cru ne pas revoir étant proche, je m'assortis de quelques livres pour les Charmettes, en cas que j'eusse le bonheur d'y retourner.

J'eus ce bonheur, et j'en profitai de mon mieux. La joie avec laquelle je vis les premiers bourgeons est inexprimable. Revoir le printemps était pour moi ressusciter en paradis. A peine les neiges commençaient à fondre, que nous quittâmes notre cachot, et nous fûmes assez tôt aux Charmettes pour y avoir les prémices du rossignol. Dès-lors je ne crus plus mourir ; et réellement il est singulier que je n'ai jamais fait de grandes maladies à la campagne. J'y ai beaucoup souffert, mais je n'y ai jamais été alité. Souvent j'ai dit, me sentant plus mal qu'à l'ordinaire : quand vous me verrez prêt à mourir, portez-moi à l'ombre d'un chêne ; je vous promets que j'en reviendrai.

Quoique faible je repris mes fonctions champêtres, mais d'une manière proportionnée à mes forces. J'eus un vrai chagrin de ne pouvoir faire le jardin tout seul ; mais

quand j'avais donné six coups de bêche ; j'étais hors d'haleine, la sueur me ruisselait, je n'en pouvais plus. Quand j'étais baissé, mes battemens redoublaient, et le sang me montait à la tête avec tant de force, qu'il fallait bien vîte me redresser. Contraint de me borner à des soins moins fatigans, je pris entre autres celui du colombier, et je m'y affectionnai si fort, que j'y passais souvent plusieurs heures de suite sans m'ennuyer un moment. Le pigeon est fort timide et difficile à apprivoiser. Cependant je vins à bout d'inspirer aux miens tant de confiance, qu'ils me suivaient par-tout et se laissaient prendre quand je voulais. Je ne pouvais paraître au jardin ni dans la cour sans en avoir à l'instant deux ou trois sur les bras, sur la tête : et enfin malgré le plaisir que j'y prenais, ce cortège me devint si incommode, que je fus obligé de leur ôter cette familiarité. J'ai toujours pris un singulier plaisir à apprivoiser les animaux, sur-tout ceux qui sont craintifs et sauvages. Il me paraissait charmant de leur inspirer une confiance que je n'ai jamais trompée. Je voulais qu'ils m'aimassent en liberté.

J'ai dit que j'avais apporté des livres, j'en

fis usage, mais d'une manière moins propre à m'instruire qu'à m'accabler. La fausse idée que j'avais des choses me persuadait que, pour lire un livre avec fruit, il fallait avoir toutes les connaissances qu'il supposait, bien éloigné de penser que souvent l'auteur ne les avait pas lui-même, et qu'il les puisait dans d'autres livres à mesure qu'il en avait besoin. Avec cette folle idée j'étais arrêté à chaque instant, forcé de courir incessamment d'un livre à l'autre ; et quelquefois avant d'être à la dixième page de celui que je voulais étudier, il m'eût fallu épuiser des bibliothèques. Cependant je m'obstinai si bien à cette extravagante méthode, que j'y perdis un temps infini, et faillis à me brouiller la tête au point de ne pouvoir plus ni rien voir ni rien savoir. Heureusement je m'aperçus que j'enfilais une fausse route qui m'égarait dans un labyrinthe immense, et j'en sortis avant d'y être tout-à-fait perdu.

Pour peu qu'on ait un vrai goût pour les sciences, la première chose qu'on sent en s'y livrant, c'est leur liaison qui fait qu'elles s'attirent, s'aident, s'éclairent mutuellement, et que l'une ne peut se passer de l'autre. Quoique l'esprit humain ne puisse suffire à toutes, et

qu'il en faille toujours préférer une comme la principale, si l'on n'a quelque notion des autres, dans la sienne même on se trouve souvent dans l'obscurité. Je sentis que ce que j'avais entrepris était bon et utile en lui-même, qu'il n'y avait que la méthode à changer. Prenant d'abord l'Encyclopédie, j'allais la divisant dans ses branches; je vis qu'il fallait faire tout le contraire; les prendre chacune séparément, et les poursuivre chacune à part jusqu'au point où elles se réunissent. Ainsi je revins à la synthèse ordinaire; mais j'y revins en homme qui sait ce qu'il fait. La méditation me tenait en cela lieu de connaissance, et une réflexion très-naturelle aidait à me bien guider. Soit que je vécusse ou que je mourusse, je n'avais point de temps à perdre. Ne rien savoir à près de vingt-cinq ans et vouloir tout apprendre, c'est s'engager à bien mettre le temps à profit. Ne sachant à quel point le sort ou la mort pouvaient arrêter mon zèle, je voulais à tout événement acquérir des idées de toutes choses, tant pour sonder mes dispositions naturelles que pour juger par moi-même de ce qui méritait le mieux d'être cultivé.

Je trouvai dans l'exécution de ce plan un

autre avantage auquel je n'avais pas pensé ; celui de mettre beaucoup de temps à profit. Il faut que je ne sois pas né pour l'étude ; car une longue application me fatigue à tel point, qu'il m'est impossible de m'occuper demi-heure de suite avec force du même sujet, sur-tout en suivant les idées d'autrui ; car il m'est arrivé quelquefois de me livrer plus long-temps aux miennes, et même avec assez de succès. Quand j'ai suivi durant quelques pages un auteur qu'il faut lire avec application, mon esprit l'abandonne et se perd dans les nuages. Si je m'obstine, je m'épuise inutilement ; les éblouissemens me prennent, je ne vois plus rien. Mais que des sujets différens se succèdent, même sans interruption, l'un me délasse de l'autre ; et sans avoir besoin de relâche, je les suis plus aisément. Je mis à profit cette observation dans mon plan d'études, et je les entremêlai tellement, que je m'occupais tout le jour et ne me fatiguais jamais. Il est vrai que les soins champêtres et domestiques fesaient des diversions utiles ; mais dans ma ferveur croissante, je trouvai bientôt le moyen d'en ménager encore le temps pour l'étude, et de m'occuper à-la-fois de

deux choses, sans songer que chacune en allait moins bien.

Dans tant de menus détails qui me charment et dont j'excède souvent mon lecteur, je mets pourtant une discrétion dont il ne se douterait guère si je n'avais soin de l'en avertir. Ici, par exemple, je me rappelle avec délices tous les différens essais que je fis pour distribuer mon temps de façon que j'y trouvasse à-la-fois autant d'agrément et d'utilité qu'il était possible; et je puis dire que ce temps où je vivais dans la retraite et toujours malade, fut celui de ma vie où je fus le moins oisif et le moins ennuyé. Deux ou trois mois se passèrent ainsi à tâter la pente de mon esprit et à jouir dans la plus belle saison de l'année, et dans un lieu qu'elle rendait enchanté, du charme de la vie dont je sentais si bien le prix, de celui d'une société aussi libre que douce, si l'on peut donner le nom de société à une aussi parfaite union, et de celui des belles connaissances que je me proposais d'acquérir; car c'était pour moi comme si je les avais déjà possédées; ou plutôt c'était mieux encore, puisque le plaisir d'apprendre entrait pour beaucoup dans mon bonheur.

Il faut passer sur ces essais qui tous étaient pour moi des jouissances, mais trop simples pour pouvoir être expliquées. Encore un coup, le vrai bonheur ne se décrit pas, il se sent, et se sent d'autant mieux qu'il peut le moins se décrire, parce qu'il ne résulte pas d'un recueil de faits, mais qu'il est un état permanent. Je me répète souvent, mais je me répéterais bien davantage, si je disais la même chose autant de fois qu'elle me vient dans l'esprit. Quand enfin mon train de vie souvent changé eut pris un cours uniforme voici à-peu-près quelle en fut la distribution.

Je me levais tous les matins avant le soleil. Je montais par un verger voisin dans un très-joli chemin qui était au-dessus de la vigne et suivait la côte jusqu'à Chambéri. Là, tout en me promenant, je fesais ma prière qui ne consistait pas en un vain balbutiement de lèvres, mais dans une sincère élévation de cœur à l'auteur de cette aimable nature dont les beautés étaient sous mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre, il me semble que les murs et tous ces petits ouvrages des hommes s'interposent entre DIEU et moi. J'aime à le contempler dans ses œuvres, tandis que mon cœur s'élève à lui. Mes prières

étaient pures, je puis le dire, et dignes par-là d'être exaucées. Je ne demandais pour moi et pour celle dont mes vœux ne me séparaient jamais, qu'une vie innocente et tranquille, exempte du vice, de la douleur, des pénibles besoins, la mort des justes et leur sort dans l'avenir. Du reste, cet acte se passait plus en admiration et en contemplation qu'en demandes, et je savais qu'auprès du dispensateur des vrais biens, le meilleur moyen d'obtenir ceux qui nous sont nécessaires est moins de les demander que de les mériter. Je revenais, en me promenant, par un assez grand tour, occupé à considérer avec intérêt et volupté les objets champêtres dont j'étais environné, les seuls dont l'œil et le cœur ne se lassent jamais. Je regardais de loin s'il était jour chez maman; quand je voyais son contrevent ouvert, je tressaillais de joie et j'accourais. S'il était fermé, j'entrais au jardin en attendant qu'elle fût réveillée, m'amusant à repasser ce que j'avais appris la veille ou à jardiner. Le contrevent s'ouvrait, j'allais l'embrasser dans son lit, souvent encore à moitié endormie; et cet embrassement, aussi pur que tendre, tirait

de son innocence même un charme qui n'est jamais joint à la volupté des sens.

Nous déjeûnions ordinairement avec du café au lait. C'était le temps de la journée où nous étions le plus tranquilles, où nous causions le plus à notre aise. Ces séances, pour l'ordinaire assez longues, m'ont laissé un goût vif pour les déjeûnés; et je préfère infiniment l'usage d'Angleterre et de Suisse, où le déjeûné est un vrai repas qui rassemble tout le monde, à celui de France où chacun déjeûne seul dans sa chambre, ou le plus souvent ne déjeûne point du tout. Après une heure ou deux de causerie, j'allais à mes livres jusqu'au dîné. Je commençais par quelque livre de philosophie, comme la Logique de Port-royal, l'Essai de *Locke*, *Mallebranche*, *Leibnitz*, *Descartes* etc. Je m'aperçus bientôt que tous ces auteurs étaient entr'eux en contradiction presque perpétuelle; et je formai le chimérique projet de les accorder, qui me fatigua beaucoup et me fit perdre bien du temps. Je me brouillais la tête, et je n'avançais point. Enfin, renonçant encore à cette méthode, j'en pris une infiniment meilleure, et à laquelle j'attribue tout le progrès que je puis avoir fait, mal-

gré mon défaut de capacité ; car il est certain que j'en eus toujours fort peu pour l'étude. En lisant chaque auteur, je me fis une loi d'adopter et suivre toutes ses idées sans y mêler les miennes ni celles d'un autre, et sans jamais disputer avec lui. Je me dis : commençons par me faire un magasin d'idées, vraies ou fausses, mais nettes, en attendant que ma tête en soit assez fournie pour pouvoir les comparer et choisir. Cette méthode n'est pas sans inconvéniens, je le sais, mais elle m'a réussi dans l'objet de m'instruire. Au bout de quelques années passées à ne penser exactement que d'après autrui, sans réfléchir, pour ainsi dire, et presque sans raisonner, je me suis trouvé un assez grand fonds d'acquis pour me suffire à moi-même et penser sans le secours d'autrui. Alors, quand les voyages et les affaires m'ont ôté les moyens de consulter les livres, je me suis amusé à repasser et comparer ce que j'avais lu, à peser chaque chose à la balance de la raison, et à juger quelquefois mes maîtres. Pour avoir commencé tard à mettre en exercice ma faculté judiciaire, je n'ai pas trouvé qu'elle eût perdu sa vigueur ; et quand j'ai publié mes propres idées, on ne m'a pas accusé d'être un

disciple servile et de jurer *in verba magistri.*

Je passais de-là à la géométrie élémentaire ; car je n'ai jamais été plus loin, m'obstinant à vouloir vaincre mon peu de mémoire à force de revenir cent et cent fois sur mes pas, et de recommencer incessamment la même marche. Je ne goûtai pas celle d'*Euclide*, qui cherche plutôt la chaîne des démonstrations que la liaison des idées ; je préférai la géométrie du P. *Lami* qui dès-lors devint un de mes auteurs favoris, et dont je relis encore avec plaisir les ouvrages. L'algèbre suivait, et ce fut toujours le P. *Lami* que je pris pour guide ; quand je fus plus avancé, je pris la science du calcul du P. *Reynaud*, puis son analyse démontrée que je n'ai fait qu'effleurer. Je n'ai jamais été assez loin pour bien sentir l'application de l'algèbre à la géométrie. Je n'aimais point cette manière d'opérer sans voir ce qu'on fait ; et il me semblait que résoudre un problême de géométrie par les équations, c'était jouer un air en tournant une manivelle. La première fois que je trouvai par le calcul, que le quarré d'un binome était composé du quarré de chacune de ses parties et du double produit de l'une par l'autre, malgré la justesse

de ma multiplication, je n'en voulus rien croire jusqu'à ce que j'eusse fait la figure. Ce n'était pas que je n'eusse un grand goût pour l'algèbre en n'y considérant que la quantité abstraite; mais appliquée à l'étendue, je voulais voir l'opération sur les lignes, autrement je n'y comprenais plus rien.

Après cela venait le latin. C'était mon étude la plus pénible, et dans laquelle je n'ai jamais fait de grands progrès. Je me mis d'abord à la méthode latine de Port-royal, mais sans fruit. Ces vers ostrogots me fesaient mal au cœur et ne pouvaient entrer dans mon oreille. Je me perdais dans ces foules de règles, et en apprenant la dernière, j'oubliais tout ce qui avait précédé. Une étude de mots n'est pas ce qu'il faut à un homme sans mémoire; et c'était précisément pour forcer ma mémoire à prendre de la capacité, que je m'obstinais à cette étude. Il fallut l'abandonner à la fin. J'entendais assez la construction pour pouvoir lire un auteur facile à l'aide d'un dictionnaire. Je suivis cette route, et je m'en trouvai bien. Je m'appliquai à la traduction, non par écrit, mais mentale, et je m'en tins là. A force de temps et d'exercice, je suis parvenu à lire assez couramment les auteurs

auteurs latins, mais jamais à pouvoir ni parler ni écrire dans cette langue ; ce qui m'a souvent mis dans l'embarras quand je me suis trouvé, je ne sais comment, enrôlé parmi les gens-de-lettres. Un autre inconvénient, conséquent à cette manière d'apprendre, est que je n'ai jamais su la prosodie, encore moins les règles de la versification. Désirant pourtant de sentir l'harmonie de la langue en vers et en prose, j'ai fait bien des efforts pour y parvenir ; mais je suis convaincu que sans maître cela est presque impossible. Ayant appris la composition du plus facile de tous les vers qui est l'hexamètre, j'eus la patience de scander presque tout *Virgile*, et d'y marquer les pieds et la quantité ; puis quand j'étais en doute si une syllabe était longue ou brève, c'était mon *Virgile* que j'allais consulter. On sent que cela me fesait faire bien des fautes, à cause des altérations permises par les règles de la versification. Mais s'il y a de l'avantage à étudier seul, il y aussi de grands inconvéniens, et sur-tout une peine incroyable. Je sais cela mieux que qui que ce soit.

Avant midi je quittais mes livres, et si le dîné n'était pas prêt, j'allais faire visite à mes

amis les pigeons, ou travailler au jardin en attendant l'heure. Quand je m'entendais appeler, j'accourais fort content, et muni d'un grand appétit : car c'est encore une chose à noter que, quelque malade que je puisse être, l'appétit ne me manque jamais. Nous dînions très-agréablement, en causant de nos affaires, en attendant que maman pût manger. Deux ou trois fois la semaine, quand il fesait beau, nous allions derrière la maison prendre le café dans un cabinet frais et touffu que j'avais garni de houblon, et qui nous fesait grand plaisir durant la chaleur ; nous passions là une petite heure à visiter nos légumes, nos fleurs, à des entretiens relatifs à notre manière de vivre, et qui nous en fesaient mieux goûter la douceur. J'avais une autre petite famille au bout du jardin ; c'étaient des abeilles. Je ne manquais guère, et souvent maman avec moi, d'aller leur rendre visite ; je m'intéressais beaucoup à leur ouvrage, je m'amusais infiniment à les voir revenir de la picorée, leurs petites cuisses quelquefois si chargées, qu'elles avaient peine à marcher. Les premiers jours la curiosité me rendit indiscret, et elles me piquèrent deux ou trois fois ; mais ensuite nous fîmes si bien con-

naissance, que, quelque près que je vinsse, elles me laissaient faire, et quelque pleines que fussent les ruches prêtes à jeter leur essaim, j'en étais quelquefois entouré, j'en avais sur les mains, sur le visage, sans qu'aucune me piquât jamais. Tous les animaux se défient de l'homme, et n'ont pas tort ; mais sont-ils surs une fois qu'il ne leur veut pas nuire, leur confiance devient si grande, qu'il faut être plus que barbare pour en abuser.

Je retournais à mes livres : mais mes occupations de l'après-midi devaient moins porter le nom de travail et d'étude, que de récréations et d'amusement. Je n'ai jamais pu supporter l'application du cabinet après mon dîné, et en général toute peine me coûte durant la chaleur du jour. Je m'occupais pourtant, mais sans gêne et presque sans règle, à lire sans étudier. La chose que je suivais le plus exactement était l'histoire et la géographie ; et comme cela ne demandait point de contention d'esprit, j'y fis autant de progrès que le permettait mon peu de mémoire. Je voulus étudier le P. *Pétau*, et je m'enfonçai dans les ténèbres de la chronologie ; mais je me dégoûtai de la partie cri-

tique qui n'a ni fond ni rive, et je m'affectionnai par préférence à l'exacte mesure des temps et à la marche des corps célestes. J'aurais même pris du goût pour l'astronomie si j'avais eu des instrumens, mais il fallut me contenter de quelques élémens pris dans des livres, et de quelques observations grossières faites avec une lunette d'approche, seulement pour connaître la situation générale du ciel : car ma vue courte ne me permet pas de distinguer *à yeux nus* assez nettement les astres. Je me rappelle à ce sujet une aventure dont le souvenir m'a souvent fait rire. J'avais acheté un planisphère céleste pour étudier les constellations. J'avais attaché ce planisphère sur un chassis ; et les nuits où le ciel était serein, j'allais dans le jardin poser mon chassis sur quatre piquets de ma hauteur, le planisphère tourné en-dessous : et pour l'éclairer sans que le vent soufflât ma chandelle, je la mis dans un seau à terre entre les quatre piquets ; puis regardant alternativement le planisphère avec mes yeux, et les astres avec ma lunette, je m'exerçais à connaître les étoiles et à discerner les constellations. Je crois avoir dit que le jardin de M. *Noiret* était en terrasse ; on voyait du chemin tout

ce qui s'y fesait. Un soir des paysans passant assez tard me virent dans un grotesque équipage, occupé à mon opération. La lueur qui donnait sur mon planisphère, et dont ils ne voyaient pas la cause, parce que la lumière était cachée à leurs yeux par les bords du seau, ces quatre piquets, ce grand papier barbouillé de figures, ce cadre et le jeu de ma lunette qu'ils voyaient aller et venir, donnaient à cet objet un air de grimoire qui les effraya. Ma parure n'était pas propre à les rassurer: un chapeau clabaud par-dessus mon bonnet, et un pet-en-l'air ouaté de maman qu'elle m'avait obligé de mettre, offraient à leurs yeux l'image d'un vrai sorcier : et comme il était près de minuit, ils ne doutèrent point que ce ne fût le commencement du sabbat. Peu curieux d'en voir davantage, ils se sauvèrent très-alarmés, éveillèrent leur voisins pour leur conter leur vision ; et l'histoire courut si bien, que dès le lendemain chacun sut dans le voisinage que le sabbat se tenait chez M. *Noiret*. Je ne sais ce qu'eût produit enfin cette rumeur, si l'un des paysans, témoin de mes conjurations, n'en eût le même jour porté sa plainte à deux jésuites qui venaient nous voir, et qui, sans savoir

de quoi il s'agissait, les désabusèrent par provision ; ils nous contèrent l'histoire, je leur en dis la cause, et nous rîmes beaucoup. Cependant il fut résolu, crainte de récidive, que j'observerais désormais sans lumière, et que j'irais consulter le planisphère dans la maison. Ceux qui ont lu dans les *Lettres de la montagne* ma magie de Venise, trouveront, je m'assure, que j'avais de longue main une grande vocation pour être sorcier.

Tel était mon train de vie aux Charmettes quand je n'étais occupé d'aucuns soins champêtres; car ils avaient toujours la préférence, et dans ce qui n'excédait pas mes forces, je travaillais comme un paysan ; mais il est vrai que mon extrême faiblesse ne me laissait guère alors sur cet article que le mérite de la bonne volonté. D'ailleurs, je voulais faire à-la-fois deux ouvrages, et par cette raison je n'en fesais bien aucun. Je m'étais mis dans la tête de me donner par force de la mémoire ; je m'obstinais à vouloir beaucoup apprendre par cœur. Pour cela je portais toujours avec moi quelque livre qu'avec une peine incroyable j'étudiais et repassais tout en travaillant. Je ne sais pas comment l'opiniâtreté de ces vains

et continuels efforts ne m'a pas enfin rendu stupide. Il faut que j'aie appris et r'appris bien vingt fois les Eglogues de *Virgile*, dont je ne sais pas un seul mot. J'ai perdu ou dépareillé des multitudes de livres, par l'habitude que j'avais d'en porter par-tout avec moi, au colombier, au jardin, au verger, à la vigne. Occupé d'autre chose, je posais mon livre au pied d'un arbre ou sur la haie; par-tout j'oubliais de le reprendre, et souvent au bout de quinze jours je le retrouvais pourri ou rongé des fourmis et des limaçons. Cette ardeur d'apprendre devint une manie qui me rendait comme hébêté, tout occupé que j'étais sans cesse à marmoter quelque chose entre mes dents.

Les écrits de Port-royal et de l'Oratoire étant ceux que je lisais le plus fréquemment, m'avaient rendu demi-janséniste; et malgré toute ma confiance, leur dure théologie m'épouvantait quelquefois. La terreur de l'enfer, que jusque-là j'avais très-peu craint, troublait peu-à-peu ma sécurité; et si maman ne m'eût tranquillisé l'ame, cette effrayante doctrine m'eut enfin tout-à-fait bouleversé. Mon confesseur, qui était aussi le sien, contribuait pour sa part à me main-

tenir dans une bonne assiette. C'était le P. *Hemet*, jésuite, bon et sage vieillard dont la mémoire me sera toujours en vénération. Quoique jésuite, il avait la simplicité d'un enfant ; et sa morale, moins relâchée que douce, était précisément ce qu'il me fallait pour balancer les tristes impressions du jansénisme. Ce bon-homme et son compagnon le P. *Coppier* venaient souvent nous voir aux Charmettes, quoique le chemin fût fort rude et assez long pour des gens de leur âge. Leurs visites me fesaient grand bien : que DIEU veuille le rendre à leurs ames ; car ils étaient trop vieux alors pour que je les présume en vie encore aujourd'hui. J'allais aussi les voir à Chambéri, je me familiarisais peu-à-peu avec leur maison : leur bibliothèque était à mon service ; le souvenir de cet heureux temps se lie avec celui des jésuites, au point de me faire aimer l'un par l'autre : et quoique leur doctrine m'ait toujours paru dangereuse, je n'ai jamais pu trouver en moi le pouvoir de les haïr sincèrement.

Je voudrais savoir s'il passe quelquefois dans les cœurs des autres hommes des puérilités pareilles à celles qui passent quelquefois

dans le mien. Au milieu de mes études et d'une vie innocente autant qu'on la puisse mener, et malgré tout ce qu'on m'avait pu dire, la peur de l'enfer m'agitait encore souvent. Je me demandais : en quel état suis-je ? si je mourais à l'instant même, serais-je damné ? Selon mes jansénistes la chose était indubitable ; mais selon ma conscience il me paraissait que non. Toujours craintif, et flottant dans cette cruelle incertitude, j'avais recours pour en sortir aux expédiens les plus risibles, et pour lesquels je ferais volontiers enfermer un homme si je lui en voyais faire autant. Un jour rêvant à ce triste sujet je m'exerçais machinalement à lancer des pierres contre les troncs des arbres ; et cela avec mon adresse ordinaire, c'est-à-dire, sans presque en toucher aucun. Tout au milieu de ce bel exercice, je m'avisai de m'en faire une espèce de pronostic pour calmer mon inquiétude. Je me dis : je m'en vais jeter cette pierre contre l'arbre qui est vis-à-vis de moi. Si je le touche, signe de salut ; si je le manque, signe de damnation. Tout en disant ainsi je jette ma pierre d'une main tremblante et avec un horrible battement de cœur, mais si heureusement

qu'elle va frapper au beau milieu de l'arbre : ce qui véritablement n'était pas difficile ; car j'avais eu soin de le choisir fort gros et fort près. Depuis lors je n'ai plus douté de mon salut. Je ne sais en me rappelant ce trait si je dois rire ou gémir sur moi-même. Vous autres grands-hommes, qui riez surement, félicitez-vous, mais n'insultez pas à ma misère ; car je vous jure que je la sens bien.

Au reste ces troubles, ces alarmes inséparables peut-être de la dévotion, n'étaient pas un état permanent. Communément j'étais assez tranquille, et l'impression que l'idée d'une mort prochaine fesait sur mon ame, était moins de la tristesse qu'une langueur paisible, et qui même avait ses douceurs. Je viens de retrouver parmi de vieux papiers une espèce d'exhortation que je me fesais à moi-même, et où je me félicitais de mourir à l'âge où l'on trouve assez de courage en soi pour envisager la mort, et sans avoir éprouvé de grands maux ni de corps ni d'esprit durant ma vie. Que j'avais bien raison ! Un pressentiment me fesait craindre de vivre pour souffrir. Il semblait que je prévoyais le sort qui m'attendait sur mes vieux jours. Je n'ai jamais été si près de la

sagesse que durant cette heureuse époque. Sans grands remords sur le passé, délivré des soucis de l'avenir, le sentiment qui dominait constamment dans mon ame était de jouir du présent. Les dévots ont pour l'ordinaire une petite sensualité très-vive qui leur fait savourer avec délices les plaisirs innocens qui leur sont permis. Les mondains leur en font un crime, je ne sais pourquoi, ou plutôt je le sais bien. C'est qu'ils envient aux autres la jouissance des plaisirs simples dont eux-mêmes ont perdu le goût. Je l'avais ce goût, et je trouvais charmant de le satisfaire en sureté de conscience. Mon cœur neuf encore, se livrait à tout avec un plaisir d'enfant, ou plutôt, si je l'ose dire, avec une volupté d'ange : car en vérité ces tranquilles jouissances ont la sérénité de celles du paradis. Des dînés faits sur l'herbe à Montagnole, des soupés sous le berceau, la récolte des fruits, les vendanges, les veillées à teiller avec nos gens, tout cela fesait pour nous autant de fêtes auxquelles maman prenait le même plaisir que moi. Des promenades plus solitaires avaient un charme plus grand encore, parce que le cœur s'épanchait plus en liberté. Nous en fîmes une

entr'autres, qui fait époque dans ma mémoire, un jour de *St. Louis* dont maman portait le nom. Nous partîmes ensemble et seuls de bon matin, après la messe qu'un carme était venu nous dire à la pointe du jour dans une chapelle attenante à la maison. J'avais proposé d'aller parcourir la côte opposée à celle où nous étions, et que nous n'avions point vis tée encore. Nous avions envoyé nos provisions d'avance, car la course devait durer tout le jour. Maman, quoiqu'un peu ronde et grasse, ne marchait pas mal; nous allions de colline en colline et de bois en bois, quelquefois au soleil et souvent à l'ombre; nous reposant de temps en temps, et nous oubliant des heures entières; causant de nous, de notre union, de la douceur de notre sort, et fesant pour sa durée des vœux qui ne furent pas exaucés. Tout semblait conspirer au bonheur de cette journée. Il avait plu depuis peu; point de poussière, et des ruisseaux bien courans. Un petit vent frais agitait les feuilles; l'air était pur, l'horison sans nuages; la sérénité régnait au ciel comme dans nos cœurs. Notre diné fut fait chez un paysan, et partagé avec sa famille, qui nous bénissait de bon cœur. Ces pauvres

pauvres Savoyards sont de si bonnes gens ! Après le dîné nous gagnâmes l'ombre sous de grands arbres, où tandis que j'amassais des brins de bois sec pour faire notre café, maman s'amusait à herboriser parmi les broussailles ; et avec les fleurs du bouquet que chemin fesant je lui avais ramassé, elle me fit remarquer dans leur structure mille choses curieuses, qui m'amusèrent beaucoup et qui devaient me donner du goût pour la botanique, mais le moment n'était pas venu ; j'étais distrait par trop d'autres études. Une idée qui vint me frapper fit diversion aux fleurs et aux plantes. La situation d'ame où je me trouvais, tout ce que nous avions dit et fait ce jour-là, tous les objets qui m'avaient frappé me rappelèrent l'espèce de rêve que tout éveillé j'avais fait à Annecy sept ou huit ans auparavant, et dont j'ai rendu compte en son lieu. Les rapports en étaient si frappans, qu'en y pensant, j'en fus ému jusqu'aux larmes. Dans un transport d'attendrissement j'embrassai cette chère amie. Maman, maman, lui dis-je avec passion, ce jour m'a été promis depuis long-temps, et je ne vois rien au-delà. Mon bonheur, grâce à vous, est à son comble ; puisse-t-il

ne pas décliner désormais! Puisse-t-il durer aussi long-temps que j'en conserverai le goût! il ne finira qu'avec moi.

Ainsi coulèrent mes jours heureux, et d'autant plus heureux que n'aperçevant rien qui les dût troubler, je n'envisageais en effet leur fin qu'avec la mienne. Ce n'était pas que la source de mes soucis fût absolument tarie; mais je lui voyais prendre un autre cours que je dirigeais de mon mieux sur des objets utiles, afin qu'elle portât son remède avec elle. Maman aimait naturellement la campagne, et ce goût ne s'attiédissait pas avec moi. Peu-à-peu elle prit celui des soins champêtres, elle aimait à faire valoir les terres, et elle avait sur cela des connaissances dont elle fesait usage avec plaisir. Non contente de ce qui dépendait de la maison qu'elle avait prise, elle louait tantôt un champ, tantôt un pré. Enfin portant son humeur entreprenante sur des objets d'agriculture, au-lieu de rester oisive dans sa maison, elle prenait le train de devenir bientôt une grosse fermière. Je n'aimais pas trop à la voir ainsi s'étendre, et je m'y opposais tant que je pouvais; bien sûr qu'elle serait toujours trompée, et que son humeur libérale et prodigue porterait

toujours la dépense au-delà du produit. Toutefois je me consolais en pensant que ce produit du moins ne serait pas nul et lui aiderait à vivre. De toutes les entreprises qu'elle pouvait former, celle-là me paraissait la moins ruineuse; et sans y envisager comme elle un objet de profit, j'y envisageais une occupation continuelle qui la garantirait des mauvaises affaires et des escrocs. Dans cette idée je désirais ardemment de recouvrer autant de force et de santé qu'il m'en fallait pour veiller à ses affaires, pour être piqueur de ses ouvriers ou son premier ouvrier; et naturellement l'exercice que cela me fesait faire, m'arrachant souvent à mes livres, et me distrayant sur mon état, devait le rendre meilleur.

L'hiver suivant *Barillot* revenant d'Italie m'apporta quelques livres, entre autres le Bontempi et la Cartella per musica du *P. Banchieri*, qui me donnèrent du goût pour l'histoire de la musique et pour les recherches théoriques de ce bel art. *Barillot* resta quelque temps avec nous; et comme j'étais majeur depuis plusieurs mois, il fut convenu que j'irais le printems suivant à Genève redemander le bien de ma mère ou du moins la

part qui m'en revenait, en attendant qu'on sût ce que mon frère était devenu. Cela s'exécuta comme il avait été résolu. J'allai à Genève; mon père y vint de son côté. Depuis long-temps il y revenait sans qu'on lui cherchât querelle, quoiqu'il n'eût jamais purgé son décret : mais comme on avait de l'estime pour son courage et du respect pour sa probité, on feignait d'avoir oublié son affaire; et les magistrats occupés du grand projet qui éclata peu après, ne voulaient pas effaroucher avant le temps la bourgeoisie, en lui rappelant mal-à-propos leur ancienne partialité.

Je craignais qu'on ne me fît des difficultés sur mon changement de religion; l'on n'en fit aucune. Les lois de Genève sont à cet égard moins dures que celles de Berne, où quiconque change de religion perd non-seulement son état mais son bien. Le mien ne me fut donc pas disputé, mais se trouva, je ne sais comment, réduit à fort peu de chose. Quoiqu'on fût à-peu-près sûr que mon frère était mort, on n'en avait point de preuve juridique. Je manquais de titres suffisans pour réclamer sa part, et je la laissai sans regret pour aider à vivre à mon père, qui en

a joui tant qu'il a vécu. Si-tôt que les formalités de justice furent faites, et que j'eus reçu mon argent, j'en mis quelque partie en livres, et je volai porter le reste aux pieds de maman. Le cœur me battait de joie durant la route, et le moment où je déposai cet argent dans ses mains, me fut mille fois plus doux que celui où il entra dans les miennes. Elle le reçut avec cette simplicité des belles ames, qui, fesant ces choses là sans effort, les voient sans admiration. Cet argent fut employé presque tout entier à mon usage, et cela avec une égale simplicité. L'emploi en eût exactement été le même, s'il lui fût venu d'autre part.

Cependant ma santé ne se rétablissait point. Je dépérissais au contraire à vue d'œil. J'étais pâle comme un mort, et maigre comme un squelette. Mes battemens d'artères étaient terribles, mes palpitations plus fréquentes; j'étais continuellement oppressé, et ma faiblesse enfin devint telle que j'avais peine à me mouvoir; je ne pouvais presser le pas sans étouffer, je ne pouvais me baisser sans avoir des vertiges, je ne pouvais soulever le plus léger fardeau; j'étais réduit à l'inaction la plus tourmentante pour un homme aussi re-

muant que moi. Il est certain qu'il se mêlait à tout cela beaucoup de vapeurs. Les vapeurs sont les maladies des gens heureux; c'était la mienne : les pleurs que je versais souvent sans raison de pleurer, les frayeurs vives au bruit d'une feuille ou d'un oiseau, l'inégalité d'humeur dans le calme de la plus douce vie, tout cela marquait cet ennui du bien-être, qui fait pour ainsi dire extravaguer la sensibilité. Nous sommes si peu faits pour être heureux ici-bas, qu'il faut nécessairement que l'ame ou le corps souffre quand ils ne souffrent pas tous les deux, et que le bon état de l'un fait presque toujours tort à l'autre. Quand j'aurais pu jouir délicieusement de la vie, ma machine en décadence m'en empêchait, sans qu'on pût dire où la cause du mal avait son vrai siége. Dans la suite malgré le déclin des ans et des maux très-réels et très-graves, mon corps semble avoir repris des forces pour mieux sentir mes malheurs; et maintenant que j'écris ceci, infirme et presque sexagénaire, accablé de douleurs de toute espèce, je me sens pour souffrir plus de vigueur et de vie que je n'en eus pour jouir à la fleur de mon âge et dans le sein du plus vrai bonheur.

Pour m'achever, ayant fait entrer un peu de physiologie dans mes lectures, je m'étais mis à étudier l'anatomie; et passant en revue la multitude et le jeu des pièces qui composaient ma machine, je m'attendais à sentir détraquer tout cela vingt fois le jour: loin d'être étonné de me trouver mourant, je l'étais que je pusse encore vivre, et je ne lisais pas la description d'une maladie que je ne crusse être la mienne. Je suis sûr que si je n'avais pas été malade je le serais devenu par cette fatale étude. Trouvant dans chaque maladie des symptômes de la mienne, je croyais les avoir toutes, et j'en gagnai par-dessus une plus cruelle encore dont je m'étais cru délivré: la fantaisie de guérir; c'en est une difficile à éviter quand on se met à lire des livres de médecine. A force de chercher, de réfléchir, de comparer, j'allai m'imaginer que la base de mon mal était un polype au cœur, et *Salomon* lui-même parut frappé de cette idée. Raisonnablement je devais partir de cette opinion pour me confirmer dans ma résolution précédente. Je ne fis point ainsi. Je tendis tous les ressorts de mon esprit pour chercher comment on pouvait guérir d'un polype au cœur, résolu d'en-

treprendre cette merveilleuse cure. Dans un voyage qu'*Anet* avait fait à Montpellier pour aller voir le jardin des plantes, et le démonstrateur M. *Sauvages*, on lui avait dit que M. *Fizes* avait guéri un pareil polype. Maman s'en souvint et m'en parla. Il n'en fallut pas davantage pour m'inspirer le désir d'aller consulter M. *Fizes*. L'espoir de guérir me fait retrouver du courage et des forces pour entreprendre ce voyage. L'argent venu de Genève en fournit les moyens. Maman loin de m'en détourner m'y exhorte ; et me voilà parti pour Montpellier.

Je n'eus pas besoin d'aller si loin pour trouver le médecin qu'il me fallait. Le cheval me fatigant trop, j'avais pris une chaise à Grenoble. A Moirans cinq ou six autres chaises arrivèrent à la file après la mienne. Pour le coup c'était vraiment l'aventure des brancards. La plupart de ces chaises étaient le cortège d'une nouvelle mariée appelée Mme. de ***. Avec elle était une autre femme appelée Mme. *N* ***, moins jeune et moins belle que Mme. de ***, mais non moins aimable, et qui de Romans, où s'arrêtait celle-ci, devait poursuivre sa route jusqu'au ***, près le pont Saint-Esprit. Avec la timidité qu'on me

connaît, on s'attend que la connaissance ne fut pas si-tôt faite avec des femmes brillantes et la suite qui les entourait : mais enfin suivant la même route, logeant dans les mêmes auberges, et sous peine de passer pour un loup garou, forcé de me présenter à la même table, il fallait bien que cette connaissance se fît ; elle se fit donc, et même plutôt que je n'aurais voulu ; car tout ce fracas ne convenait guère à un malade, et sur-tout à un malade de mon humeur. Mais la curiosité rend ces coquines de femmes si insinuantes, que pour parvenir à connaître un homme, elles commencent par lui faire tourner la tête. Ainsi arriva de moi. Mme. de ***, trop entourée de ses jeunes roquets, n'avait guère le temps de m'agacer ; et d'ailleurs ce n'en était pas la peine, puisque nous allions nous quitter ; mais Mme. N ***, moins obsédée, avait des provisions à faire pour sa route : voilà Mme. N *** qui m'entreprend, et adieu le pauvre *Jean-Jacques*, ou plutôt adieu la fièvre, les vapeurs, le polype, tout part auprès d'elle, hors certaines palpitations qui me restèrent et dont elle ne voulait pas me guérir. Le mauvais état de ma santé fut le premier texte de notre connaissance. On

voyait que j'étais malade, on savait que j'allais à Montpellier, et il faut que mon air et mes manières n'annonçassent pas un débauché ; car il fut clair dans la suite qu'on ne m'avait pas soupçonné d'aller y faire un tour de casserolle. Quoique l'état de maladie ne soit pas pour un homme une grande recommandation près des dames, il me rendit toutefois intéressant pour celles-ci. Le matin elles envoyaient savoir de mes nouvelles, et m'inviter à prendre le chocolat avec elles ; elles s'informaient comment j'avais passé la nuit. Une fois, selon ma louable coutume de parler sans penser, je répondis que je ne savais pas. Cette réponse leur fit croire que j'étais fou ; elles m'examinèrent davantage, et cet examen ne me nuisit pas. J'entendis une fois Mme. de *** dire à son amie : il manque de monde, mais il est aimable. Ce mot me rassura beaucoup, et fit que je le devins en effet.

En se familiarisant il fallait parler de soi, dire d'où l'on venait, qui l'on était. Cela m'embarrassait ; car je sentais très-bien que parmi la bonne compagnie, et avec des femmes galantes, ce mot de nouveau converti m'allait tuer. Je ne sais par quelle

bizarrerie je m'avisai de passer pour Anglais. Je me donnai pour jacobite, on me prit pour tel; je m'appelai *Dudding*, et l'on m'appela M. *Dudding*. Un maudit marquis de ***, qui était là, malade ainsi que moi, vieux au par-dessus, et d'assez mauvaise humeur, s'avisa de lier conversation avec M. *Dudding*. Il me parla du roi *Jacques*, du prétendant, de l'ancienne cour de Saint-Germain. J'étais sur les épines. Je ne savais de tout cela que le peu que j'en avais lu dans le comte *Hamilton* et dans les gazettes; cependant je fis de ce peu si bon usage que je me tirai d'affaire: heureux qu'on ne se fût pas avisé de me questionner sur la langue anglaise dont je ne savais pas un seul mot.

Toute la compagnie se convenait, et voyait à regret le moment de se quitter. Nous fesions des journées de limaçon. Nous nous trouvâmes un dimanche à St. Marcellin; Mme. *N**** voulut aller à la messe, j'y fus avec elle, cela faillit à gâter mes affaires. Je me comportai comme j'ai toujours fait. Sur ma contenance modeste et recueillie, elle me crut dévot, et prit de moi la plus mauvaise opinion du monde, comme elle me l'avoua deux jours après. Il me fallut ensuite beaucoup de galan-

terie pour effacer cette mauvaise impression ; ou plutôt Mme. N***, en femme d'expérience, et qui ne se rebutait pas aisément, voulut bien courir les risques de ses avances pour voir comment je m'en tirerais. Elle m'en fit beaucoup, et de telles que, bien éloigné de présumer de ma figure, je crus qu'elle se moquait de moi. Sur cette folie il n'y eut sorte de bêtises que je ne fisse ; c'était pis que le marquis du *Legs*. Mme. N*** tint bon, me fit tant d'agaceries, et me dit des choses si tendres, qu'un homme beaucoup moins sot eût eu bien de la peine à prendre tout cela sérieusement. Plus elle en fesait, plus elle me confirmait dans mon idée ; et ce qui me tourmentait davantage, était qu'à bon compte je me prenais d'amour tout de bon. Je me disais, et je lui disais en soupirant : ah ! que tout cela n'est-il vrai ! je serais le plus heureux des hommes. Je crois que ma simplicité de novice ne fit qu'irriter sa fantaisie ; elle n'en voulut pas avoir le démenti.

Nous avions laissé à Romans Mme. de*** et sa suite. Nous continuions notre route le plus lentement et le plus agréablement du monde, Mme. N***, le marquis de*** et moi. Le marquis, quoique malade et grondeur,

était un assez bon-homme, mais qui n'aimait pas trop à manger son pain à la fumée du rôti. Mme. N*** cachait si peu le goût qu'elle avait pour moi, qu'il s'en aperçut plutôt que moi-même; et ses sarcasmes malins auraient dû me donner au moins la confiance que je n'osais prendre aux bontés de la dame, si par un travers d'esprit dont moi seul étais capable, je ne m'étais imaginé qu'ils s'entendaient pour me persifler. Cette sotte idée acheva de me renverser la tête, et me fit faire le plus plat personnage dans une situation où mon cœur étant réellement pris m'en pouvait dicter un assez brillant. Je ne conçois pas comment Mme. N*** ne se rebuta pas de ma maussaderie, et ne me congédia pas avec le dernier mépris : mais c'était une femme d'esprit qui savait discerner son monde, et qui voyait bien qu'il y avait plus de bêtise que de tiédeur dans mes procédés.

Elle parvint enfin à se faire entendre, et ce ne fut pas sans peine. A Valence nous étions arrivés pour dîner, et selon notre louable coutume nous y passâmes le reste du jour. Nous étions logés hors de la ville à St.-Jacques; je me souviendrai toujours de cette auberge ainsi que de la chambre que

Mme. N*** y occupait. Après le dîné elle voulut se promener ; elle savait que le marquis n'était pas allant : c'était le moyen de se ménager un tête-à-tête dont elle avait bien résolu de tirer parti ; car il n'y avait plus de temps à perdre pour en avoir à mettre à profit. Nous nous promenions autour de la ville, le long des fossés. Là je repris la longue histoire de mes complaintes auxquelles elle repondait d'un ton si tendre, me pressant quelquefois contre son cœur le bras qu'elle tenait, qu'il fallait une stupidité pareille à la mienne pour m'empêcher de vérifier si elle parlait sérieusement. Ce qu'il y avait d'impayable était que j'étais moi-même excessivement ému. J'ai dit qu'elle était aimable : l'amour la rendait charmante : il lui rendait tout l'éclat de la première jeunesse ; et elle ménageait ses agaceries avec tant d'art, qu'elle aurait séduit un homme à l'épreuve. J'étais donc fort mal à mon aise et toujours sur le point de m'émanciper. Mais la crainte d'offenser ou de déplaire, la frayeur plus grande encore d'être hué, sifflé, berné, de fournir une histoire à table, et d'être complimenté sur mes entreprises par l'impitoyable marquis, me retinrent au point d'être

indigné moi-même de ma sotte honte, et de ne la pouvoir vaincre en me la reprochant. J'étais au supplice ; j'avais déja quitté mes propos de *Céladon* dont je sentais tout le ridicule en si beau chemin : ne sachant plus quelle contenance tenir ni que dire, je me taisais ; j'avais l'air boudeur ; enfin je fesais tout ce qu'il fallait pour m'attirer le traitement que j'avais redouté. Heureusement Mme. *N**** prit un parti plus humain. Elle interrompit brusquement ce silence en passant un bras autour de mon cou, et dans l'instant sa bouche parla trop clairement sur la mienne pour me laisser mon erreur. La crise ne pouvait se faire plus à propos. Je devins aimable. Il en était temps. Elle m'avait donné cette confiance dont le défaut m'a presque toujours empêché d'être moi. Je le fus alors. Jamais mes yeux, mes sens, mon cœur et ma bouche n'ont si bien parlé ; jamais je n'ai si pleinement réparé mes torts : et si cette petite conquête avait coûté des soins à Mme. *N****, j'eus lieu de croire qu'elle n'y avait pas regret.

Quand je vivrais cent ans, je ne me rappellerais jamais sans plaisir le souvenir de cette charmante femme. Je dis charmante, quoi-

qu'elle ne fût ni belle ni jeune ; mais n'étant non plus ni laide ni vieille, elle n'avait rien dans sa figure qui empêchât son esprit et ses grâces de faire tout leur effet. Tout au contraire des autres femmes, ce qu'elle avait de moins frais était le visage, et je crois que le rouge le lui avait gâté. Elle avait ses raisons pour être facile : c'était le moyen de valoir tout son prix. On pouvait la voir sans l'aimer, mais non pas la posséder sans l'adorer ; et cela prouve, ce me semble, qu'elle n'était pas toujours aussi prodigue de ses bontés qu'elle le fut avec moi. Elle s'était prise d'un goût trop prompt et trop vif pour être excusable, mais où le cœur entrait du moins autant que les sens ; et durant le temps court et délicieux que je passai auprès d'elle, j'eus lieu de croire, aux ménagemens forcés qu'elle m'imposait, que, quoique sensuelle et voluptueuse, elle aimait encore mieux ma santé que ses plaisirs.

Notre intelligence n'échappa pas au marquis. Il n'en tirait pas moins sur moi : au contraire, il me traitait plus que jamais en pauvre amoureux transi, martyr des rigueurs de sa dame. Il ne lui échappa jamais un mot, un sourire, un regard qui pût me

faire soupçonner qu'il nous eût devinés ; et je l'aurais cru notre dupe, si Mme. N***, qui voyait mieux que moi, ne m'eût dit qu'il ne l'était pas, mais qu'il était galant homme : et en effet on ne saurait avoir des attentions plus honnêtes, ni se comporter plus poliment qu'il fit toujours, même envers moi, sauf ses plaisanteries, sur-tout depuis mon succès ; il m'en attribuait l'honneur peut-être et me supposait moins sot que je ne l'avais paru ; il se trompait, comme on a vu, mais n'importe ; je profitais de son erreur, et il est vrai qu'alors les rieurs étant pour moi, je prêtais le flanc de bon cœur et d'assez bonne grâce à ses épigrammes, et j'y ripostais quelquefois même assez heureusement, tout fier de me faire honneur auprès de Mme. N*** de l'esprit qu'elle m'avait donné. Je n'étais plus le même homme.

Nous étions dans un pays et dans une saison de bonne chère. Nous la fesions partout excellente grâce aux bons soins du marquis. Je me serais pourtant passé qu'il les étendît jusqu'à nos chambres ; mais il envoyait devant son laquais pour les retenir ; et le coquin, soit de son chef, soit par l'ordre de son maître, le logeait toujours

à côté de Mme. *N**** , et me fourrait à l'autre bout de la maison ; mais cela ne m'embarrassait guère , et nos rendez-vous n'en étaient que plus piquans. Cette vie délicieuse dura quatre ou cinq jours pendant lesquels je m'enivrai des plus douces voluptés. Je les goûtai pures , vives , sans aucun mélange de peines ; ce sont les premières et les seules que j'aie ainsi goûtées : et je puis dire que je dois à Mme. *N**** de ne pas mourir sans avoir connu le plaisir.

Si ce que je sentais pour elle n'était pas précisément de l'amour , c'était du moins un retour si tendre pour celui qu'elle me témoignait ; c'était une sensualité si brûlante dans le plaisir et une intimité si douce dans les entretiens , qu'elle avait tout le charme de la passion sans en avoir le délire qui tourne la tête et fait qu'on ne sait pas jouir. Je n'ai senti l'amour vrai qu'une seule fois en ma vie, et ce ne fut pas auprès d'elle. Je ne l'aimais pas non plus comme j'avais aimé et comme j'aimais Mme. de *Warens* ; mais c'était pour cela même que je la possédais cent fois mieux. Près de maman mon plaisir était toujours troublé par un sentiment de tristesse , par un secret serrement

de cœur que je ne surmontais pas sans peine ; au-lieu de me féliciter de la posséder, je me reprochais de l'avilir. Près de Mme. N*** au contraire, fier d'être homme et d'être heureux, je me livrais à mes sens avec joie, avec confiance ; je partageais l'impression que je fesais sur les siens ; j'étais assez à moi pour contempler avec autant de vanité que de volupté mon triomphe, et pour tirer de-là de quoi le redoubler.

Je ne me souviens pas de l'endroit où nous quitta le marquis qui était du pays ; mais nous nous trouvâmes seuls avant d'arriver à Montelimart, et dès-lors Mme. N*** établit sa femme-de-chambre dans ma chaise, et je passai dans la sienne avec elle. Je puis assurer que la route ne nous ennuyait pas de cette manière, et j'aurais eu bien de la peine à dire comment le pays que nous parcourions était fait. A Montelimart elle eut des affaires qui l'y retinrent trois jours, durant lesquels elle ne me quitta pourtant qu'un quart-d'heure pour une visite qui lui attira des importunités désolantes et des invitations qu'elle n'eut garde d'accepter. Elle prétexta des incommodités, qui ne nous empêchèrent pourtant pas d'aller nous pro-

mener tous les jours tête-à-tête dans le plus beau pays et sous le plus beau ciel du monde. Oh, ces trois jours ! j'ai dû les regretter quelquefois ; il n'en est plus revenu de semblables.

Des amours de voyage ne sont pas faits pour durer. Il fallut nous séparer, et j'avoue qu'il en était temps, non que je fusse rassasié ni prêt à l'être, je m'attachais chaque jour davantage ; mais malgré toute la discrétion de la dame, il ne me restait guère que la bonne volonté. Nous donnâmes le change à nos regrets par des projets pour notre réunion. Il fut décidé que, puisque ce régime me fesait du bien, j'en userais, et que j'irais passer l'hiver au *** sous la direction de Mme. A***. Je devais seulement rester à Montpellier cinq ou six semaines pour lui laisser le temps de préparer les choses de manière à prévenir les caquets. Elle me donna d'amples instructions sur ce que je devais savoir, sur ce que je devais dire, sur la manière dont je devais me comporter. En attendant, nous devions nous écrire. Elle me parla beaucoup et sérieusement du soin de ma santé, m'exhorta de consulter d'habiles gens, d'être très-attentif à tout ce qu'ils me

prescriraient, et se chargea, quelque sévère que pût être leur ordonnance, de me la faire exécuter tandis que je serais auprès d'elle. Je crois qu'elle parlait sincèrement, car elle m'aimait : elle m'en donna mille preuves plus sures que des faveurs. Elle jugea par mon équipage, que je ne nageais pas dans l'opulence ; quoiqu'elle ne fût pas riche elle-même, elle voulut à notre séparation me forcer de partager sa bourse qu'elle apportait de Grenoble assez bien garnie, et j'eus beaucoup de peine à m'en défendre. Enfin je la quittai le cœur tout plein d'elle, et lui laissant, ce me semble, un véritable attachement pour moi.

J'achevais ma route en la recommençant dans mes souvenirs, et pour le coup très-content d'être dans une bonne chaise pour y rêver plus à mon aise aux plaisirs que j'avais goûtés, et à ceux qui m'étaient promis. Je ne pensais qu'au *** et à la charmante vie qui m'y attendait. Je ne voyais que Mme. N*** et ses entours. Tout le reste de l'univers n'était rien pour moi, maman même était oubliée. Je m'occupais à combiner dans ma tête tous les détails dans lesquels Mme. N*** était entrée pour me faire d'avance une idée

de sa demeure, de son voisinage, de ses sociétés, de toute sa manière de vivre. Elle avait une fille dont elle m'avait parlé très-souvent en mère idolâtre. Cette fille avait quinze ans passés ; elle était vive, charmante, et d'un caractère aimable On m'avait promis que j'en serais caressé, je n'avais pas oublié cette promesse ; et j'étais fort curieux d'imaginer comment Mlle. N*** traiterait le bon ami de sa maman. Tels furent les sujets de mes rêveries depuis le pont Saint-Esprit jusqu'à Remoulin. On m'avait dit d'aller voir le pont du Gard ; je n'y manquai pas. Après un déjeûné d'excellentes figues, je pris un guide et j'allai voir le pont du Gard. C'était le premier ouvrage des Romains que j'eusse vu. Je m'attendais à voir un monument digne des mains qui l'avaient construit. Pour le coup l'objet passa mon attente, et ce fut la seule fois en ma vie. Il n'appartenait qu'aux Romains de produire cet effet. L'aspect de ce simple et noble ouvrage me frappa d'autant plus qu'il est au milieu d'un désert, où le silence et la solitude rendent l'objet plus frappant et l'admiration plus vive ; car ce prétendu pont n'était qu'un aqueduc. On se demande quelle force a

transporté ces pierres énormes si loin de toute carrière, et a réuni les bras de tant de milliers d'hommes dans un lieu où il n'en habite aucun ? Je parcourus les trois étages de ce superbe édifice, que le respect m'empêchait presque d'oser fouler sous mes pieds. Le retentissement de mes pas sous ces immenses voûtes me fesait croire entendre la forte voix de ceux qui les avaient bâties. Je me perdais comme un insecte dans cette immensité. Je sentais tout en me fesant petit, je ne sais quoi qui m'élevait l'ame, et je me disais en soupirant : que ne suis-je né romain ! Je restai là plusieurs heures dans une contemplation ravissante. Je m'en revins distrait et rêveur, et cette rêverie ne fut pas favorable à Mme. *N****. Elle avait bien songé à me prémunir contre les filles de Montpellier, mais non pas contre le pont du Gard. On ne s'avise jamais de tout.

A Nîmes j'allai voir les Arênes ; c'est un ouvrage beaucoup plus magnifique que le pont du Gard, et qui me fit beaucoup moins d'impression, soit que mon admiration se fût épuisée sur le premier objet, soit que la situation de l'autre au milieu d'une ville fût moins propre à l'exciter. Ce vaste et superbe

cirque est entouré de vilaines petites maisons, et d'autres maisons plus petites et plus vilaines encore en remplissent l'Arène ; de sorte que le tout ne produit qu'un effet disparate et confus, où le regret et l'indignation étouffent le plaisir et la surprise. J'ai vu depuis le cirque de Vérone infiniment plus petit et moins beau que celui de Nîmes, mais entretenu et conservé avec toute la décence et la propreté possibles, et qui par cela même me fit une impression plus forte et plus agréable. Les Français n'ont soin de rien et ne respectent aucun monument. Ils sont tout feu pour entreprendre, et ne savent rien finir ni rien entretenir.

J'étais changé à tel point, et ma sensualité mise en exercice s'était si bien éveillée, que je m'arrêtai un jour au pont de Lunel pour y faire bonne chère, avec de la compagnie qui s'y trouva. Ce cabaret, le plus estimé de l'Europe, méritait alors de l'être. Ceux qui le tenaient avaient su tirer parti de son heureuse situation pour le tenir abondamment approvisionné et avec choix. C'était réellement une chose curieuse de trouver dans une maison seule et isolée au milieu de la campagne, une table fournie en poisson de

mer

mer et d'eau douce, en gibier excellent, en vins fins, servie avec ces attentions et ces soins qu'on ne trouve que chez les grands et les riches, et tout cela pour vos trente-cinq sous. Mais le pont de Lunel ne resta pas long-temps sur ce pied, et à force d'user sa réputation, il la perdit enfin tout-à-fait.

J'avais oublié durant ma route que j'étais malade; je m'en souvins en arrivant à Montpellier. Mes vapeurs étaient bien guéries, mais tous mes autres maux me restaient; et quoique l'habitude m'y rendît moins sensible, c'en était assez pour se croire mort à qui s'en trouverait attaqué tout d'un coup. En effet ils étaient moins douloureux qu'effrayans, et fesaient plus souffrir l'esprit que le corps dont ils semblaient annoncer la destruction. Cela fesait que, distrait par des passions vives, je ne songeais plus à mon état; mais comme il n'était pas imaginaire, je le sentais si-tôt que j'étais de sang-froid. Je songeai donc sérieusement aux conseils de madame *N**** et au but de mon voyage. J'allai consulter les praticiens les plus illustres, surtout M. *Fizes*, et pour surabondance de précaution je me mis en pension chez un

médecin. C'était un Irlandais appelé *Fitz-Moris*, qui tenait une table assez nombreuse d'étudians en médecine; et il y avait cela de commode pour un malade à s'y mettre, que M. *Fitz-Moris* se contentait d'une pension honnête pour la nourriture, et ne prenait rien de ses pensionnaires pour ses soins, comme médecin. Il se chargea de l'exécution des ordonnances de M. *Fizes*, et de veiller sur ma santé. Il s'acquitta fort bien de cet emploi quant au régime; on ne gagnait pas d'indigestions à cette pension-là: et quoique je ne sois pas fort sensible aux privations de cette espèce, les objets de comparaison étaient si proches, que je ne pouvais m'empêchér de trouver quelquefois en moi-même que *M**** était un meilleur pourvoyeur que M. *Fitz-Moris*. Cependant comme on ne mourait pas de faim non plus, et que toute cette jeunesse était fort gaie, cette manière de vivre me fit du bien réellement, et m'empêcha de retomber dans mes langueurs. Je passais la matinée à prendre des drogues, sur-tout je ne sais quelles eaux, je crois les eaux de Vals, et à écrire à madame *A****; car la correspondance allait son train, et *Rousseau* se chargeait de retirer les lettres

de son ami *Dudding*. A midi j'allais faire un tour à la Canourgue avec quelqu'un de nos jeunes commensaux, qui tous étaient de très-bons enfans: on se rassemblait, on allait dîner. Après dîné, une importante affaire occupait la plupart d'entre nous jusqu'au soir: c'était d'aller hors de la ville jouer le goûté en deux ou trois parties de mail. Je ne jouais pas, je n'en avais ni la force ni l'adresse, mais je pariais: et suivant avec l'intérêt du pari nos joueurs et leurs boules à travers des chemins raboteux et pleins de pierres, je fesais un exercice agréable et salutaire qui me convenait tout-à-fait. On goûtait dans un cabaret hors la ville. Je n'ai pas besoin de dire que ces goûtés étaient gais, mais j'ajouterai qu'ils étaient assez décens, quoique les filles du cabaret fussent jolies. M. *Fitz-Moris*, grand joueur de mail, était notre président; et je puis dire, malgré la mauvaise réputation des étudians, que je trouvai plus de mœurs et d'honnêteté parmi toute cette jeunesse, qu'il ne serait aisé d'en trouver dans le même nombre d'hommes faits. Ils étaient plus bruyans que crapuleux, plus gais que libertins; et je me monte si aisément à un train de vie quand il est volon-

taire, que je n'aurais pas mieux demandé que de voir durer celui-là toujours. Il y avait parmi ces étudians plusieurs Irlandais avec lesquels je tâchais d'apprendre quelques mots d'anglais par précaution pour le ***, car le temps approchait de m'y rendre. Mme. N*** m'en pressait chaque ordinaire, et je me préparais à lui obéir. Il était clair que mes médecins, qui n'avaient rien compris à mon mal, me regardaient comme un malade imaginaire, et me traitaient sur ce pied, avec leur squine, leurs eaux et leur petit-lait. Tout au contraire des théologiens, les médecins, et les philosophes n'admettent pour vrai que ce qu'ils peuvent expliquer, et font de leur intelligence la mesure des possibles. Ces messieurs ne connaissaient rien à mon mal; donc je n'étais pas malade: car comment supposer que des docteurs ne sussent pas tout? Je vis qu'ils ne cherchaient qu'à m'amuser et me faire manger mon argent; et jugeant que leur substitut du *** ferait cela tout aussi bien qu'eux, mais plus agréablement, je résolus de lui donner la préférence, et je quittai Montpellier dans cette sage intention.

Je partis vers la fin de novembre après six

semaines ou deux mois de séjour dans cette ville, où je laissai une douzaine de louis sans aucun profit pour ma santé ni pour mon instruction si ce n'est un cours d'anatomie, commencé sous M. *Fitz-Moris*, et que je fus obligé d'abandonner par l'horrible puanteur des cadavres qu'on dissequait, et qu'il me fut impossible de supporter.

Mal à mon aise au-dedans de moi sur la résolution que j'avais prise, j'y réfléchissais en m'avançant toujours vers le pont Saint-Esprit qui était également la route du * * * et de Chambéri. Les souvenirs de maman et ses lettres, quoique moins fréquentes que celles de Mme. *N****, réveillaient dans mon cœur des remords que j'avais étouffés durant ma première route. Ils devinrent si vifs au retour, que balançant l'amour du plaisir, ils me mirent en état d'écouter la raison seule. D'abord dans le rôle d'aventuri r que j'allais recommencer je pouvais être moins heureux que la première fois ; il ne fallait dans tout le * * * qu'une seule personne qui eût été en Angleterre, qui connût les Anglais, ou qui sût leur langue, pour me démasquer. La famille de Mme. *N**** pouvait se prendre de mauvaise humeur contre moi, et me trai-

ter peu honnêtement. Sa fille, à laquelle malgré moi je pensais plus qu'il n'eût fallu, m'inquiétait encore. Je tremblais d'en devenir amoureux, et cette peur fesait déjà la moitié de l'ouvrage. Allais-je donc, pour prix des bontés de la mère, chercher à corrompre sa fille, à lier le plus détestable commerce, à mettre la dissention, le déshonneur, le scandale, et l'enfer dans sa maison ? Cette idée me fit horreur, je pris bien la ferme résolution de me combattre et de me vaincre, si ce malheureux penchant venait à se déclarer. Mais pourquoi m'exposer à ce combat? Quel misérable état de vivre avec la mère dont je serais rassasié, et de brûler pour la fille sans oser lui montrer mon cœur ? Quelle nécessité d'aller chercher cet état, et m'exposer aux malheurs, aux affronts, aux remords, pour des plaisirs dont j'avais d'avance épuisé le plus grand charme ? car il est certain que ma fantaisie avait perdu sa première vivacité. Le goût du plaisir y était encore, mais la passion n'y était plus. A cela se mêlaient des réflexions relatives à ma situation, à mes devoirs, à cette maman si bonne, si généreuse, qui, déjà chargée de dettes, l'était encore de mes folles dépenses,

qui s'épuisait pour moi, et que je trompais si indignement. Ce reproche devint si vif qu'il l'emporta à la fin. En approchant du Saint-Esprit, je pris la résolution de brûler l'étape du ***, et de passer tout droit. Je l'exécutai courageusement, avec quelques soupirs, je l'avoue; mais aussi avec cette satisfaction intérieure que je goûtais pour la première fois de ma vie de me dire: je mérite ma propre estime; je sais préférer mon devoir à mon plaisir. Voilà la première obligation véritable que j'aie à l'étude. C'était elle qui m'avait appris à réfléchir, à comparer. Après les principes si purs que j'avais adoptés il y avait peu de temps; après les règles de sagesse et de vertu que je m'étais faites et que je m'étais senti si fier de suivre; la honte d'être si peu conséquent à moi-même, de démentir si-tôt et si haut mes propres maximes, l'emporta sur la volupté; l'orgueil eut peut-être autant de part à ma résolution que la vertu; mais si cet orgueil n'est pas la vertu même, il a des effets si semblables qu'il est pardonnable de s'y tromper.

L'un des avantages des bonnes actions est d'élever l'ame et de la disposer à en faire de

meilleures : car telle est la faiblesse humaine ; qu'on doit mettre au nombre des bonnes actions, l'abstinence du mal qu'on est tenté de commettre. Si-tôt que j'eus pris ma résolution je devins un autre homme, ou plutôt je redevins celui que j'étais auparavant, et que ce moment d'ivresse avait fait disparaître. Plein de bons sentimens et de bonnes résolutions, je continuai ma route dans la bonne intention d'expier ma faute ; ne pensant qu'à régler désormais ma conduite sur les lois de la vertu, à me consacrer sans réserve au service de la meilleure des mères, à lui vouer autant de fidélité que j'avais d'attachement pour elle, et à n'écouter plus d'autre amour que celui de mes devoirs. Hélas ! la sincérité de mon retour au bien semblait me promettre une autre destinée ; mais la mienne était écrite et déjà commencée ; et quand mon cœur, plein d'amour pour les choses bonnes et honnêtes, ne voyait plus qu'innocence et bonheur dans la vie, je touchais au moment funeste qui devait traîner à sa suite la longue chaîne de mes malheurs.

L'empressement d'arriver me fit faire plus de diligence que je n'avais compté. Je lui avais annoncé de Valence le jour et l'heure de mon

arrivée. Ayant gagné une demi journée sur mon calcul, je restai autant de temps à Chaparillan, afin d'arriver juste au moment que j'avais marqué. Je voulais goûter dans tout son charme le plaisir de la voir. J'aimais mieux le différer un peu pour y joindre celui d'être attendu. Cette précaution m'avait toujours réussi. J'avais vu toujours marquer mon arrivée par une espèce de petite fête : je n'en attendais pas moins cette fois ; et ces empressemens, qui m'étaient si sensibles, valaient bien la peine d'être ménagés.

J'arrivai donc exactement à l'heure. De tout loin je regardais si je ne la verrais point sur le chemin ; le cœur me battait de plus en plus à mesure que j'approchais. J'arrive essoufflé, car j'avais quitté ma voiture en ville ; je ne vois personne dans la cour, sur la porte, à la fenêtre ; je commence à me troubler, je redoute quelque accident. J'entre ; tout est tranquille ; des ouvriers goûtaient dans la cuisine ; du reste aucun apprêt. La servante parut surprise de me voir ; elle ignorait que je dusse arriver. Je monte, je la vois enfin, cette chère maman, si tendrement, si vivement, si purement aimée ; j'accours, je m'élance à ses pieds. Ah ! te voilà petit, me dit-

elle en m'embrassant : as-tu fait bon voyage ? comment te portes-tu ? Cet accueil m'interdit un peu. Je lui demandai si elle n'avait pas reçu ma lettre ? Elle me dit qu'oui. J'aurais cru que non, lui dis-je ; et l'éclaircissement finit là. Un jeune homme était avec elle. Je le connaissais pour l'avoir vu déjà dans la maison avant mon départ : mais cette fois il y paraissait établi, il l'était. Bref, je trouvai ma place prise.

Ce jeune homme était du pays de Vaud, son père appelé *Vintzenried* était concierge, ou soi-disant capitaine du château de Chillon. Le fils de monsieur le capitaine était garçon perruquier, et courait le monde en cette qualité quand il vint se présenter à Mme. de *Warens*, qui le reçut bien, comme elle fesait tous les passans, et sur-tout ceux de son pays. C'était un grand fade blondin, assez bien fait, le visage plat, l'esprit de même, parlant comme le beau *Liandre ;* mêlant tous les tons, tous les goûts de son état avec la longue histoire de ses bonnes fortunes ; ne nommant que la moitié des marquises avec lesquelles il avait couché, et prétendant n'avoir point coiffé de jolies femmes, dont il n'eût aussi coiffé les maris. Vain, sot, ignorant, inso-

lent ; au demeurant le meilleur fils du monde. Tel fut le substitut qui me fut donné durant mon absence, et l'associé qui me fut offert après mon retour.

O ! si les ames dégagées de leurs terrestres entraves, voient encore du sein de l'éternelle lumière ce qui se passe chez les mortels, pardonnez, ombre chère et respectable, si je ne fais pas plus de grâce à vos fautes qu'aux miennes, si je dévoile également les unes et les autres aux yeux des lecteurs ! Je dois, je veux être vrai pour vous comme pour moi-même ; vous y perdrez toujours beaucoup moins que moi. Eh ! combien votre aimable et doux caractère, votre inépuisable bonté de cœur, votre franchise, et toutes vos excellentes vertus ne rachètent-elles pas de faiblesses, si l'on peut appeler ainsi les torts de votre seule raison ? Vous eûtes des erreurs et non pas des vices ; votre conduite fut répréhensible, mais votre cœur fut toujours pur.

Le nouveau venu s'était montré zélé, diligent, exact pour toutes ses petites commissions, qui étaient toujours en grand nombre ; il s'était fait le piqueur de ses ouvriers. Aussi bruyant que je l'étais peu, il se fesait voir et sur-tout entendre à-la-fois à la charrue, aux

foins, au bois, à l'écurie, à la basse-cour. Il n'y avait que le jardin qu'il négligeait, parce que c'était un travail trop paisible et qui ne fesait point de bruit. Son grand plaisir était de charger et charrier, de scier ou fendre du bois ; on le voyait toujours la hache ou la pioche à la main ; on l'entendait courir, coigner, crier à pleine tête. Je ne sais de combien d'hommes il fesait le travail, mais il fesait toujours le bruit de dix ou douze. Tout ce tintamare en imposa à ma pauvre maman ; elle crut ce jeune homme un trésor pour ses affaires. Voulant se l'attacher, elle employa pour cela tous les moyens qu'elle y crut propres, et n'oublia pas celui sur lequel elle comptait le plus.

On a dû connaître mon cœur, ses sentimens les plus constans, les plus vrais, ceux sur-tout qui me ramenaient en ce moment auprès d'elle. Quel prompt et plein bouleversement dans tout mon être ! qu'on se mette à ma place pour en juger. En un moment je vis évanouir pour jamais tout l'avenir de félicité que je m'étais peint. Toutes les douces idées que je caressais si affectueusement disparurent ; et moi qui depuis mon enfance ne savais voir mon existence qu'avec

la

la sienne, je me vis seul pour la première fois. Ce moment fut affreux : ceux qui le suivirent furent toujours sombres. J'étais jeune encore ; mais ce doux sentiment de jouissance et d'espérance, qui vivifie la jeunesse, me quitta pour jamais. Dès-lors l'être sensible fut mort à demi. Je ne vis plus devant moi que les tristes restes d'une vie insipide ; et si quelquefois encore une image de bonheur effleura mes désirs, ce bonheur n'était plus celui qui m'était propre ; je sentais qu'en l'obtenant je ne serais pas vraiment heureux.

J'étais si bête, et ma confiance était si pleine, que malgré le ton familier du nouveau venu, que je regardais comme un effet de cette facilité d'humeur de maman, qui rapprochait tout le monde d'elle, je ne me serais pas avisé d'en soupçonner la véritable cause, si elle ne me l'eût dite elle-même ; mais elle se pressa de me faire cet aveu avec une franchise capable d'ajouter à ma rage, si mon cœur eût pu se tourner de ce côté-là ; trouvant quant à elle la chose toute simple, me reprochant ma négligence dans la maison, et m'alléguant mes fréquentes absences, comme si elle eût été d'un tempérament fort pressé d'en remplir les vides,

Ah, maman! lui dis-je le cœur serré de douleur, qu'osez-vous m'apprendre? quel prix d'un attachement pareil au mien? Ne m'avez-vous tant de fois conservé la vie, que pour m'ôter tout ce qui me la rendait chère? J'en mourrai, mais vous me regretterez. Elle me répondit d'un ton tranquille à me rendre fou, que j'étais un enfant, qu'on ne mourait point de ces choses-là; que je ne perdrais rien, que nous n'en serions pas moins bons amis, pas moins intimes dans tous les sens, que son tendre attachement pour moi ne pouvait ni diminuer ni finir qu'avec elle. Elle me fit entendre en un mot, que tous mes droits demeuraient les mêmes, et qu'en les partageant avec un autre, je n'en étais pas privé pour cela.

Jamais la pureté, la vérité, la force de mes sentimens pour elle; jamais la sincérité, l'honnêteté de mon ame ne se firent mieux sentir à moi que dans ce moment. Je me précipitai à ses pieds, j'embrassai ses genoux en versant des torrens de larmes. Non, maman, lui dis-je avec transport, je vous aime trop pour vous avilir; votre possession m'est trop chère pour la partager: les regrets qui l'accompagnèrent quand je l'acquis se sont accrus avec

mon amour ; non, je ne la puis conserver au même prix. Vous aurez toujours mes adorations ; soyez-en toujours digne : il m'est plus nécessaire encore de vous honorer que de vous posséder. C'est à vous, ô maman, que je vous cède ; c'est à l'union de nos cœurs que je sacrifie tous mes plaisirs. Puissé-je périr mille fois, avant d'en goûter qui dégradent ce que j'aime !

Je tins cette résolution avec une constance digne, j'ose le dire, du sentiment qui me l'avait fait former. Dès ce moment je ne vis plus cette maman si chérie que des yeux d'un véritable fils ; et il est à noter que, bien que ma résolution n'eût point son approbation secrète, comme je m'en suis trop aperçu, elle n'employa jamais pour m'y faire renoncer, ni propos insinuans, ni caresses, ni aucune de ces adroites agaceries dont les femmes savent user sans se commettre, et qui manquent rarement de leur réussir. Réduit à me chercher un sort indépendant d'elle, et n'en pouvant même imaginer, je passai bientôt à l'autre extrémité, et le cherchai tout en elle. Je l'y cherchai si parfaitement, que je parvins presque à m'oublier moi-même. L'ardent désir de la voir heureuse à quelque

prix que ce fût, absorbait toutes mes affections : elle avait beau séparer son bonheur du mien, je le voyais mien, en dépit d'elle.

Ainsi commencèrent à germer avec mes malheurs les vertus dont la semence était au fond de mon ame, que l'étude avait cultivées, et qui n'attendaient pour éclore que le ferment de l'adversité. Le premier fruit de cette disposition si désintéressée fut d'écarter de mon cœur tout sentiment de haîne et d'envie contre celui qui m'avait supplanté. Je voulus, au contraire, et je voulus sincèrement m'attacher à ce jeune homme, le former, travailler à son éducation, lui faire sentir son bonheur, l'en rendre digne, s'il était possible, et faire, en un mot, pour lui tout ce qu'*Anet* avait fait pour moi dans une occasion pareille. Mais la parité manquait entre les personnes. Avec plus de douceur et de lumières, je n'avais pas le sang-froid et la fermeté d'*Anet*, ni cette force de caractère qui en imposait, et dont j'aurais eu besoin pour réussir. Je trouvai encore moins dans le jeune homme les qualites qu'*Anet* avait trouvées en moi; la docilité, l'attachement, la reconnaissance; sur-tout le sentiment du besoin que j'avais de ces soins et l'ardent désir

de les rendre utiles. Tout cela manquait ici. Celui que je voulais former ne voyait en moi qu'un pédant importun, qui n'avait que du babil. Au contraire, il s'admirait lui-même comme un homme important dans la maison; et mesurant les services qu'il y croyait rendre sur le bruit qu'il y fesait, il regardait ses haches et ses pioches comme infiniment plus utiles que tous mes bouquins. A quelque égard il n'avait pas tort; mais il partait de-là pour se donner des airs à faire mourir de rire. Il tranchait avec les paysans du gentilhomme campagnard, bientôt il en fit autant avec moi, et enfin avec maman elle-même. Son nom de *Vintzenried* ne lui paraissant pas assez noble, il le quitta pour celui de monsieur de *Courtilles*; et c'est sous ce dernier nom qu'il a été connu depuis à Chambéri, et en Maurienne où il s'est marié.

Enfin, tant fit l'illustre personnage qu'il fut tout dans la maison et moi rien. Comme lorsque j'avais le malheur de lui déplaire, c'était maman et non pas moi qu'il grondait, la crainte de l'exposer à ses brutalités me rendait docile à tout ce qu'il désirait; et chaque fois qu'il fendait du bois, emploi qu'il

remplissait avec une fierté sans égale, il fallait que je fusse là spectateur oisif et tranquille admirateur de sa prouesse. Ce garçon n'était pourtant pas absolument d'un mauvais naturel; il aimait maman parce qu'il était impossible de ne la pas aimer : il n'avait même pas pour moi de l'aversion; et quand les intervalles de ses fougues permettaient de lui parler, il nous écoutait quelquefois assez docilement, convenant franchement qu'il n'était qu'un sot, après quoi il n'en fesait pas moins de nouvelles sottises. Il avait d'ailleurs une intelligence si bornée et des goûts si bas, qu'il était difficile de lui parler raison et presque impossible de se plaire avec lui. A la possession d'une femme pleine de charmes, il ajouta le ragoût d'une femme-de-chambre, vieille, rousse, édentée, dont maman avait la patience d'endurer le dégoûtant service, quoiqu'elle lui fît mal au cœur. Je m'aperçus de ce nouveau manége, et j'en fus outré d'indignation : mais je m'aperçus d'une autre chose qui m'affecta bien plus vivement encore, et qui me jeta dans un plus profond découragement que tout ce qui s'était passé jusqu'alors. Ce fut le refroidissement de maman envers moi.

La privation que je m'étais imposée, et qu'elle avait fait semblant d'approuver, est une de ces choses que les femmes ne pardonnent point, quelque mine qu'elles fassent, moins par la privation qui en résulte pour elles-mêmes, que par l'indifférence qu'elles y voient pour leur possession. Prenez la femme la plus sensée, la plus philosophe, la moins attachée à ses sens, le crime le plus irrémissible que l'homme, dont au reste elle se soucie le moins, puisse commettre envers elle, est d'en pouvoir jouir et de n'en rien faire. Il faut bien que ceci soit sans exception, puisqu'une sympathie si naturelle et si forte fut altérée en elle par une abstinence qui n'avait que des motifs de vertu, d'attachement et d'estime. Dès-lors je cessai de trouver en elle cette intimité des cœurs qui fit toujours la plus douce jouissance du mien. Elle ne s'épanchait plus avec moi que quand elle avait à se plaindre du nouveau venu; quand ils étaient bien ensemble, j'entrais peu dans ses confidences. Enfin elle prenait peu-à-peu une manière d'être dont je ne fesais plus partie. Ma présence lui fesait plaisir encore, mais elle ne lui fesait plus besoin; et j'aurais passé des jours entiers sans la voir, qu'elle ne s'en serait pas aperçue.

Insensiblement je me sentis isolé et seul dans cette même maison dont auparavant j'étais l'ame, et où je vivais pour ainsi dire à double. Je m'accoutumai peu-à-peu à me séparer de tout ce qui s'y fesait, de ceux mêmes qui l'habitaient ; et pour m'épargner de continuels déchiremens, je m'enfermais avec mes livres, ou bien j'allais soupirer et pleurer à mon aise au milieu des bois. Cette vie me devint bientôt tout-à-fait insupportable. Je sentis que la présence personnelle et l'éloignement de cœur d'une femme qui m'était si chère irritaient ma douleur, et qu'en cessant de la voir je m'en sentirais moins cruellement séparé. Je formai le projet de quitter sa maison ; je le lui dis, et loin de s'y opposer elle le favorisa. Elle avait à Grenoble une amie appelée Mme. *Deybens*, dont le mari était ami de M. de *Mably* grand-prévôt à Lyon. M. *Deybens* me proposa l'éducation des enfans de M. de *Mably* : j'acceptai, et je partis pour Lyon sans laisser ni presque sentir le moindre regret d'une séparation dont auparavant la seule idée nous eût donné les angoisses de la mort.

J'avais à-peu-près les connaissances nécessaires pour un précepteur, et j'en croyais

avoir le talent. Durant un an que je passai chez M. de *Mably*, j'eus le temps de me désabuser. La douceur de mon naturel m'eût rendu propre à ce métier, si l'emportement n'y eût mêlé ses orages. Tant que tout allait bien, et que je voyais réussir mes soins et mes peines, qu'alors je n'épargnais point, j'étais un ange. J'étais un diable quand les choses allaient de travers. Quand mes élèves ne m'entendaient pas j'extravaguais, et quand ils marquaient de la méchanceté je les aurais tués : ce n'était pas le moyen de les rendre savans et sages. J'en avais deux ; ils étaient d'humeurs très-différentes. L'un de huit à neuf ans, appelé *Sainte-Marie*, était d'une jolie figure, l'esprit assez ouvert, assez vif, étourdi, badin, malin, mais d'une malignité gaie. Le cadet, appelé *Condillac*, paraissait presque stupide, musard, têtu comme une mule, et ne pouvant rien apprendre. On peut juger qu'entre ces deux sujets je n'avais pas besogne faite. Avec de la patience et du sang-froid peut-être aurais-je pu réussir ; mais faute de l'une et l'autre, je ne fis rien qui vaille, et mes elèves tournaient très-mal. Je ne manquais pas d'assiduité, mais je manquais d'égalité, sur-tout de prudence. Je

ne savais employer auprès d'eux que trois instrumens toujours inutiles et souvent pernicieux auprès des enfans; le sentiment, le raisonnement, la colère. Tantôt je m'attendrissais avec *Sainte-Marie* jusqu'à pleurer; je voulais l'attendrir lui-même comme si l'enfant étaitsusceptible d'une véritable émotion de cœur : tantôt je m'épuisais à lui parler raison comme s'il avait pu m'entendre; et comme il me fesait quelquefois des argumens très-subtils, je le prenais tout de bon pour raisonnable, parce qu'il étoit raisonneur. Le petit *Condillac* était encore plus embarrassant, parce qu'en n'entendant rien, ne répondant rien, ne s'émouvant de rien, et d'une opiniâtreté à toute épreuve, il ne triomphait jamais mieux de moi que quand il m'avait mis en fureur; alors c'etait lui qui était le sage, et c'était moi qui étais l'enfant. Je voyois toutes mes fautes, je les sentais; j'étudiais l'esprit de mes élèves, je les pénétrais très-bien, et je ne crois pas que jamais une seule fois j'aie été la dupe de leurs ruses : mais que me servait de voir le mal, sans savoir appliquer le remède? En pénétrant tout je n'empêchais rien, je ne réussissais à rien, et tout ce que je fesais étoit pré-

cisément ce qu'il ne fallait pas faire.

Je ne réussissais guère mieux pour moi que pour mes élèves. J'avais été recommandé par Mme. *Deybens* à Mme. de *Mably*. Elle l'avait priée de former mes manières et de me donner le ton du monde ; elle y prit quelques soins, et voulut que j'apprisse à faire les honneurs de sa maison ; mais je m'y pris gauchement, j'étais si honteux, si sot, qu'elle se rebuta et me planta là. Cela ne m'empêcha pas de devenir selon ma coutume amoureux d'elle. J'en fis assez pour qu'elle s'en aperçût, mais je n'osai jamais me déclarer ; elle ne se trouva pas d'humeur à faire des avances, et j'en fus pour mes lorgneries et mes soupirs, dont même je m'ennuyai bientôt, voyant qu'ils n'aboutissaient à rien.

J'avais tout-à-fait perdu chez maman le goût des petites friponneries, parce que tout étant à moi, je n'avais rien à voler. D'ailleus, les principes élevés que je m'étais faits devaient me rendre désormais bien supérieur à de telles bassesses, et il est certain que depuis lors je l'ai d'ordinaire été : mais c'est moins pour avoir appris à vaincre mes tentations que pour en avoir coupé la racine, et j'aurois grand'peur de voler comme dans

mon enfance, si j'étais sujet aux mêmes désirs. J'eus la preuve de cela chez M. de *Mably*. Environné de petites choses volables que je ne regardais même pas, je m'avisai de convoiter un certain petit vin blanc d'Arbois très-joli, dont quelques verres que par-ci par-là je buvais à table m'avaient fort affriandé. Il étoit un peu louche; je croyais savoir bien coller le vin, je m'en vantai; on me confia celui-là; je le collai et le gâtai, mais aux yeux seulement. Il resta toujours agréable à boire, et l'occasion fit que je m'en accommodai de temps en temps de quelques bouteilles pour boire à mon aise à mon petit particulier. Malheureusement je n'ai jamais pu boire sans manger. Comment faire pour avoir du pain? Il m'était impossible d'en mettre en réserve. En faire acheter par les laquais, c'était me décéler et presque insulter le maître de la maison. En acheter moi-même, je n'osai jamais. Un beau monsieur, l'épée au côté, aller chez un boulanger acheter un morceau de pain, cela se pouvait-il! Enfin je me rappelai le pis-aller d'une grande princesse à qui l'on disait que les paysans n'avaient pas de pain, et qui répondit : qu'ils mangent de la brioche. Encore, que de façons pour en venir

là ! Sorti seul à ce dessein, je parcourais quelquefois toute la ville et passais devant trente pâtissiers avant d'entrer chez aucun. Il fallait qu'il n'y eût qu'une seule personne dans la boutique, et que sa physionomie m'attirât beaucoup pour que j'osasse franchir le pas. Mais aussi quand j'avais une fois ma chère petite brioche, et que bien enfermé dans ma chambre j'allais trouver ma bouteille au fond d'une armoire, quelles bonnes petites buvettes je fesais là tout seul en lisant quelques pages de roman. Car lire en mangeant fut toujours ma fantaisie au défaut d'un téte-à-tête. C'est le supplément de la société qui me manque. Je dévore alternativement une page et un morceau : c'est comme si mon livre dînait avec moi.

Je n'ai jamais été dissolu ni crapuleux, et ne me suis enivré de ma vie. Ainsi mes petits vols n'étaient pas fort indiscrets : cependant ils se découvrirent ; les bouteilles me décelèrent. On ne m'en fit pas semblant, mais je n'eus plus la direction de la cave. En tout cela M. de *Mably* se conduisit honnêtement et prudemment. C'était un très-galant homme qui, sous un air aussi dur que son emploi, avait une véritable douceur

de caractère et une rare bonté de cœur. Il était judicieux, équitable, et, ce qu'on n'attendrait pas d'un officier de maréchaussée, même très-humain. En sentant son indulgence, je lui en devins plus attaché, et cela me fit prolonger mon séjour dans sa maison plus que je n'aurais fait sans cela. Mais enfin dégoûté d'un métier auquel je n'étais pas propre, et d'une situation très-gênante qui n'avait rien d'agréable pour moi, après un an d'essai durant lequel je n'épargnai point mes soins, je me déterminai à quitter mes disciples, bien convaincu que je ne parviendrais jamais à les bien élever. M. de *Mably* lui-même voyait cela tout aussi bien que moi. Cependant je crois qu'il n'eût jamais pris sur lui de me renvoyer si je ne lui en eusse épargné la peine, et cet excès de condescendance en pareil cas n'est assurément pas ce que j'approuve.

Ce qui me rendait mon état plus insupportable, était la comparaison continuelle que j'en fesais avec celui que j'avais quitté; c'était le souvenir de mes chères Charmettes, de mon jardin, de mes arbres, de ma fontaine, de mon verger, et sur-tout de celle pour qui j'étais né, qui donnait de l'ame à

tout cela. En repensant à elle, à nos plaisirs, à notre innocente vie, il me prenait des serremens de cœur, des étouffemens qui m'ôtaient le courage de rien faire. Cent fois j'ai été violemment tenté de partir à l'instant et à pied pour retourner auprès d'elle; pourvu que je la revisse encore une fois, j'aurais été content de mourir à l'instant même. Enfin je ne pus résister à ces souvenirs si tendres qui me rappelaient auprès d'elle à quelque prix que ce fût. Je me disais que je n'avais pas été assez patient, assez complaisant, assez caressant, que je pouvais encore vivre heureux dans une amitié très-douce, en y mettant du mien plus que je n'avais fait. Je forme les plus beaux projets du monde, je brûle de les exécuter. Je quitte tout, je renonce à tout, je pars, je vole, j'arrive dans tous les mêmes transports de ma première jeunesse, et je me retrouve à ses pieds. Ah! j'y serais mort de joie, si j'avais retrouvé dans son accueil, dans ses caresses, dans son cœur enfin, le quart de ce que j'y retrouvais autrefois, et que j'y reportais encore.

Affreuse illusion des choses humaines! elle me reçut toujours avec son excellent cœur, qui ne pouvait mourir qu'avec elle : mais je

venais rechercher le passé qui n'était plus et qui ne pouvait renaître. A peine eus-je resté demi-heure avec elle, que je sentis mon ancien bonheur mort pour toujours. Je me retrouvai dans la même situation désolante que j'avais été forcé de fuir, et cela sans que je pusse dire qu'il y eût de la faute de personne ; car au fond *Courtilles* n'était pas mauvais, et parut me revoir avec plus de plaisir que de chagrin. Mais comment me souffrir surnuméraire près de celle pour qui j'avais été tout, et qui ne pouvait cesser d'être tout pour moi ? Comment vivre étranger dans la maison dont j'étais l'enfant ? L'aspect des objets témoins de mon bonheur passé me rendait la comparaison plus cruelle. J'aurais moins souffert dans une autre habitation. Mais me voir rappeler incessamment tant de doux souvenirs, c'était irriter le sentiment de mes pertes. Consumé de vains regrets, livré à la plus noire mélancolie, je repris le train de rester seul hors les heures des repas. Enfermé avec mes livres, j'y cherchais des distractions utiles ; et sentant le péril imminent que j'avais tant craint autrefois, je me tourmentais de rechef à chercher en moi-même les moyens d'y pourvoir quand maman

n'aurait plus de ressource. J'avais mis les choses dans sa maison sur le pied d'aller sans empirer ; mais depuis moi tout était changé. Son économe était un dissipateur. Il voulait briller : bon cheval, bon équipage, il aimait à s'étaler noblement aux yeux des voisins ; il fesait des entreprises continuelles en choses où il n'entendait rien. La pension se mangeait d'avance, les quartiers en étaient engagés, les loyers étaient arriérés, et les dettes allaient leur train. Je prévoyais que cette pension ne tarderait pas d'être saisie, et peut-être supprimée. Enfin je n'envisageais que ruine et désastres, et le moment m'en semblait si proche que j'en sentais d'avance toutes les horreurs.

Mon cher cabinet était ma seule distraction. A force d'y chercher des remèdes contre le trouble de mon ame, je m'avisai d'y en chercher contre les maux que je prévoyais ; et revenant à mes anciennes idées, me voilà bâtissant de nouveaux châteaux en Espagne, pour tirer cette pauvre maman des extrémités cruelles où je la voyais prête à tomber. Je ne me sentais pas assez savant et ne me croyais pas assez d'esprit pour briller dans la république des lettres, et faire une fortune

par cette voie. Une nouvelle idée qui se pré-présenta, m'inspira la confiance que la médiocrité de mes talens ne pouvait me donner. Je n'avais pas abandonné la musique en cessant de l'enseigner. Au contraire, j'en avais assez étudié la théorie pour pouvoir me regarder au moins comme savant en cette partie. En réfléchissant à la peine que j'avais eue d'apprendre à déchiffrer la note, et à celle que j'avais encore à chanter à livre ouvert, je vins à penser que cette difficulté pouvait bien venir de la chose autant que de moi, sachant sur-tout qu'en général apprendre la musique n'était pour personne une chose aisée. En examinant la constitution des signes, je les trouvais souvent fort mal inventés. Il y avait long-temps que j'avais pensé à noter l'échelle par chiffres pour éviter d'avoir toujours à tracer des lignes et portées, lorsqu'il fallait noter le moindre petit air. J'avais été arrêté par les difficultés des octaves, et par celles de la mesure et des valeurs. Cette ancienne idée me revint dans l'esprit, et je vis en y repensant que ces difficultés n'étaient pas insurmontables. J'y rêvai avec succès, et je parvins à noter quelque musique que ce fût,

par mes chiffres, avec la plus grande exactitude, et je puis dire avec la plus grande simplicité. Dès ce moment je crus ma fortune faite, et dans l'ardeur de la partager avec celle à qui je devais tout, je ne songeai qu'à partir pour Paris, ne doutant pas qu'en présentant mon projet à l'académie je ne fisse une révolution. J'avais rapporté de Lyon quelque argent ; je vendis mes livres. En quinze jours ma résolution fut prise et exécutée. Enfin, plein des idées magnifiques qui me l'avaient inspirée, et toujours le même dans tous les temps, je partis de Savoie avec mon système de musique, comme autrefois j'étais parti de Turin avec ma fontaine de Héron.

Telles ont été les erreurs et les fautes de ma jeunesse. J'en ai narré l'histoire avec une fidélité dont mon cœur est content. Si dans la suite j'honorai mon âge mûr de quelques vertus, je les aurais dites avec la même franchise, et c'était mon dessein. Mais il faut m'arrêter ici. Le temps peut lever bien des voiles. Si ma mémoire parvient à la postérité, peut-être un jour elle apprendra ce que j'avais à dire. Alors on saura pourquoi je me tais.

Fin du sixième Livre.

LIVRE SEPTIÈME.

Intus et in cute.

Après deux ans de silence et de patience, malgré mes résolutions, je prends la plume. Lecteur, suspendez votre jugement sur les raisons qui m'y forcent. Vous n'en pouvez juger qu'après m'avoir lu.

On a vu s'écouler ma paisible jeunesse dans une vie égale assez douce, sans de grandes traverses, ni de grandes prospérités. Cette médiocrité fut en grande partie l'ouvrage de mon naturel ardent, mais faible; moins prompt encore à entreprendre que facile à décourager, sortant du repos par secousses, mais y rentrant par lassitude et par goût; et qui, me ramenant toujours, loin des grandes vertus et plus loin des grands vices, à la vie oiseuse et tranquille pour laquelle je me sentais né, ne m'a jamais permis d'aller à rien de grand, soit en bien soit en mal. Quel tableau différent j'aurai bientôt à développer! Le sort qui durant trente ans favo-

risa mes penchans, les contraria durant les trente autres, et de cette opposition continuelle entre ma situation et mes inclinations, on verra naître des fautes énormes, des malheurs inouis, et toutes les vertus, excepté la force, qui peuvent honorer l'adversité.

Ma première partie a été toute écrite de mémoire, j'y ai dû faire beaucoup d'erreurs. Forcé d'écrire la seconde de mémoire aussi, j'y en ferai probablement beaucoup davantage. Les doux souvenirs de mes beaux ans, passés avec autant de tranquillité que d'innocence, m'ont laissé mille impressions charmantes que j'aime sans cesse à me rappeler. On verra bientôt combien sont différens ceux du reste de ma vie. Les rappeler, c'est en renouveler l'amertume. Loin d'aigrir celle de ma situation par ces tristes retours, je les écarte autant qu'il m'est possible, et souvent j'y réussis au point de ne les pouvoir plus retrouver au besoin. Cette facilité d'oublier les maux est une consolation que le ciel m'a ménagée dans ceux que le sort devait un jour accumuler sur moi. Ma mémoire, qui me retrace uniquement les objets agréables, est l'heureux contrepoids de mon imagina-

tion effarouchée, qui ne me fait prévoir que de cruels avenirs.

Tous les papiers que j'avais rassemblés pour suppléer à ma mémoire et me guider dans cette entreprise, passés en d'autres mains, ne rentreront plus dans les miennes.

Je n'ai qu'un guide fidèle sur lequel je puisse compter ; c'est la chaîne des sentimens qui ont marqué la succession de mon être, et par eux celle des événemens qui en ont été la cause ou l'effet. J'oublie aisément mes malheurs, mais je ne puis oublier mes fautes, et j'oublie encore moins mes bons sentimens. Leur souvenir m'est trop cher pour s'effacer jamais de mon cœur. Je puis faire des omissions dans les faits, des transpositions, des erreurs de dates ; mais je ne puis me tromper sur ce que j'ai senti, ni sur ce que mes sentimens m'ont fait faire, et voilà de quoi principalement il s'agit. L'objet propre de mes confessions est de faire connaître exactement mon intérieur dans toutes les situations de ma vie. C'est l'histoire de mon ame que j'ai promise, et pour l'écrire fidèlement je n'ai pas besoin d'autres mémoires : il me suffit, comme j'ai fait jusqu'ici, de rentrer au dedans de moi.

Il y a cependant, et très-heureusement, un intervalle de six à sept ans dont j'ai des renseignemens surs dans un recueil transcrit de lettres dont les originaux sont dans les mains de M. *du Peyrou*. Ce recueil, qui finit en 1760, comprend tout le temps de mon séjour à l'hermitage, et ma grande brouillerie avec mes soi-disant amis : époque mémorable dans ma vie, et qui fut la source de tous mes autres malheurs. A l'égard des lettres originales plus récentes qui peuvent me rester, et qui sont en très-petit nombre, au-lieu de les transcrire à la suite du recueil, trop volumineux pour que je puisse espérer de les soustraire à la vigilance de mes argus, je les transcrirai dans cet écrit même, lorsqu'elles me paraîtront fournir quelque éclaircissement, soit à mon avantage, soit à ma charge : car je n'ai pas peur que le lecteur oublie jamais que je fais mes confessions pour croire que je fais mon apologie ; mais il ne doit pas s'attendre non plus que je taise la vérité, lorsqu'elle parle en ma faveur.

Au reste cette seconde partie n'a que cette même vérité de commune avec la première, ni d'avantage sur elle que par l'importance des choses. A cela près, elle ne peut que

lui être inférieure en tout. J'écrivais la première avec plaisir, avec complaisance, à mon aise, à Wootton ou dans le château de Trie : tous les souvenirs que j'avais à me rappeler étaient autant de nouvelles jouissances. J'y revenais sans cesse avec un nouveau plaisir, et je pouvais tourner mes descriptions sans gêne jusqu'à ce que j'en fusse content.

Aujourd'hui ma mémoire et ma tête affaiblies me rendent presque incapable de tout travail ; je ne m'occupe de celui-ci que par force et le cœur serré de détresse. Il ne m'offre que malheurs, trahisons, perfidies, que souvenirs attristans et déchirans. Je voudrais pour tout au monde pouvoir ensevelir dans la nuit des temps ce que j'ai à dire ; et forcé de parler malgré moi, je suis réduit encore à me cacher, à ruser, à tâcher de donner le change, à m'avilir aux choses pour lesquelles j'étais le moins né ; les planchers sous lesquels je suis, ont des yeux ; les murs qui m'entourent, ont des oreilles : environné d'espions et de surveillans malveillans et vigilans, inquiet et distrait, je jette à la hâte sur le papier quelques mots interrompus qu'à peine j'ai le temps de relire, encore moins

de

de corriger. Je sais que malgré les barrières immenses qu'on entasse sans cesse autour de moi, l'on craint toujours que la vérité ne s'échappe par quelque fissure. Comment m'y prendre pour la faire percer? Je le tente avec peu d'espoir de succès. Qu'on juge si c'est là de quoi faire des tableaux agréables et leur donner un coloris bien attrayant! J'avertis donc ceux qui voudront commencer cette lecture, que rien en la poursuivant ne peut les garantir de l'ennui, si ce n'est le désir d'achever de connaître un homme, et l'amour sincère de la justice et de la vérité.

Je me suis laissé dans ma première partie, partant à regret pour Paris, déposant mon cœur aux Charmettes, y fondant mon dernier château en Espagne, projetant d'y rapporter un jour aux pieds de maman, rendue à elle-même, les trésors que j'aurais acquis, et comptant sur mon systême de musique, comme sur une fortune assurée.

Je m'arrêtai quelque temps à Lyon pour y voir mes connaissances, pour m'y procurer quelques recommandations pour Paris et pour vendre mes livres de géométrie que j'avais apportés avec moi. Tout le monde

m'y fit accueil. M. et Mme. de *Mably* marquèrent du plaisir à me revoir, et me donnèrent à dîner plusieurs fois. Je fis chez eux connaissance avec l'abbé de *Mably*, comme je l'avais déjà faite avec l'abbé de *Condillac*, qui tous deux étaient venus voir leur frère. L'abbé de *Mably* me donna des lettres pour Paris, entre autres une pour M. de *Fontenelle* et une pour le comte de *Caylus*. L'un et l'autre me furent des connaissances très-agréables, sur-tout le premier, qui jusqu'à sa mort n'a point cessé de me marquer de l'amitié et de me donner dans nos tête-à-tête des conseils dont j'aurais dû mieux profiter.

Je revis M. *Bordes* avec lequel j'avais depuis long-temps fait connaissance, et qui m'avait souvent obligé de grand cœur et avec le plus vrai plaisir. En cette occasion je le retrouvai toujours le même. Ce fut lui qui me fit vendre mes livres; et il me donna par lui-même ou me procura de bonnes recommandations pour Paris. Je revis M. l'intendant dont je devais la connaissance à M. *Bordes*, et à qui je dus celle de M. le duc de *Richelieu* qui passa à Lyon dans ce temps-là. M. *Pallu* me présenta à lui. M. de

Richelieu me reçut bien, et me dit de l'aller voir à Paris; ce que je fis plusieurs fois, sans pourtant que cette haute connaissance, dont j'aurai souvent à parler dans la suite, m'ait été jamais utile à rien.

Je revis le musicien *David*, qui m'avait rendu service dans ma détresse à un de mes précédens voyages. Il m'avait prêté ou donné un bonnet et des bas que je ne lui ai jamais rendus et qu'il ne m'a jamais redemandés, quoique nous nous soyions revus souvent depuis ce temps-là. Je lui ai pourtant fait dans la suite un présent à-peu-près équivalent. Je dirais mieux que cela s'il s'agissait ici de ce que j'ai dû; mais il s'agit de ce que j'ai fait, et malheureusement ce n'est pas la même chose.

Je revis le noble et généreux *Perrichon*, et ce ne fut pas sans me ressentir de sa magnificence ordinaire, car il me fit le même cadeau qu'il avait fait auparavant au gentil *Bernard*, en me défrayant de ma place à la diligence. Je revis le chirurgien *Parisot*, le meilleur et le mieux fesant des hommes; je revis sa chère *Godefroi* qu'il entretenait depuis dix ans, et dont la douceur de caractère et la bonté de cœur fesaient à-peu-près

tout le mérite; mais qu'on ne pouvait aborder sans intérêt, ni quitter sans attendrissement, car elle était au dernier terme d'une éthisie dont elle mourut peu après. Rien ne montre mieux les vrais penchans d'un homme que l'espèce de ses attachemens (*). Quand on avait vu la douce *Godefroi*, on connaissait le bon *Parisot*.

J'avais obligation à tous ces honnêtes gens. Dans la suite je les négligeai tous. Non certainement par ingratitude, mais par cette invincible paresse qui m'en a souvent donné l'air. Jamais le sentiment de leurs services n'est sorti de mon cœur; mais il m'en eût

(*) A moins qu'il ne se soit d'abord trompé dans son choix, ou que celle à laquelle il s'était attaché n'ait ensuite changé de caractère par un concours de causes extraordinaires : ce qui n'est pas impossible absolument. Si l'on voulait admettre sans modification cette conséquence, il faudrait donc juger de *Socrate* par sa femme *Xantippe* et de *Dion* par son ami *Calippus*, ce qui serait le plus inique et le plus faux jugement qu'on ait jamais porté. Au reste, qu'on écarte ici toute application injurieuse à ma femme. Elle est, il est vrai, faible et plus facile à tromper que je ne l'avais cru; mais pour son caractère, pur, excellent, sans malice, il est digne de toute mon estime.

moins coûté de leur prouver ma reconnaissance que de la leur témoigner assidument. L'exactitude à écrire a toujours été au-dessus de mes forces ; si-tôt que je commence à me relâcher, la honte et l'embarras de réparer ma faute me la font aggraver, et je n'écris plus du tout. J'ai donc gardé le silence, et j'ai paru les oublier. *Parisot* et *Perrichon* n'y ont pas même fait attention, et je les ai toujours trouvés les mêmes ; mais on verra, vingt ans après, dans M. *Bordes*, jusqu'où l'amour-propre d'un bel esprit peut porter la vengeance lorsqu'il se croit négligé.

Avant de quitter Lyon, je ne dois pas oublier une aimable personne que j'y revis avec plus de plaisir que jamais, et qui laissa dans mon cœur des souvenirs bien tendres. C'est Mlle. *Serre* dont j'ai parlé dans ma première partie, et avec laquelle j'avais renouvellé connaissance tandis que j'étais chez M. de *Mably*.

A ce voyage, ayant plus de loisir, je la vis davantage ; mon cœur se prit, et très-vivement. J'eus quelque lieu de penser que le sien ne m'était pas contraire ; mais elle m'accorda une confiance qui m'ôta la tentation d'en abuser. Elle n'avait rien ni moi non plus ;

nos situations étaient trop semblables pour que nous pussions nous unir, et dans les vues qui m'occupaient j'étais bien éloigné de songer au mariage. Elle m'apprit qu'un jeune négociant appelé M. *Genève*, paraissait vouloir s'attacher à elle. Je le vis chez elle une fois ou deux; il me parut honnête homme, il passait pour l'être. Persuadé qu'elle serait heureuse avec lui, je désirai qu'il l'épousât, comme il a fait dans la suite; et pour ne pas troubler leurs innocentes amours, je me hâtai de partir, fesant pou le bonheur de cette charmante personne, des vœux qui n'ont été exaucés ici bas que pour un temps, hélas, bien court; car j'appris dans la suite qu'elle était morte au bout de deux ou trois ans de mariage. Occupé de mes tendres regrets durant toute ma route, je sentis, et j'ai souvent senti depuis lors en y repensant, que si les sacrifices qu'on fait au devoir et à la vertu coûtent à faire, on en est bien payé par les doux souvenirs qu'ils laissent au fond du cœur.

Autant à mon précédent voyage j'avais vu Paris par son côté défavorable, autant à celui-ci je le vis par son côté brillant, non pas toutefois quant à mon logement; car sur

une adresse que m'avait donnée M. *Bordes*, j'allai loger à l'hôtel Saint-Quentin, rue des Cordiers, proche la Sorbonne, vilaine rue, vilain hôtel, vilaine chambre; mais où cependant avaient logé des hommes de mérite, tels que *Gresset*, *Bordes*, les abbés de *Mably*, de *Condillac*, et plusieurs autres dont malheureusement je n'y trouvai plus aucun; mais j'y trouvai un M. de *Bonnefond*, hobereau, boîteux, plaideur, fesant le puriste, auquel je dus la connaissance de M. *Roguin*, maintenant le doyen de mes amis, et par lui celle du philosophe *Diderot*, dont j'aurai beaucoup à parler dans la suite.

J'arrivai à Paris dans l'automne de 1741, avec quinze louis d'argent comptant, ma comédie de Narcisse et mon projet de musique pour toute ressource, et ayant par conséquent peu de temps à perdre pour tâcher d'en tirer parti. Je me pressai de faire valoir mes recommandations.

Un jeune homme qui arrive à Paris avec une figure passable, et qui s'annonce par des talens, est toujours sûr d'être accueilli. Je le fus; cela me procura des agrémens sans me mener à grand'chose. De toutes les personnes à qui je fus recommandé, trois seules me

furent utiles. M. *Damesin*, gentilhomme savoyard, alors écuyer et, je crois, favori de Mme. la princesse de *Carignan*. M. de *Bose*, secrétaire de l'académie des inscriptions et garde des médailles du cabinet du roi, et le père *Castel*, jésuite, auteur du clavecin oculaire.

Toutes ces recommandations, excepté celle de M. *Damesin*, me venaient de l'abbé de *Mably*.

M. *Damesin* pourvut au plus pressé par deux connaissances qu'il me procura. L'une de M. de *Gasc*, président à mortier au parlement de Bordeaux, et qui jouait très-bien du violon; l'autre de M. l'abbé de *Léon* qui logeait alors en Sorbonne; jeune seigneur très-aimable, qui mourut à la fleur de son âge, après avoir brillé quelques instans dans le monde sous le nom de chevalier de *Rohan*. L'un et l'autre eurent la fantaisie d'apprendre la composition. Je leur en donnai quelques mois de leçons qui soutinrent un peu ma bourse tarissante. L'abbé de *Léon* me prit en amitié, et voulait m'avoir pour son secrétaire: mais il n'était pas riche, et ne put m'offrir en tout que huit cents francs que je refusai, bien à regret, mais qui ne pouvaient

me suffire pour mon logement, ma nourriture et mon entretien.

M. de *Bose* me reçut fort bien. Il aimait le savoir, il en avait; mais il était un peu pédant. Mme. de *Bose* aurait été sa fille; elle était brillante et petite-maîtresse. J'y dînais quelquefois : on ne saurait avoir l'air plus gauche et plus sot que je ne l'avais vis-à-vis d'elle. Son maintien dégagé m'intimidait et rendait le mien plus plaisant. Quand elle me présentait une assiette, j'avançais ma fourchette pour piquer modestement un petit morceau de ce qu'elle m'offrait, de sorte qu'elle rendait à son laquais l'assiette qu'elle m'avait destinée, en se tournant pour que je ne la visse pas rire. Elle ne se doutait guère que dans la tête de ce campagnard, il ne laissait pas d'y avoir quelque esprit. M. de *Bose* me présenta à M. de *Réaumur* son ami, qui venait dîner chez lui tous les vendredis, jours d'académie des sciences. Il lui parla de mon projet, et du désir que j'avais de le soumettre à l'examen de l'académie. M. de *Réaumur* se chargea de la proposition, qui fut agréée : le jour donné je fus introduit et présenté par M. de *Réaumur*, et le même jour 22 août 1742, j'eus l'honneur de lire à

l'académie le mémoire que j'avais préparé pour cela. Quoique cette illustre assemblée fût assurément très-imposante, j'y fus bien moins intimidé que devant Mme. de *Bose*, et je me tirai passablement de mes lectures et de mes réponses. Le mémoire réussit, et m'attira des complimens qui me surprirent autant qu'ils me flattèrent, imaginant à peine que devant une académie, quiconque n'en était pas, pût avoir le sens commun. Les commissaires qu'on me donna furent MM. de *Mairan*, *Hellot* et de *Fouchy*, tous trois gens de mérite assurément, mais dont pas un ne savait la musique, assez du moins pour être en état de juger de mon projet.

Durant mes conférences avec ces Messieurs, je me convainquis avec autant de certitude que de surprise, que si quelquefois les savans ont moins de préjugés que les autres hommes, ils tiennent, en revanche, encore plus fortement à ceux qu'ils ont. Quelque faibles, quelque fausses que fussent la plupart de leurs objections, et quoique j'y répondisse timidement, je l'avoue, et en mauvais termes, mais par des raisons péremptoires, je ne vins pas une seule fois à bout de me faire entendre et de les contenter. J'étais toujours ébahi

de la facilité avec laquelle, à l'aide de quelques phrases sonores, ils me réfutaient sans m'avoir compris. Ils déterrèrent, je ne sais où, qu'un moine appelé le P. *Souhaitti*, avait jadis imaginé de noter la gamme par chiffres. C'en f t assez pour prétendre que mon système n'était pas neuf. et passe pour cela; car bien que je n'eusse jamais ouï parler du P. *Souhaitti*, et bien que sa manière d'écrire les sept notes du plain-chant, sans même songer aux octaves, ne méritât en aucune sorte d'entrer en parallèle avec ma simple et commode invention pour noter aisément par chiffres toute musique imaginable, clefs, silences, octaves, mesures, temps, et valeurs des notes, choses auxquelles *Souhaitti* n'avait pas même songé, il était néanmoins très-vrai de dire, que quant à l'élémentaire expression des sept notes, il en était le premier inventeur. Mais outre qu'ils donnèrent à cette invention primitive plus d'importance qu'elle n'en avait, ils ne s'en tinrent pas là; et si-tôt qu'ils voulurent parler du fond du système, ils ne firent plus que déraisonner. Le plus grand avantage du mien était d'abroger les transpositions et les clefs, ensorte que le même morceau se trou-

vait noté et transposé à volonté dans quelque que ton qu'on voulût, au moyen du changement supposé d'une seule lettre initiale à la tête de l'air. Ces Messieurs avaient ouï dire aux croquesols de Paris que la méthode d'exécuter par transposition ne valait rien. Ils partirent de-là pour tourner en invincible objection contre mon système son avantage le plus marqué, et ils décidèrent que ma note était bonne pour la vocale, et mauvaise pour l'instrumentale, au-lieu de décider, comme ils l'auraient dû, qu'elle était bonne pour la vocale et meilleure pour l'instrumentale. Sur leur rapport l'académie m'accorda un certificat plein de très-beaux complimens, à travers lesquels on démêlait, pour le fond, qu'elle ne jugeait mon système ni neuf ni utile. Je ne crus pas devoir orner d'une pareille pièce l'ouvrage intitulé *Dissertation sur la musique moderne*, par lequel j'en appelais au public.

J'eus lieu de remarquer en cette occasion combien, même avec un esprit borné, la connaissance unique, mais profonde, de la chose est préférable, pour en bien juger, à toutes les lumières que donne la culture des sciences,

sciences, lorsqu'on n'y a pas joint l'étude particulière de celle dont il s'agit. La seule objection solide qu'il y eût à faire à mon systéme, y fut faite par *Rameau*. A peine le lui eus-je expliqué, qu'il en vit le côté faible. Vos signes, me dit-il, sont très-bons, en ce qu'ils déterminent simplement et clairement les valeurs, en ce qu'ils représentent nettement les intervalles, et montrent toujours le simple dans le redoublé, toutes choses que ne fait pas la note ordinaire; mais ils sont mauvais en ce qu'ils exigent une opération de l'esprit qui ne peut toujours suivre la rapidité de l'exécution. La position de nos notes, continua-t-il, se peint à l'œil sans le concours de cette opération. Si deux notes, l'une très-haute, et l'autre très-basse, sont jointes par une tirade de notes intermédiaires, je vois du premier coup-d'œil le progrès de l'une à l'autre par degrés conjoints; mais pour m'assurer chez vous de cette tirade, il faut nécessairement que j'épelle tous vos chiffres l'un après l'autre; le coup-d'œil ne peut suppléer à rien. L'objection me parut sans réplique, et j'en convins à l'instant: quoiqu'elle soit simple et frappante, il n'y a qu'une grande pratique de l'art qui puisse

la suggérer, et il n'est pas étonnant qu'elle ne soit venue à aucun académicien ; mais il l'est que tous ces grands savans qui savent tant de choses, sachent si peu que chacun ne devrait juger que de son métier.

Mes fréquentes visites à mes commissaires et à d'autres académiciens, me mirent à portée de faire connaissance avec tout ce qu'il y avait à Paris de plus distingué dans la littérature, et par-là cette connaissance se trouva toute faite lorsque je me vis dans la suite inscrit tout d'un coup parmi eux. Quant à présent, concentré dans mon système de musique, je m'obstinai à vouloir par-là faire une révolution dans cet art, et parvenir de la sorte à une célébrité qui dans les beaux-arts se joint toujours à Paris avec la fortune. Je m'enfermai dans ma chambre, et travaillai deux ou trois mois, avec une ardeur inexprimable, à refondre dans un ouvrage destiné pour le public, le mémoire que j'avais lu à l'académie. La difficulté fut de trouver un libraire qui voulût se charger de mon manuscrit, vu qu'il y avait quelque dépense à faire pour les nouveaux caractères, que les libraires ne jettent pas leurs écus à la tête des débutans, et qu'il

me semblait cependant bien juste que mon ouvrage me rendît le pain que j'avais mangé en l'écrivant.

Bonnefond me procura *Quillau* le père, qui fit avec moi un traité à moitié profit, sans compter le privilége que je payai seul. Tant fut opéré par ledit *Quillau*, que j'en fus pour mon privilége, et n'ai tiré jamais un liard de cette édition, qui vraisemblablement eut un débit médiocre, quoique l'abbé *Desfontaines* m'eût promis de la faire aller, et que les autres journalistes en eussent dit assez de bien.

Le plus grand obstacle à l'essai de mon systême, était la crainte que s'il n'était pas admis, on ne perdît le temps qu'on mettrait à l'apprendre. Je disais à cela que la pratique de ma note rendait les idées si claires, que pour apprendre la musique par les caractères ordinaires, on gagnerait encore du temps à commencer par les miens. Pour en donner la preuve par l'expérience, j'enseignai gratuitement la musique à une jeune américaine appelée Mlle. *Des Roulins*, dont M *Roguin* m'avait procuré la connaissance; en trois mois elle fut en état de déchiffrer sur ma note quelque musique que ce fût, et même

de chanter à livre ouvert, mieux que moi-même, toute celle qui n'était pas chargée de difficultés. Ce succès fut frappant mais ignoré. Un autre en aurait rempli les journaux; mais avec quelque talent pour trouver des choses utiles, je n'en eus jamais pour les faire valoir.

Voilà comment ma fontaine de héron fut encore cassée; mais cette seconde fois j'avais trente ans, et je me trouvais sur le pavé de Paris, où l'on ne vit pas pour rien. Le parti que je pris dans cette extrémité n'étonnera que ceux qui n'auront pas bien lu la première partie de ces mémoires. Je venais de me donner des mouvemens aussi grands qu'inutiles; j'avais besoin de reprendre haleine. Au lieu de me livrer au désespoir, je me livrai tranquillement à ma paresse et aux soins de la Providence, et pour lui donner le temps de faire son œuvre, je me mis à manger sans me presser, quelques louis qui me restaient encore, réglant la dépense de mes nonchalans plaisirs sans la retrancher, n'allant plus au café que de deux jours l'un, et au spectacle que deux fois la semaine. A l'égard de la dépense des filles, je n'eus aucune réforme à y faire, n'ayant mis de ma vie un sou à cet

usage, si ce n'est une seule fois, dont j'aurai bientôt à parler.

La sécurité, la volupté, la confiance avec laquelle je me livrais à cette vie indolente et solitaire que je n'avais pas de quoi faire durer trois mois, est une des singularités de ma vie, et une des bizarreries de mon humeur. L'extrême besoin que j'avais qu'on pensât à moi, était précisément ce qui m'ôtait le courage de me montrer, et la nécessité de faire des visites me les rendit insupportables, au point que je cessai même de voir les académiciens et autres gens-de-lettres avec lesquels j'étais déjà faufilé. *Marivaux*, l'abbé de *Mably*, *Fontenelle* furent presque les seuls chez qui je continuai d'aller quelquefois. Je montrai même au premier ma comédie de Narcisse. Elle lui plut, et il eut la complaisance de la retoucher. *Diderot*, plus jeune qu'eux, était à-peu-près de mon âge. Il aimait la musique ; il en savait la théorie ; nous en parlions ensemble ; il me parlait aussi de ses projets d'ouvrages. Cela forma bientôt entre nous des liaisons plus intimes qui ont duré quinze ans, et qui probablement dureraient encore, si malheureuse-

ment, et bien par sa faute, je n'eusse été jeté dans son même métier.

On n'imaginerait pas à quoi j'employais ce court et précieux intervalle qui me restait encore avant d'être forcé de mendier mon pain : à étudier par cœur des passages de poëtes, que j'avais appris cent fois et autant de fois oubliés. Tous les matins, vers les dix heures, j'allais me promener au Luxembourg, un Virgile ou un Rousseau dans ma poche, et là, jusqu'à l'heure du dîner, je remémorais tantôt une ode sacrée et tantôt une bucolique, sans me rebuter de ce qu'en repassant celle du jour, je ne manquais pas d'oublier celle de la veille. Je me rappelais qu'après la défaite de *Nicias* à Syracuse, les Athéniens captifs gagnaient leur vie à réciter les poëmes d'*Homère*. Le parti que je tirai de ce trait d'érudition pour me prémunir contre la misère, fut d'exercer mon heureuse mémoire à retenir tous les poëtes par cœur.

J'avais un autre expédient non moins solide dans les échecs, auxquels je consacrais régulièrement, chez *Maugis*, les après-midi des jours que je n'allais pas au spectacle. Là je fis connaissance avec M. de *Légal*, avec un M. *Husson*, avec *Philidor*, avec tous

les grands joueurs d'échecs de ce temps-là, et n'en devins pas plus habile. Je ne doutai pas cependant que je ne devinsse à la fin plus fort qu'eux tous, et c'en était assez, selon moi, pour me servir de ressource. De quelque folie que je m'engouasse, j'y portais toujours la même manière de raisonner. Je me disais : quiconque prime en quelque chose, est toujours sûr d'être recherché. Primons donc, n'importe en quoi, je serai recherché; les occasions se présenteront, et mon mérite fera le reste. Cet enfantillage n'était pas le sophisme de ma raison, c'était celui de mon indolence. Effrayé des grands et rapides efforts qu'il aurait fallu faire pour m'évertuer, je tâchais de flatter ma paresse, et je m'en voilais la honte par des argumens dignes d'elle.

J'attendais ainsi tranquillement la fin de mon argent, et je crois que je serais arrivé au dernier sou sans m'en émouvoir davantage, si le P. *Castel*, que j'allais voir quelquefois en allant au café, ne m'eût arraché de ma léthargie. Le P. *Castel* était fou, mais bon homme au demeurant : il était fâché de me voir ainsi consumer sans rien faire. Puisque les musiciens, me dit-il, puisque les

savans ne chantent pas à votre unisson ; changez de corde, et voyez les femmes. Vous réussirez peut-être mieux de ce côté-là. J'ai parlé de vous à Mme. de *Buzenval* ; allez la voir de ma part. C'est une bonne femme qui verra avec plaisir un pays de son fils et de son mari. Vous verrez chez elle Mme. de *Broglie* sa fille, qui est une femme d'esprit. Mme. *Dupin* en est une autre à qui j'ai aussi parlé de vous : portez-lui votre ouvrage ; elle a envie de vous voir, et vous recevra bien. On ne fait rien dans Paris que par les femmes. Ce sont comme des courbes dont les sages sont les asymptôtes ; ils s'en approchent sans cesse, mais ils n'y touchent jamais.

Après avoir remis d'un jour à l'autre ces terribles corvées, je pris enfin courage, et j'allai voir Mme. de *Buzenval*. Elle me reçut avec bonté : Mme. de *Broglie* étant entrée dans sa chambre, elle lui dit : ma fille, voilà M. *Rousseau* dont le P. *Castel* nous a parlé. Mme. de *Broglie* me fit compliment sur mon ouvrage, et me menant à son clavecin, me fit voir qu'elle s'en était occupée. Voyant à sa pendule qu'il était près d'une heure, je voulus m'en aller. Mme. de *Buzenval* me dit : vous êtes loin de votre quartier ; restez,

vous dînerez ici. Je ne me fis pas prier. Un quart d'heure après, je compris par quelques mots que le dîner auquel elle m'invitait, était celui de son office. Mme. de *Buzenval* était une très-bonne femme, mais bornée, et trop pleine de son illustre noblesse polonaise, elle avait peu d'idée des égards qu'on doit aux talens. Elle me jugeait même en cette occasion sur mon maintien plus que sur mon équipage, qui, quoique très-simple, était fort propre, et n'annonçait point du tout un homme fait pour dîner à l'office. J'en avais oublié le chemin depuis trop long-tems pour vouloir le rapprendre. Sans laisser voir tout mon dépit, je dis à Mme. de *Buzenval* qu'une petite affaire qui me revenait en mémoire me rappelait dans mon quartier, et je voulus partir. Mme. de *Broglie* s'approcha de sa mère, et lui dit à l'oreille quelques mots qui firent effet. Mme. de *Buzenval* se leva pour me retenir, et me dit : je compte que c'est avec nous que vous nous ferez l'honneur de dîner. Je crus que faire le fier serait faire le sot, et je restai. D'ailleurs la bonté de Mme. de *Broglie* m'avait touché, et me la rendait intéressante. Je fus fort aise de dîner avec elle, et

j'espérai qu'en me connaissant davantage, elle n'aurait pas regret à m'avoir procuré cet honneur. M. le président de *Lamoignon*, grand ami de la maison, y dîna aussi. Il avait, ainsi que Mme. de *Broglie*, ce petit jargon de Paris, tout en petits mots, tout en petites allusions fines. Il n'y avait pas là de quoi briller pour le pauvre *Jean-Jacques*. J'eus le bon sens de ne vouloir pas faire le gentil malgré *Minerve*, et je me tus. Heureux si j'eusse été toujours aussi sage ! je ne serais pas dans l'abyme où je suis aujourd'hui. J'étais désolé de ma lourdise, et de ne pouvoir justifier aux yeux de Mme. de *Broglie* ce qu'elle avait fait en ma faveur.

Après le dîner, je m'avisai de ma ressource ordinaire. J'avais dans ma poche une épître en vers adressée à *Parisot* pendant mon séjour à Lyon. Ce morceau ne manquait pas de chaleur ; j'en mis dans la façon de le réciter, et je les fis pleurer tous trois. Soit vanité, soit vérité dans mes interprétations, je crus voir que les regards de Mme. de *Broglie* disaient à sa mere : eh bien, maman, avais-je tort de vous dire que cet homme était plus fait pour dîner avec vous qu'avec vos femmes ? Jusqu'à ce moment j'avais eu le cœur un peu

gros; mais après m'être ainsi vengé, je fus content. Mme. de *Broglie* poussant un peu trop loin le jugement avantageux qu'elle avait porté de moi, crut que j'allais faire sensation dans Paris, et devenir un homme à bonnes fortunes. Pour guider mon inexpérience, elle me donna les *Confessions du comte de* ***. Ce livre, me dit-elle, est un *Mentor* dont vous aurez besoin dans le monde. Vous ferez bien de le consulter quelquefois. J'ai gardé plus de vingt ans cet exemplaire avec reconnaissance pour la main dont il me venait; mais riant souvent de l'opinion que paraissait avoir cette dame de mon mérite galant. Du moment que j'eus lu cet ouvrage, je désirai d'obtenir l'amitié de l'auteur. Mon penchant m'inspirait très-bien : c'est le seul ami vrai que j'aie eu parmi les gens-de-lettres. (*)

Dès-lors j'osai compter que Mme. la baronne de *Buzenval* et Mme. la marquise de *Broglie* prenant intérêt à moi, ne me laisseraient pas long-temps sans ressource, et je

(*) Je l'ai cru si long tems et si parfaitement, que c'est à lui que depuis mon retour à Paris je confiai le manuscrit de mes Confessions. Le défiant *J. J.* n'a jamais pu croire à la perfidie et à la fausseté qu'après en avoir été la victime.

ne me trompai pas. Parlons maintenant de mon entrée chez Mme. *Dupin* qui a eu de plus longues suites.

Mme. *Dupin* était, comme on sait, fille de *Samuel Bernard* et de Mme. *Fontaine*. Elles étaient trois sœurs qu'on pouvait appeler les trois grâces. Mme. de la *Touche*, qui fit une escapade en Angleterre avec le duc de *Kingston*. Mme. d'*Epinay*, l'amie, l'unique et sincère amie de M. le prince de *Conti*; femme adorable, autant par la douceur, par la bonté de son charmant caractère, que par l'agrément de son esprit, et par l'inaltérable gaîté de son humeur. Enfin Mme. *Dupin*, la plus belle des trois, et la seule à qui l'on n'ait point reproché d'écart dans sa conduite.

Elle fut le prix de l'hospitalité de M. *Dupin*, à qui sa mère la donna avec une place de fermier-général et une fortune immense, en reconnaissance du bon accueil qu'il lui avait fait dans sa province. Elle était encore, quand je la vis pour la première fois, une des plus belles femmes de Paris. Elle me reçut à sa toilette. Elle avait les bras nus, les cheveux épars, son peignoir mal arrangé. Cet abord m'était très-nouveau; ma

pauvre tête n'y tint pas : je me trouble, je m'égare; et bref, me voilà épris de Mme. *Dupin*.

Mon trouble ne parut pas me nuire auprès d'elle; elle ne s'en aperçut point. Elle accueillit le livre et l'auteur, me parla de mon projet en personne instruite, chanta, s'accompagna du clavecin, me retint à dîner, me fit mettre à table à côté d'elle; il n'en fallait pas tant pour me rendre fou, je le devins. Elle me permit de la venir voir; j'usai, j'abusai de la permission. J'y allais presque tous les jours, j'y dînais deux ou trois fois la semaine. Je mourais d'envie de parler; je n'osai jamais. Plusieurs raisons renforçaient ma timidité naturelle. L'entrée d'une maison opulente était une porte ouverte à la fortune; je ne voulais pas dans ma situation, risquer de me la fermer. Mme. *Dupin*, toute aimable qu'elle était, était sérieuse et froide; je ne trouvais rien dans ses manières d'assez agaçant pour m'enhardir. Sa maison, aussi brillante alors qu'aucune autre dans Paris, rassemblait des sociétés auxquelles il ne manquait que d'être un peu moins nombreuses pour être d'élite dans tous les genres. Elle aimait à voir tous les gens qui jetaient

de l'éclat : les grands, les gens-de-lettres, les belles femmes. On ne voyait chez elle que ducs, ambassadeurs, cordons bleus. Mme. la princesse de *Rohan*, Mme. la comtesse de *Forcalquier*, Mme. de *Mirepoix*, Mme. de *Brignolé*, milady *Hervey* pouvaient passer pour ses amies. M. de *Fontenelle*, l'abbé de *Saint-Pierre*, l'abbé *Sallier*, M. de *Formont*, M. de *Bernis*, M. de *Buffon*, M. de *Voltaire*, étaient de son cercle et de ses dîners. Si son maintien réservé n'attirait pas beaucoup les jeunes gens, sa société d'autant mieux composée n'en était que plus imposante, et le pauvre *Jean-Jacques* n'avait pas de quoi se flatter de briller beaucoup au milieu de tout cela. Je n'osai donc parler ; mais ne pouvant plus me taire, j'osai écrire. Elle garda deux jours ma lettre sans m'en parler. Le troisième jour elle me la rendit, m'adressant verbalement quelques mots d'exhortation d'un ton froid qui me glaça. Je voulus parler, la parole expira sur mes lèvres : ma subite passion s'éteignit avec l'espérance ; et, après une déclaration dans les formes, je continuai de vivre avec elle comme auparavant, sans plus lui parler de rien, même des yeux.

Je crus ma sottise oubliée ; je me trompai. M. de *Francueil*, fils de M. *Dupin* et beau-fils de Mme. , était à-peu-près de son âge et du mien. Il avait de l'esprit, de la figure, il pouvait avoir des prétentions ; on disait qu'il en avait auprès d'elle, uniquement peut-être parce qu'elle lui avait donné une femme bien laide, bien douce, et qu'elle vivait parfaitement avec tous les deux. M. de *Francueil* aimait et cultivait les talens. La musique, qu'il savait fort bien, fut entre nous un moyen de liaison. Je le vis beaucoup ; je m'attachais à lui : tout d'un coup il me fit entendre que Mme. *Dupin* trouvait mes visites trop fréquentes, et me priait de les discontinuer. Ce compliment aurait pu être à sa place quand elle me rendit ma lettre ; mais huit ou dix jours après, et sans aucune autre cause, il venait, ce me semble, hors de propos. Cela fesait une position d'autant plus bizarre, que je n'en étais pas moins bien venu qu'auparavant chez M. et Mme. *Francueil*. J'y allai cependant plus rarement, et j'aurais cessé d'y aller tout-à-fait, si, par un autre caprice imprévu, Mme. *Dupin* ne m'avait fait prier de veiller pendant huit ou dix jours à son fils, qui, changeant de gou-

verneur, restait seul durant cet intervalle. Je passai ces huit jours dans un supplice que le plaisir d'obéir à Mme. *Dupin* pouvait seul me rendre souffrable : je ne m'en serais pas chargé huit autres jours de plus, quand Mme. *Dupin* se serait donnée à moi pour récompense.

M. de *Francueil* me prenait en amitié, je travaillais avec lui ; nous commençâmes ensemble un cours de chimie chez *Rouelle*. Pour me rapprocher de lui, je quittai mon hôtel Saint-Quentin, et vins me loger au jeu de paume de la rue Verdelet, qui donne dans la rue Plâtrière où logeait M. *Dupin*. Là, par la suite d'un rhume négligé, je gagnai une fluxion de poitrine dont je faillis mourir. J'ai eu souvent dans ma jeunesse de ces maladies inflammatoires, des pleurésies et sur-tout des esquinancies, auxquelles j'étais très - sujet, dont je ne tiens pas ici le registre, et qui toutes m'ont fait voir la mort d'assez près pour me familiariser avec son image. Durant ma convalescence j'eus le temps de réfléchir sur mon état, et de déplorer ma timidité, ma faiblesse et mon indolence, qui, malgré le feu dont je me sentais embrasé, me laissaient languir dans l'oisiveté d'esprit, tou-

jours à la porte de la misère. La veille du jour où j'étais tombé malade, j'étais allé à un opéra de *Royer* qu'on donnait alors, et dont j'ai oublié le titre. Malgré ma prévention pour le talent des autres, qui m'a toujours fait défier des miens, je ne pouvais m'empêcher de trouver cette musique faible, sans chaleur, sans invention. J'osais quelquefois me dire : il me semble que je ferais mieux que cela. Mais la terrible idée que j'avais de la composition d'un opéra, et l'importance que j'entendais donner par les gens de l'art à cette entreprise, m'en rebutaient à l'instant même, et me fesaient rougir d'oser y penser. D'ailleurs, où trouver quelqu'un qui voulût me fournir des paroles, et prendre la peine de les tourner à mon gré ? Ces idées de musique et d'opéra me revinrent durant ma maladie, et dans le transport de ma fièvre je composais des chants, des duo, des chœurs. Je suis certain d'avoir fait deux ou trois morceaux *di prima intenzione*, dignes peut-être de l'admiration des maîtres, s'ils avaient pu les entendre exécuter. Oh si l'on pouvait tenir registre des rêves d'un fiévreux, quelles grandes et sublimes choses on verrait sortir quelquefois de son délire !

Ces sujets de musique et d'opéra m'occupèrent encore pendant ma convalescence, mais plus tranquillement. A force d'y penser, et malgré moi, je voulus en avoir le cœur net, et tenter de faire à moi seul un opéra, paroles et musique. Ce n'était pas tout-à-fait mon coup d'essai. J'avais fait à Chambéri un opéra-tragédie intitulé *Iphis et Anaxarète*, que j'avais eu le bon sens de jeter au feu. J'en avais fait à Lyon un autre intitulé *la Découverte du nouveau monde*, dont, après l'avoir lu à M. *Bordes*, à l'abbé de *Mably*, à l'abbé *Trublet* et à d'autres, j'avais fini par faire le même usage, quoique j'eusse déjà fait la musique du prologue et du premier acte, et que *David* m'eût dit, en voyant cette musique, qu'il y avait des morceaux dignes de *Buononcini*.

Cette fois, avant de mettre la main à l'ouvrage, je me donnai le temps de méditer mon plan. Je projetai dans un ballet héroïque trois sujets différens en trois actes détachés, chacun dans un différent caractère de musique, et prenant pour chaque sujet les amours d'un poëte, j'intitulai cet opéra *les Muses galantes*. Mon premier acte, en genre de musique forte, était le *Tasse*; le second en genre de musique

tendre, était *Ovide ;* et le troisième, intitulé *Anacréon*, devait respirer la gaîté du dityrambe. Je m'essayai d'abord sur le premier acte, et je m'y livrai avec une ardeur qui, pour la première fois, me fit goûter les délices de la verve dans la composition. Un soir, près d'entrer à l'opéra, me sentant tourmenté, maîtrisé par mes idées, je remets mon argent dans ma poche, je cours m'enfermer chez moi ; je me mets au lit, après avoir bien fermé tous mes rideaux pour empêcher le jour d'y pénétrer, et là me livrant à tout l'Oestre poëtique et musical, je composai rapidement en sept ou huit heures la meilleure partie de mon acte. Je puis dire que mes amours pour la princesse de Ferrare (car j'étais le *Tasse* pour lors), et mes nobles et fiers sentimens vis-à-vis de son injuste frère, me donnèrent une nuit cent fois plus délicieuse que je ne l'aurais trouvée dans les bras de la princesse elle-même. Il ne resta le matin dans ma tête qu'une bien petite partie de ce que j'avais fait ; mais ce peu, presque effacé par la lassitude et le sommeil, ne laissait pas de marquer encore l'énergie des morceaux dont il offrait les débris.

Pour cette fois je ne poussai pas fort loin ce travail, en ayant été détourné par d'autres affaires. Tandis que je m'attachais à la maison *Dupin*, Mme. de *Buzenval* et Mme. de *Broglie*, que je continuai de voir quelquefois, ne m'avaient pas oublié. M. le Comte de *Montaigu*, capitaine aux gardes, venait d'être nommé ambassadeur à Venise. C'était un ambassadeur de la façon de *Barjac*, auquel il fesait assidument sa cour. Son frère, le chevalier de *Montaigu*, gentilhomme de la manche de monseigneur le dauphin, était de la connaissance de ces deux dames, et de celle de l'abbé *Alary*, de l'académie française, que je voyais aussi quelquefois. Mme. de *Broglie*, sachant que l'ambassadeur cherchait un secrétaire, me proposa. Nous entrâmes en pourparler. Je demandais cinquante louis d'appointement, ce qui était bien peu dans une place où l'on est obligé de figurer. Il ne voulait me donner que cent pistoles, et que je fisse le voyage à mes frais. La proposition était ridicule. Nous ne pûmes nous accorder. M. de *Francueil* qui fesait ses efforts pour me retenir, l'emporta.

Je restai, et M. de *Montaigu* partit, emmenant un autre secrétaire, appelé M.

Follau, qu'on lui avait donné au bureau des affaires étrangères. A peine furent-ils arrivés à Venise qu'ils se brouillèrent. *Follau* voyant qu'il avait à faire à un fou, le planta là. Et M. de *Montaigu* n'ayant qu'un jeune abbé appelé M. de *Binis* qui écrivait sous le secrétaire, et n'était pas en état de remplir la place, eut recours à moi. Le chevalier son frère, homme d'esprit, me tourna si bien, me fesant entendre qu'il y avait des droits attachés à la place de secrétaire, qu'il me fit accepter les mille francs. J'eus vingt louis pour mon voyage, et je partis.

A Lyon j'aurais bien voulu prendre la route du mont Cenis, pour voir en passant ma pauvre maman. Mais je descendis le Rhône, et fus m'embarquer à Toulon, tant à cause de la guerre et par raison d'économie, que pour prendre un passe-port de M. de *Mirepoix* qui commandait alors en Provence, et à qui j'étais adressé. M. de *Montaigu*, ne pouvant se passer de moi, m'écrivait lettre sur lettre pour presser mon voyage. Un incident le retarda.

C'était le temps de la peste de Messine. La flotte anglaise y avait mouillé, et visita la felouque sur laquelle j'étais.

Cela nous assujettit, en arrivant à Gènes, après une longue et pénible traversée, à une quarantaine de vingt-un jours.

On donna le choix aux passagers de la faire à bord ou au Lazaret, dans lequel on nous prévint que nous ne trouverions que les quatre murs, parce qu'on n'avait pas encore eu le temps de le meubler. Tous choisirent la felouque. L'insuportable chaleur, l'espace étroit, l'impossibilité d'y marcher, la vermine, me firent préférer le Lazaret, à tout risque. Je fus conduit dans un grand bâtiment à deux étages, absolument nu, où je ne trouvai ni fenêtre, ni lit, ni table, ni chaise, pas même un escabeau pour m'asseoir, ni une botte de paille pour me coucher. On m'apporta mon manteau, mon sac de nuit, mes deux malles, on ferma sur moi de grosses portes à grosses serrures, et je restai là, maître de me promener à mon aise de chambre en chambre et d'étage en étage, trouvant partout la même solitude et la même nudité.

Tout cela ne me fit pas repentir d'avoir choisi le Lazaret plutôt que la felouque; et, comme un nouveau *Robinson*, je me mis à m'arranger pour mes vingt-un jours, comme j'aurais fait pour toute ma vie. J'eus d'abord

l'amusement d'aller à la chasse aux poux que j'avais gagnés dans la felouque. Quand, à force d'avoir changé de linge et de hardes, je me fus enfin rendu net, je procédai à l'ameublement de la chambre que je m'étais choisie. Je me fis un bon matelas de mes vestes et de mes chemises, des draps de plusieurs serviettes que je cousus, une couverture de ma robe de chambre, un oreiller de mon manteau roulé. Je me fis un siège d'une malle posée à plat, et une table de l'autre de champ. Je tirai du papier, une écritoire; j'arrangeai en manière de bibliothèque une douzaine de livres que j'avais. Bref, je m'accommodai si bien, qu'à l'exception des rideaux et des fenêtres, j'étais presque aussi commodément à ce Lazaret, absolument nu, qu'à mon jeu de paume de la rue Verdelet. Mes repas étaient servis avec beaucoup de pompe : deux grenadiers, la baïonnette au bout du fusil, les escortaient; l'escalier était ma salle à manger, le palier me servait de table, la marche inférieure me servait de siège; et quand mon dîner était servi, l'on sonnait, en se retirant, une clochette pour m'avertir de me mettre à table.

Entre mes repas, quand je ne lisais ni

n'écrivais, ou que je ne travallais pas à mon ameublement, j'allais me promener dans le cimetière des protestans qui me servait de cour, ou je montais dans une lanterne qui donnait sur le port, et d'où je pouvais voir entrer et sortir les navires. Je passai de la sorte quatorze jours, et j'y aurais passé la vingtaine entière sans m'ennuyer un moment, si M. de *Jonville*, envoyé de France, à qui je fis parvenir une lettre vinaigrée, parfumée et demi-brûlée, n'eût fait abréger mon temps de huit jours. Je les allai passer chez lui, et je me trouvai mieux, je l'avoue, du gîte de sa maison que de celui du Lazaret. Il me fit force caresses. *Dupont* son secrétaire, était un bon garçon, qui me mena tant à Gènes qu'à la campagne, dans plusieurs maisons où l'on s'amusoit assez, et je liai avec lui connaissance et correspondance, que nous entretînmes fort longtemps. Je poursuivis agréablement ma route à travers la Lombardie. Je vis Milan, Vérone, Bresse, Padoue, et j'arrivai enfin à Venise impatiemment attendu par M. l'ambassadeur.

Je trouvai des tas de dépêches, tant de la cour que des autres ambassadeurs, dont il n'avait pu lire ce qui était chiffré, quoiqu'il eût tous les chiffres nécessaires pour cela. N'ayant jamais

jamais travaillé dans aucun bureau, ni vu de ma vie un chiffre de ministre, je craignis d'abord d'être embarrassé; mais je trouvai que rien n'était plus simple, et en moins de huit jours j'eus déchiffré le tout, qui assurément n'en valait pas la peine; car, outre que l'ambassade de Venise est toujours assez oisive, ce n'était pas à un pareil homme qu'on eût voulu confier la moindre négociation. Il s'était trouvé dans un grand embarras jusqu'à mon arrivée, ne sachant ni dicter, ni écrire lisiblement. Je lui étais très-utile; il le sentait, et me traita bien. Un autre motif l'y portait encore. Depuis M. de *Froulay*, son prédécesseur, dont la tête s'était derangée, le consul de France, appelé M. *le Blond* était resté chargé des affaires de l'ambassade, et depuis l'arrivée de M. de *Montaigu* il continuait de les faire jusqu'à ce qu'il l'eût mis au fait. M. de *Montaigu*, jaloux qu'un autre fît son métier, quoique lui-même en fût incapable, prit en guignon le consul; et si-tôt que je fus arrivé, il lui ôta les fonctions de secrétaire d'ambassade pour me les donner. Elles étaient inséparables du titre; il me dit de le prendre. Tant que je restai près de lui, jamais il n'envoya que moi sous ce titre au sénat et à

son conférent ; et dans le fond il était fort naturel qu'il aimât mieux avoir pour secrétaire d'ambassade un homme à lui, qu'un consul ou un commis des bureaux nommé par la cour.

Cela rendit ma situation assez agréable, et empêcha ses gentilshommes, qui étaient italiens, ainsi que ses pages et la plupart de ses gens, de me disputer la primauté dans sa maison. Je me servis avec succès de l'autorité qui y était attachée pour maintenir son droit de liste, c'est-à-dire, la franchise de son quartier, contre les tentatives qu'on fit plusieurs fois pour l'enfreindre, et auxquelles ses officiers vénitiens n'avaient garde de résister ; mais aussi je ne souffris jamais qu'il s'y réfugiât des bandits, quoiqu'il m'en eût pu revenir des avantages dont son excellence n'aurait pas dédaigné sa part. Elle osa même la réclamer sur les droits du secrétariat, qu'on appelait la chancellerie. On était en guerre ; il ne laissait pas d'y avoir bien des expéditions de passe-ports. Chacun de ces passe-ports payait un sequin au secrétaire, qui l'expédiait et le contresignait. Tous mes prédécesseurs s'étaient fait payer indistinctement ce sequin, tant des Français que des étrangers. Je trouvai cet

usage injuste ; et sans être français, je l'abrogeai pour les Français : mais j'exigeai si rigoureusement mon droit de tout autre, que le marquis *Scotti*, frère du favori de la reine d'Espagne, m'ayant fait demander un passe-port sans m'envoyer le sequin, je le lui fis demander ; hardiesse que le vindicatif italien n'oublia pas. Dès qu'on sut la réforme que j'avais faite dans la taxe des passeports, il ne se présenta plus pour en avoir que des foules de prétendus français, qui dans des baragouins abominables se disaient, l'un provençal, l'autre picard, l'autre bourguignon. Comme j'ai l'oreille assez fine, je n'en fus guère la dupe, et je doute qu'un seul italien m'ait soufflé mon sequin, et qu'un seul français l'ait payé. J'eus la bêtise de dire à M. *Montaigu*, qui ne savait rien de rien, ce que j'avais fait. Ce mot de sequin lui fit ouvrir les oreilles ; et sans me dire son avis sur la suppression de ceux des Français, il prétendit que j'entrasse en compte avec lui sur les autres, me promettant des avantages équivalens. Plus indigné de cette bassesse, qu'affecté par mon propre intérêt, je rejetai hautement sa proposition : il insista, je m'échauffai. Non, Monsieur, lui dis-je très-vivement,

que votre excellence garde ce qui est à elle ; et me laisse ce qui est à moi ; je ne lui en céderai jamais un sou. Voyant qu'il ne gagnait rien par cette voie, il en prit une autre, et n'eut pas honte de me dire que puisque j'avais les profits de la chancellerie, il était juste que j'en fisse les frais. Je ne voulus pas chicaner sur cet article, et depuis lors j'ai fourni de mon argent, encre, papier, cire, bougie, nomparcille, jusqu'au sceau que je fis refaire sans qu'il m'en ait jamais remboursé un liard. Cela ne m'empêcha pas de faire une petite part du produit des passe-ports à l'abbé de *Binis*, bon garçon, et bien éloigné de prétendre à rien de semblable. S'il était complaisant envers moi, je n'étais pas moins honnête envers lui, et nous avons toujours bien vécu ensemble.

Sur l'essai de ma besogne, je la trouvai moins embarrassante que je n'avais craint pour un homme sans expérience, auprès d'un ambassadeur qui n'en avait pas davantage, et dont pour surcroît, l'ignorance et l'entêtement contrariaient comme à plaisir tout ce que le bon sens et quelques lumières m'inspiraient de bien pour son service et celui du roi. Ce qu'il fit de plus raisonnable

fut de se lier avec le marquis *Mari*, ambassadeur d'Espage, homme adroit et fin, qui l'eût mené par le nez s'il l'eût voulu; mais qui, vu l'union d'intérêt des deux couronnes, le conseillait d'ordinaire assez bien, si l'autre n'eût gâté ses conseils en fourrant toujours du sien dans leur exécution. La seule chose qu'ils eussent à faire de concert, était d'engager les Vénitiens à maintenir la neutralité. Ceux-ci ne manquaient pas de protester de leur fidélité à l'observer, tandis qu'ils fournissaient publiquement des munitions aux troupes autrichiennes et même des recrues, sous prétexte de désertion. M. de *Montaigu* qui, je crois, voulait plaire à la république, ne manquait pas aussi, malgré mes représentations, de me faire assurer dans toutes ses dépêches qu'elle n'enfreindrait jamais la neutralité. L'entêtement et la stupidité de ce pauvre homme me fesaient écrire et faire à tout

ment des extravagances dont j'étais bien forcé d'être l'agent, puisqu'il le voulait; mais qui me rendaient quelquefois mon métier insupportable et même presque impraticable. Il voulait absolument, par exemple, que la plus grande partie de sa dépêche au roi et de celle au ministre fût en chiffres, quoique l'une et

l'autre ne continssent absolument rien qui demandât cette précaution. Je lui représentai qu'entre le vendredi, qu'arrivaient les dépêches de la cour, et le samedi, que partaient les nôtres, il n'y avait pas assez de temps pour l'employer à tant de chiffres, et à la forte correspondance dont j'étais chargé pour le même courrier. Il trouva à cela un expédient admirable ; ce fut de faire dès le jeudi la réponse aux dépêches qui devaient arriver le lendemain. Cette idée lui parut même si heureusement trouvée, quoi que je pusse lui dire sur l'impossibilité, sur l'absurdité de son exécution, qu'il en fallut passer par-là ; et tout le temps que j'ai demeuré chez lui ; après avoir tenu note de quelques mots qu'il me disait dans la semaine à la volée, et de quelques nouvelles triviales que j'allais écumant par-ci par-là, muni de ces uniques matériaux, je ne manquais jamais le jeudi matin de lui porter le brouillon des dépêches qui devaient partir le samedi, sauf quelques additions ou corrections que je fesais à la hâte sur celles qui devaient venir le vendredi, et auxquelles les nôtres servaient de réponses. Il avait un autre tic fort plaisant et qui donnait à sa correspondance un ridicule difficile à ima-

giner. C'était de renvoyer chaque nouvelle à sa source, au-lieu de lui faire suivre son cours. Il marquait à M. *Amelot* les nouvelles de la cour ; à M. de *Maurepas*, celles de Paris ; à M. d'*Havrincourt*, celles de Suède ; à M. de *la Chétardie*, celles de Pétersbourg ; et quelquefois à chacun, celles qui venaient de lui-même, et que j'habillais en termes un peu différens. Comme de tout ce que je lui portais à signer, il ne parcourait que les dépêches de la cour, et signait celles des autres ambassadeurs sans les lire, cela me rendait un peu plus le maître de tourner ces dernières à ma mode, et j'y fis au moins croiser les nouvelles. Mais il me fut impossible de donner un tour raisonnable aux dépêches essentielles; heureux encore quand il ne s'avisait pas d'y larder impromtu quelques lignes de son estoc, qui me forçaient de retourner transcrire en hâte toute la dépêche ornée de cette nouvelle impertinence à laquelle il fallait donner l'honneur du chiffre, sans quoi il ne l'aurait pas signée. Je fus tenté vingt fois, pour l'amour de sa gloire, de chiffrer autre chose que ce qu'il avait dit ; mais sentant que rien ne pouvait autoriser une pareille infidélité, je le laissai délirer à ses risques, content de lui parler

avec franchise, et de remplir aux miens, mon devoir auprès de lui.

C'est ce que je fis toujours avec une droiture, un zèle et un courage qui méritaient de sa part une autre récompense que celle que j'en reçus à la fin. Il était temps que je fusse une fois ce que le ciel qui m'avait doué d'un heureux naturel, ce que l'éducation que j'avais reçue de la meilleure des femmes, ce que celle que je m'étais donnée à moi-même m'avaient fait être, et je le fus. Livré à moi seul, sans ami, sans conseil, sans expérience, en pays étranger, servant une nation étrangère, au milieu d'une foule de fripons qui, pour leur intérêt et pour écarter le scandale du bon exemple, m'excitaient à les imiter, loin d'en rien faire je servis la France à qui je ne devais rien, et mieux l'ambassadeur, comme il était juste, en tout ce qui dépendait de moi. Irréprochable dans un poste assez en vue, je méritai, j'obtins l'estime de la république, celle de tous les ambassadeurs avec qui nous étions en correspondance, et l'affection de tous les français établis à Venise, sans en excepter le consul même que je supplantais à regret dans des fonctions que je savais lui être dues, et

qui me donnaient plus d'embarras que de plaisir.

M. de *Montaigu*, livré sans réserve au marquis *Mavi*, qui n'entrait pas dans le détail de ses devoirs, les négligeait à tel point, que sans moi les français qui étaient à Venise, ne se seraient pas aperçus qu'il y eût un ambassadeur de leur nation. Toujours éconduits sans qu'il voulût les entendre, lorsqu'ils avaient besoin de sa protection, ils se rebutèrent, et l'on n'en voyait plus aucun ni à sa suite, ni à sa table, où il ne les invita jamais. Je fis souvent de mon chef ce qu'il aurait dû faire. Je rendis aux français qui avaient recours à lui ou à moi, tous les services qui étaient en mon pouvoir. En tout autre pays j'aurais fait davantage; mais ne pouvant voir personne en place, à cause de la mienne, j'étais forcé de recourir souvent au consul; et le consul établi dans le pays où il avait sa famille, avait des ménagemens à garder, qui l'empêchaient de faire ce qu'il aurait voulu. Quelquefois cependant le voyant mollir et n'oser parler, je m'aventurais à des démarches hasardeuses dont plusieurs m'ont réussi. Je m'en rappelle une dont le souvenir me fait encore rire. On ne

se douterait guère que c'est à moi que les amateurs du spectacle à Paris ont dû *Coralline* et sa sœur *Camille*. Rien cependant n'est plus vrai. *Véronèse* leur père, s'était engagé avec ses enfans pour la troupe italienne; et après avoir reçu deux mille francs pour son voyage, au-lieu de partir, il s'était tranquillement mis à Venise au théâtre de Saint Luc (*), où *Coraline*, tout enfant qu'elle était encore, attirait beaucoup de monde. M. le duc de *Gesvres*, comme premier gentilhomme de la chambre, écrivit à l'ambassadeur pour réclamer le père et la fille. M. de *Montaigu* me donnant la lettre, me dit, pour toute instruction, *voyez cela*. J'allai chez M. *le Blond* le prier de parler au patricien à qui appartenait le théâtre de Saint Luc, et qui était, je crois, un *Zustinian*, afin qu'il renvoyât *Véronèse* qui était engagé au service du roi. *Le Blond*, qui ne se souciait pas trop de la commission, la fit mal.

Zustinian battit la campagne, et *Véro-*

(*) Je suis en doute si ce n'était point *Saint-Samuel*. Les noms propres m'échappent absolument.

nèse ne fut point renvoyé. J'étais piqué ; l'on était en carnaval. Ayant pris la bahute et le masque, je me fis mener au palais *Zustiniani*. Tous ceux qui virent entrer ma gondole avec la livrée de l'ambassadeur, furent frappés : Venise n'avait jamais vu pareille chose. J'entre, je me fais annoncer sous le nom *d'una siora Maschera*. Si-tôt que je fus introduit, j'ôte mon masque et je me nomme. Le sénateur pâlit et reste stupéfait. Monsieur, lui dis-je en vénitien, c'est à regret que j'importune V. E. de ma visite, mais vous avez à votre théâtre de Saint Luc, un nommé *Véronèse* qui est engagé au service du roi, et qu'on vous a fait demander inutilement : je viens le réclamer au nom de S. M. Ma courte harangue fit effet. A peine étais-je parti que mon homme courut rendre compte de son aventure aux inquisiteurs d'Etat, qui lui lavèrent la tête. *Véronèse* fut congédié le jour même. Je lui fis dire que s'il ne partait dans la huitaine, je le ferais arrêter ; et il partit.

Dans une autre occasion, je tirai de peine un capitaine de vaisseau marchand, par moi seul, et presque sans le concours de personne. Il s'appelait le capitaine *Olivet*, de Marseille ;

j'ai oublié le nom du vaisseau. Son équipage avait pris querelle avec des esclavons au service de la république. Il y avait eu des voies de fait, et le vaisseau avait été mis aux arrêts avec une telle sévérité que personne, excepté le seul capitaine, n'y pouvait aborder ni sortir sans permission. Il eut recours à l'ambassadeur qui l'envoya promener. Il fut au consul qui lui dit que ce n'était pas une affaire de commerce, et qu'il ne pouvait s'en mêler : ne sachant plus que faire, il revint à moi. Je représentai à M. de *Montaigu* qu'il devait me permettre de donner sur cette affaire un mémoire au sénat. Je ne me rappelle pas s'il y consentit, et si je présentai le mémoire, mais je me rappelle bien que mes démarches n'aboutissant à rien, et l'embargo durant toujours, je pris un parti qui me réussit. J'insérai la relation de cette affaire dans une dépêche à M. de *Maurepas*, et j'eus même assez de peine à engager M. de *Montaigu* à laisser passer cet article.

Je savais que nos dépêches, sans valoir trop la peine d'être ouvertes, l'étaient à Venise. J'en avais la preuve dans les articles que j'en trouvais mot pour mot dans la gazette, infidélité dont j'avais inutilement voulu

voulu porter l'ambassadeur à se plaindre. Mon objet, en parlant de cette vexation dans la dépêche, était de tirer parti de leur curiosité pour leur faire peur, et les engager à délivrer le vaisseau; car s'il eût fallu attendre pour cela la réponse de la cour, le capitaine était ruiné avant qu'elle fût venue. Je fis plus; je me rendis au vaisseau pour interroger l'équipage. Je pris avec moi l'abbé *Patizel*, chancelier du consulat, qui ne vint qu'à contre-cœur, tant tous ces pauvres gens craignaient de déplaire au sénat! Ne pouvant monter à bord à cause de la défense, je restai dans ma gondole, et j'y dressai mon verbal, interrogeant à haute voix et successivement tous les gens de l'équipage, et dirigeant mes questions de manière à tirer des réponses qui leur fussent avantageuses. Je voulus engager *Patizel* à faire les interrogations et le verbal lui-même, ce qui en effet était plus de son métier que du mien. Il n'y voulut jamais consentir, ne dit pas un seul mot, et voulut à peine signer le verbal après moi. Cette démarche un peu hardie, eut cependant un heureux succès, et le vaisseau fut délivré long-temps avant la réponse du ministre. Le capitaine voulut

me faire un présent. Sans me fâcher je lui dis, en lui frappant sur l'épaule : capitaine *Olivet*, crois-tu que celui qui ne reçoit pas des Français un droit de passe-port qu'il trouve établi, soit homme à leur vendre la protection du roi ? Il voulut au moins me donner sur son bord un dîné que j'acceptai, et où je menai le secrétaire d'ambassade d Espagne, nommé *Carrio*, homme d'esprit et très-aimable, qu'on a vu depuis secrétaire d'ambassade à Paris, et chargé des affaires, avec lequel je m'étais intimement lié, à l'exemple de nos ambassadeurs.

Heureux si, lorsque je fesais avec le plus parfait désintéressement tout le bien que je pouvais faire, j'avais su mettre assez d'ordre et d'attention dans tous ces menus détails pour n'en pas être la dupe, et servir les autres à mes dépens. Mais dans des places comme celle que j'occupais, où les moindres fautes ne sont point sans conséquence, j'épuisais toute mon attention pour n'en point faire contre mon service. Je fus jusqu'à la fin du plus grand ordre et de la plus grande exactitude en tout ce qui regardait mon devoir essentiel. Hors quelques erreurs qu'une précipitation forcée me fit faire en chiffrant,

et dont les commis de M. *Amelot* se plaignirent une fois, ni l'ambassadeur, ni personne n'eut jamais à me reprocher une seule négligence dans aucune de mes fonctions ; ce qui est à noter pour un homme aussi négligent que moi : mais je manquais parfois de mémoire et de soin dans les affaires particulières dont je me chargeais, et l'amour de la justice m'en a toujours fait supporter le préjudice de mon propre mouvement, avant que personne songeât à se plaindre. Je n'en citerai qu'un seul trait, qui se rapporte à mon départ de Venise, et dont j'ai senti le contre-coup dans la suite à Paris.

Notre cuisinier, appelé *Rousselot*, avait apporté de France un ancien billet de deux cents francs, qu'un perruquier de ses amis avait d'un noble vénitien, appelé *Zanetto Nanni*, pour fournitures de perruques. *Rousselot* m'apporta ce billet, me priant de tâcher d'en tirer quelque chose par accommodement. Je savais, il savait aussi que l'usage constant des nobles vénitiens est de ne jamais payer, de retour dans leur patrie, les dettes qu'ils ont contractées en pays étranger. Quand on les y veut contraindre, ils consument en tant de longueurs et de

frais le malheureux créancier, qu'il se rebute et finit par tout abandonner ou s'accommoder presque pour rien. Je priai M. le *Blond* de parler à *Zanetto*. Celui-ci convint du billet, non du paiement. A force de batailler, il promit enfin trois sequins. Quand le *Blond* lui porta le billet, les trois sequins ne se trouvèrent pas prêts ; il fallut attendre. Durant cette attente, survint ma querelle avec l'ambassadeur, et ma sortie de chez lui. Je laissai les papiers de l'ambassade dans le plus grand ordre, mais le billet de *Rousselot* ne se trouva point. M. le *Blond* m'assura me l'avoir rendu. Je le connaissais trop honnête homme pour en douter, mais il me fut impossible de me rappeler ce qu'était devenu ce billet. Comme *Zanetto* avait avoué la dette, je priai M. le *Blond* de tâcher d'en tirer les trois sequins sur un reçu, ou de l'engager à renouveler le billet par duplicata. *Zanetto* sachant le billet perdu, ne voulut faire ni l'un ni l'autre. J'offris à *Rousselot* les trois sequins de ma bourse, pour l'aquit du billet. Il les refusa, et me dit que je m'accommoderais à Paris avec le créancier dont il me donna l'adresse, Le perruquier, sachant ce qui s'était passé,

voulut son billet ou son argent en entier. Que n'aurais-je point donné dans mon indignation pour retrouver ce maudit billet! Je payai les deux cents francs, et cela dans ma plus grande détresse. Voilà comment la perte du billet valut au créancier le paiement de la somme entière, tandis que si, malheureusement pour lui, ce billet se fût retrouvé, il en aurait difficilement tiré les dix écus promis par S. E. *Zanetto Nanni.*

Le talent que je crus me sentir pour mon emploi, me le fit remplir avec goût; et hors la société de mon ami *Carrio*, de celle du vertueux *Altuna* dont j'aurai bientôt à parler, hors les récréations bien innocentes de la place Saint-Marc, du spectacle et de quelques visites que nous fesions presque toujours ensemble, je fis mes seuls plaisirs de mes devoirs. Quoique mon travail ne fût pas fort pénible, sur-tout avec l'aide de *Binis*, comme la correspondance était très-étendue et qu'on était en temps de guerre, je ne laissais pas d'être occupé raisonnablement. Je travaillais tous les jours une bonne partie de la matinée, et les jours de courrier, quelquefois jusqu'à minuit. Je consacrais le reste du temps à l'étude du métier que je

commençais, et dans lequel je comptais bien, par le succès de mon début, être employé plus avantageusement dans la suite. En effet, il n'y avait qu'une voix sur mon compte, à commencer par celle de l'ambassadeur, qui se louait hautement de mon service, qui ne s'en est jamais plaint, et dont toute la fureur ne vint dans la suite que de ce que m'étant plaint inutilement moi-même, je voulus enfin avoir mon congé. Les ambassadeurs et ministres du roi avec qui nous étions en correspondance, lui fesaient, sur le mérite de son secrétaire, des complimens qui devaient le flatter, et qui, dans sa mauvaise tête, produisirent un effet tout contraire. Il en reçut un sur-tout dans une circonstance essentielle qu'il ne m'a jamais pardonné. Ceci vaut la peine d'être expliqué.

Il pouvait si peu se gêner, que le samedi même, jour de presque tous les courriers, il ne pouvait attendre, pour sortir, que le travail fût achevé ; et me talonnant sans cesse pour expédier les dépêches du roi et des ministres, il les signait en hâte, et puis courait je ne sais où, laissant la plupart des autres lettres sans signature ; ce qui me forçait, quand ce n'était que des nouvelles,

de les tourner en bulletins ; mais lorsqu'il s'agissait d'affaires qui regardaient le service du roi, il fallait bien que quelqu'un signât, et je signais. J'en usai ainsi pour un avis important que nous venions de recevoir de M. *Vincent*, chargé des affaires du roi à Vienne. C'était dans le temps que le prince de *Lobkowitz* marchait à Naples, et que le comte de *Gages* fit cette mémorable retraite, la plus belle manœuvre de guerre de tout le siècle, et dont l'Europe a trop peu parlé. L'avis portait qu'un homme dont M. *Vincent* nous envoyait le signalement, partait de Vienne, et devait passer à Venise, allant furtivement dans l'Abruzze, chargé d'y faire soulever le peuple à l'approche des Autrichiens.

En l'absence de M. le comte de *Montaigu* qui ne s'intéressait à rien, je fis passer à M. le marquis de l'*Hôpital* cet avis si à propos, que c'est peut-être à ce pauvre *Jean-Jacques* si bafoué, que la maison de *Bourbon* doit la conservation du royaume de Naples.

Le marquis de l'*Hôpital* en remerciant son collègue, comme il était juste, lui parla de son secrétaire et du service qu'il venait de rendre à la cause commune. Le comte

de *Montaign*, qui avait à se reprocher sa négligence dans cette affaire, crut entrevoir dans ce compliment un reproche, et m'en parla avec humeur. J'avais été dans le cas d'en user avec le comte de *Castellane*, ambassadeur à Constantinople, comme avec le marquis de l'*Hôpital*, quoiqu'en choses moins importantes. Comme il n'y avait point d'autre poste pour Constantinople que les courriers que le sénat envoyait de temps en temps à son bayle, on donnait avis du départ de ces courriers à l'ambassadeur de France, pour qu'il pût écrire par cette voie à son collégue, s'il le jugeait à propos. Cet avis venait d'ordinaire un jour ou deux à l'avance ; mais on fesait si peu de cas de M. de *Montaign* qu'on se contentait d'envoyer chez lui, pour la forme, une heure ou deux avant le départ du courrier ; ce qui me mit plusieurs fois dans le cas de faire la dépêche en son absence. M. de *Castellane* en y répondant, fesait mention de moi en termes honnêtes ; autant en fesait à Gènes M. de *Jonville* ; autant de nouveaux griefs.

J'avoue que je ne fuyais pas l'occasion de me faire connaître ; mais je ne la cherchais pas non plus hors de propos, et il me pa-

raissait fort juste, en servant bien, d'aspirer au prix naturel des bons services, qui est l'estime de ceux qui sont en état d'en juger et de les récompenser. Je ne dirai pas si mon exactitude à remplir mes fonctions était de la part de l'ambassadeur un légitime sujet de plainte, mais je dirai bien que c'est le seul qu'il ait articulé jusqu'au jour de notre séparation.

Sa maison, qu'il n'avait jamais mise sur un trop bon pied, se remplissait de canaille : les Français y étaient mal traités ; les Italiens y prenaient l'ascendant, et même parmi eux les bons serviteurs, attachés depuis long-temps à l'ambassade, furent tous mal-honnêtement chassés, entr'autres son premier gentilhomme qui l'avait été du comte de *Froulay*, et qu'on appelait, je crois, le comte *Péati*, ou d'un nom très-approchant. Le second gentilhomme, du choix de M. de *Montaigu*, était un bandit de Mantoue, appelé *Dominique Vitali*, à qui l'ambassadeur confia le soin de sa maison, et qui, à force de patelinage et de basse lésine, obtint sa confiance et devint son favori, au grand préjudice du peu d'honnêtes gens qui y étaient encore, et du secrétaire qui était à leur tête. L'œil intègre

d'un honnête homme est toujours inquiétant pour les fripons. Il n'en aurait pas fallu davantage pour que celui-ci me prît en haine ; mais cette haine avait une autre cause encore, qui la rendit bien plus cruelle. Il faut dire cette cause, afin qu'on me condamne si j'avais tort.

L'ambassadeur avait, selon l'usage, une loge à chacun des cinq spectacles. Tous les jours à dîner il nommait le théâtre où il voulait aller ce jour-là. Je choisissais après lui, et les gentilshommes disposaient des autres loges. Je prenais en sortant la clef de la loge que j'avais choisie. Un jour *Vitali* n'était pas là, je chargeai le valet-de-pied qui me servait, de m'apporter la mienne dans une maison que je lui indiquai. *Vitali*, au-lieu de m'envoyer ma clef, dit qu'il en avait disposé. J'étais d'autant plus outré, que le valet-de-pied m'avait rendu compte de ma commission devant tout le monde. Le soir, *Vitali* voulut me dire quelques mots d'excuse que je ne reçus point. Demain, Monsieur, lui dis-je, vous viendrez me les faire à telle heure, dans la maison où j'ai reçu l'affront, et devant les gens qui en ont été témoins ; ou après demain, quoi qu'il arrive, je vous déclare que

vous ou moi sortirons d'ici. Ce ton décidé lui en imposa. Il vint au lieu et à l'heure me faire des excuses publiques avec une bassesse digne de lui : mais il prit à loisir ses mesures ; et tout en me fesant de grandes courbettes, il travailla tellement à la sourdine, que, ne pouvant porter l'ambassadeur à me donner mon congé, il me mit dans la nécessité de le prendre.

Un pareil misérable n'était assurément pas fait pour me connaître, mais il connaissait de moi ce qui servait à ses vues. Il me connaissait bon et doux à l'excès, pour supporter des torts involontaires, fier et peu endurant pour des offenses préméditées, aimant la décence et la dignité dans les choses convenables, et non moins exigeant pour l'honneur qui m'était dû, qu'attentif à rendre celui que je devais aux autres. C'est par-là qu'il entreprit et vint à bout de me rebuter. Il mit la maison sens dessus-dessous ; il en ôta ce que j'avais tâché d'y maintenir de règle, de subordination, de propreté, d'ordre. Une maison sans femme a besoin d'une discipline un peu sévère pour y faire régner la modestie inséparable de la dignité. Il fit bientôt de la nôtre un lieu de crapule et de licence, un

repaire de fripons et de débauchés. Il donna pour second gentilhomme à S. E., à la place de celui qu'il avait fait chasser, un autre maquereau comme lui, qui tenait bordel public à la croix de Malte; et ces deux coquins bien d'accord, étaient d'une indécence égale à leur insolence. Hors la seule chambre de l'ambassadeur, qui même n'était pas trop en règle, il n'y avait pas un seul coin dans la maison souffrable pour un honnête homme.

Comme S. E. ne soupait pas, nous avions le soir, les gentilshommes et moi, une table particulière où mangeaient aussi l'abbé de *Binis* et les pages. Dans la plus vilaine gargotte on est servi plus proprement, plus décemment, en linge moins sale, et l'on a mieux à manger. On nous donnait une seule petite chandelle bien noire, des assiettes d'étain, des fourchettes de fer.

Passe encore pour ce qui se fesait en secret; mais on m'ôta ma gondole: seul de tous les secrétaires d'ambassadeur, j'étais forcé d'en louer une, ou d'aller à pied, et je n'avais plus la livrée de S. E. que quand j'allais au sénat. D'ailleurs, rien de ce qui se passait au dedans n'était ignoré dans la ville. Tous les officiers de l'ambassadeur jetaient les hauts

cris. *Dominique*, la seule cause de tout, criait le plus haut, sachant bien que l'indécence avec laquelle nous étions traités, m'était plus sensible qu'à tous les autres. Seul de la maison, je ne disais rien au dehors; mais je me plaignais vivement à l'ambassadeur, et du reste, et de lui-même, qui secrètement excité par son ame damnée, me fesait chaque jour quelque nouvel affront. Forcé de dépenser beaucoup pour me tenir au pair de mes confrères et convenablement à mon poste, je ne pouvais arracher un sou de mes appointemens; et quand je lui demandais de l'argent, il me parlait de son estime et de sa confiance, comme si elle eût dû remplir ma bourse et pourvoir à tout.

Ces deux bandits finirent par faire tourner tout-à-fait la tête à leur maître qui ne l'avait déja pas trop droite, et le ruinaient dans un brocantage continuel, par des marchés de dupe, qu'ils lui persuadaient être des marchés d'escroc. Ils lui firent louer sur la Brenta un palazzo le double de sa valeur, dont ils partagèrent le surplus avec le propriétaire. Les appartemens en étaient incrustés en mosaïque, et garnis de colonnes et pilastres de très-beaux marbres, à la mode du pays. M. de

Montaigu fit superbement masquer tout cela d'une boiserie de sapin, par l'unique raison qu'à Paris les appartemens sont ainsi boisés. Ce fut par une raison semblable que, seul de tous les ambassadeurs qui étaient à Venise, il ôta l'épée à ses pages, et la canne à ses valets-de-pied. Voilà quel était l'homme qui, toujours par le même motif peut-être me prit en grippe, uniquement sur ce que je le servais fidèlement.

J'endurai patiemment ses dédains, sa brutalité, ses mauvais traitemens, tant qu'en y voyant de l'humeur, je crus n'y pas voir de la haine : mais dès que je vis le dessein formé de me priver de l'honneur que je méritais par mon bon service, je résolus d'y renoncer. La première marque que je reçus de sa mauvaise volonté, fut à l'occasion d'un dîner qu'il devait donner à M. le duc de *Modène* et à sa famille, qui était alors à Venise, et dans lequel il me signifia que je n'aurais pas place à sa table. Je lui répondis, piqué, mais sans me fâcher, qu'ayant l'honneur d'y dîner journellement, si M. le duc de *Modène* exigeait que je m'en abstinsse quand il y viendrait, il était de la dignité de S. E. et de mon devoir de n'y pas consentir. Comment,

dit-il avec emportement, mon secrétaire, qui même n'est pas gentilhomme, prétend dîner avec un souverain quand mes gentilshommes n'y dînent pas ? Oui Monsieur, lui répliquai-je ; le poste dont m'a honoré V. E. m'ennoblit si bien, tant que je le remplis, que j'ai même le pas sur vos gentilshommes ou soi-disant tels, et suis admis où ils ne peuvent l'être. Vous n'ignorez pas que le jour que vous ferez votre entrée publique, je suis appelé par l'étiquette, et par un usage immémorial à vous y suivre en habit de cérémonie, et à l'honneur d'y dîner avec vous au palais de St.-Marc ; et je ne vois pas pourquoi un homme qui peut et doit manger en public avec le doge et le sénat de Venise, ne pourrait pas manger en particulier avec M. le duc de *Modène*. Quoique l'argument fût sans réplique, l'ambassadeur ne s'y rendit point ; mais nous n'eûmes pas occasion de renouveler la dispute, M. le duc de *Modène* n'étant point venu dîner chez lui.

Dès-lors il ne cessa de me donner des désagrémens, de me faire des passe-droits, s'efforçant de m'ôter les petites prérogatives attachées à mon poste, pour les transmettre à son cher *Vitali*, et je suis sûr que s'il eût

osé l'envoyer au sénat à ma place, il l'aurait fait. Il employait ordinairement l'abbé de *Binis* pour écrire dans son cabinet ses lettres particulières : il se servit de lui pour écrire à M. de *Maurepas* une relation de l'affaire du capitaine *Olivet*, dans laquelle, loin de lui faire aucune mention de moi, qui seul m'en étais mêlé, il m'ôtait même l'honneur du verbal, dont il lui envoyait un double, pour l'attribuer à *Patizel* qui n'avait pas dit un seul mot. Il voulait me mortifier et complaire à son favori, mais non pas se défaire de moi. Il sentait qu'il ne lui serait plus aussi aisé de me trouver un successeur qu'à M. *Follau*, qui l'avait déjà fait connaître. Il lui fallait absolument un secrétaire qui sût l'italien, à cause des réponses du sénat ; qui fît toutes ses dépêches, toutes ses affaires, sans qu'il se mêlât de rien ; qui joignît au mérite de le bien servir, la bassesse d'être le complaisant de messieurs les faquins de gentilshommes. Il voulait donc me garder et me matter, en me tenant loin de mon pays et du sien, sans argent pour y retourner, et il aurait réussi peut-être, s'il s'y fût pris modérément : mais *Vitali* qui avait d'autres vues, et qui voulait me

forcer de prendre mon parti, en vint à bout. Dès que je vis que je perdais toutes mes peines, que l'ambassadeur me fesait des crimes de mes services, au-lieu de m'en savoir gré, que je n'avais plus à espérer chez lui que désagrément au-dedans, injustice au-dehors, et que dans le décri général où il s'était mis, ses mauvais offices pouvaient me nuire sans que les bons pussent me servir, je pris mon parti, et lui demandai mon congé, lui laissant le temps de se pourvoir d'un secrétaire. Sans me dire ni oui ni non, il alla toujours son train. Voyant que rien n'allait mieux et qu'il ne se mettait en devoir de chercher personne, j'écrivis à son frère, et lui détaillant mes motifs, je le priai d'obtenir mon congé de S. E., ajoutant que, de manière ou d'autre, il m'était impossible de rester. J'attendis long-temps, et n'eus point de réponse. Je commençais d'être embarrassé : mais l'ambassadeur reçut enfin une lettre de son frère. Il fallait qu'elle fût vive; car, quoiqu'il fût sujet à des emportemens très-féroces; je ne lui en vis jamais un pareil. Après des torrens d'injures abominables, ne sachant plus que dire, il m'accusa d'avoir vendu ses chiffres. Je me mis à rire, et lui demandai d'un ton

moqueur, s'il croyait qu'il y eût dans tout Venise un homme assez sot pour en donner un écu. Cette réponse le fit écumer de rage. Il fit mine d'appeler ses gens, pour me faire, dit-il, jeter par la fenêtre. Jusque-là j'avais été fort tranquille; mais à cette menace la colère et l'indignation me transportèrent à mon tour. Je m'élançai vers la porte, et après avoir tiré un bouton qui la fermait en dedans : non pas, M. le comte, lui dis-je, en revenant à lui d'un pas grave; vos gens ne se mêleront pas de cette affaire; trouvez bon qu'elle se passe entre nous. Mon action, mon air le calmèrent à l'instant même : la surprise et l'effroi se marquèrent dans son maintien. Quand je le vis revenu de sa furie, je lui fis mes adieux en peu de mots, puis sans attendre sa réponse j'allai rouvrir la porte, je sortis et passai posément dans l'antichambre au milieu de ses gens qui se levèrent à l'ordinaire, et qui, je crois, m'auraient plutôt prêté main-forte contre lui qu'à lui contre moi. Sans remonter chez moi je descendis l'escalier tout de suite, et sortis sur-le-champ du palais pour n'y plus rentrer.

J'allai droit chez M. *le Blond* lui conter

l'aventure. Il fut peu surpris, il connaissait l'homme. Il me retint à dîner. Ce dîner quoiqu'impromptu fut brillant. Tous les Français de considération qui étaient à Venise s'y trouvèrent. L'ambassadeur n'eut pas un chat. Le consul conta mon cas à la compagnie. A ce récit il n'y eut qu'un cri, qui ne fut pas en faveur de S. E. Elle n'avait point réglé mon compte, ne m'avait pas donné un sou, et réduit pour toute ressource à quelques louis que j'avais sur moi, j'étais dans l'embarras pour mon retour. Toutes les bourses me furent ouvertes. Je pris une vingtaine de sequins dans celle de M. *le Blond*, autant dans celle de M. de *St-Cyr* avec lequel, après lui, j'avais le plus de liaison; je remerciai tous les autres; et en attendant mon départ, j'allai loger chez le chancelier du consulat, pour bien prouver au public que la nation n'était pas complice des injustices de l'ambassadeur.

Celui-ci, furieux de me voir fêté dans mon infortune, et lui délaissé, tout ambassadeur qu'il était, perdit tout-à-fait la tête et se comporta comme un forcené. Il s'oublia jusqu'à présenter un mémoire au sénat pour me faire arrêter; sur l'avis que m'en donna l'abbé

de *Binis*, je résolus de rester encore quinze jours, au-lieu de partir le surlendemain, comme j'avais compté. On avait vu et approuvé ma conduite; j'étais universellement estimé. La seigneurie ne daigna pas même répondre à l'extravagant mémoire de l'ambassadeur, et me fit dire par le consul que je pouvais rester à Venise aussi long-temps qu'il me plairait, sans m'inquiéter des démarches d'un fou. Je continuai de voir mes amis : j'allai prendre congé de M. l'ambassadeur d'Espagne, qui me reçut très-bien, et du comte de *Finochietti*, ministre de Naples, que je ne trouvai pas, mais à qui j'écrivis, et qui me répondit la lettre du monde la plus obligeante. Je partis enfin, ne laissant malgré mes embarras, d'autres dettes que les emprunts dont je viens de parler; et une cinquantaine d'écus chez un marchand nommé *Morandi*, que *Carrio* se chargea de payer, et que je ne lui ai jamais rendus, quoique nous nous soyions souvent revus depuis ce temps-là : mais quant aux deux emprunts dont j'ai parlé, je les remboursai très-exactement, si-tôt que la chose me fut possible.

Ne quittons pas Venise sans dire un mot

des célèbres amusemens de cette ville, ou du moins de la très-petite part que j'y pris durant mon séjour. On a vu dans le cours de ma jeunesse combien peu j'ai couru les plaisirs de cet âge, ou du moins ceux qu'on nomme ainsi. Je ne changeai pas de goût à Venise, mais mes occupations qui d'ailleurs m'en auraient empêché, rendirent plus piquantes les récréations simples que je me permettais. La première et la plus douce était la société des gens de mérite, MM. *le Blond*, *St-Cyr*, *Carrio*, *Altuna*, et un gentilhomme Forlan dont j'ai grand regret d'avoir oublié le nom, et dont je ne me rappelle point sans émotion l'aimable souvenir: c'était de tous les hommes que j'ai connus dans ma vie celui dont le cœur ressemblait le plus au mien. Nous étions liés aussi avec deux ou trois anglais pleins d'esprit et de connaissances, passionnés de la musique ainsi que nous. Tous ces messieurs avaient leurs femmes ou leurs amies ou leurs maîtresses, ces dernières presque toutes filles à talens, chez lesquelles on fesait de la musique ou des bals. On y jouait aussi; mais très-peu: les goûts vifs, les talens, les spectacles nous rendaient cet amusement insipide. Le jeu n'est que la

ressource des gens ennuyés. J'avais apporté de Paris le préjugé qu'on a dans ce pays-là contre la musique italienne; mais j'avais aussi reçu de la nature cette sensibilité de tact contre laquelle les préjugés ne tiennent pas. J'eus bientôt pour cette musique la passion qu'elle inspire à ceux qui sont faits pour en juger. En écoutant des barcarolles, je trouvais que je n'avais pas ouï chanter jusqu'alors, et bientôt je m'engouai tellement de l'opéra, qu'ennuyé de babiller, manger et jouer dans les loges quand je n'aurais voulu qu'écouter, je me dérobais souvent à la compagnie pour aller d'un autre côté. Là tout seul, enfermé dans ma loge, je me livrais malgré la longueur du spectacle au plaisir d'en jouir à mon aise et jusqu'à la fin. Un jour au théâtre de Saint-Chrysostôme je m'endormis et bien plus profondément que je n'aurais fait dans mon lit. Les airs bruyans et brillans ne me réveillèrent point. Mais qui pourrait exprimer la sensation délicieuse que me firent la douce harmonie, et les chants angéliques de celui qui me réveilla? Quel réveil! quel ravissement! quelle extase, quand j'ouvris au même instant les oreilles et les yeux! Ma première idée fut de me

croire en paradis. Ce morceau ravissant que je me rappelle encore, et que je n'oublierai de ma vie, commençait ainsi :

Conservami la bella
Che si m'accende il cor.

Je voulus avoir ce morceau, je l'eus, et je l'ai gardé long-temps ; mais il n'était pas sur mon papier comme dans ma mémoire. C'était bien la même note, mais ce n'était pas la même chose. Jamais cet air divin ne peut être exécuté que dans ma tête, comme il le fut en effet le jour qu'il me réveilla.

Une musique à mon gré bien supérieure à celle des opéra, et qui n'a pas sa semblable en Italie ni dans le reste du monde, est celle des *scuole*. Les *scuole* sont des maisons de charité établies pour donner l'éducation à de jeunes filles sans bien, que la république dote ensuite, soit pour le mariage soit pour le cloître. Parmi les talens qu'on cultive dans ces jeunes filles, la musique est au premier rang. Tous les dimanches à l'église de chacune de ces quatre *scuole* on a durant les vêpres, des motets à grand chœur et en grand orchestre, composés et dirigés par les plus grands maîtres de l'Italie, exécutés dans les tribunes grillées,

uniquement par des filles dont la plus vieille n'a pas vingt ans. Je n'ai l'idée de rien d'aussi voluptueux, d'aussi touchant que cette musique : les richesses de l'art, le goût exquis des chants, la beauté des voix, la justesse de l'exécution, tout dans ces délicieux concerts concourt à produire une impression qui n'est assurément pas du bon costume, mais dont je doute qu'aucun cœur d'homme soit à l'abri. Jamais *Carrio* ni moi ne manquions ces vêpres aux *Mendicanti*, et nous n'étions pas les seuls. L'église était toujours pleine d'amateurs, les acteurs même de l'opéra venaient se former au grand goût du chant sur ces excellens modèles. Ce qui me désolait était ces maudites grilles, qui ne laissaient passer que des sons, et me cachaient les anges de beauté dont ils étaient dignes. Je ne parlais d'autre chose. Un jour que j'en parlais chez *le Blond* : si vous êtes si curieux, me dit-il, de voir ces petites filles, il est aisé de vous contenter. Je suis un des administrateurs de la maison. Je veux vous y donner à goûter avec elles. Je ne le laissai pas en repos qu'il ne m'eût tenu parole. En entrant dans le salon qui renfermoit ces beautés si convoitées je sentis un frémissement d'amour

d'amour que je n'avais jamais éprouvé. M. *le Blond* me présenta, l'une après l'autre, ces chanteuses célèbres, dont la voix et le nom étaient tout ce qui m'était connu. Venez, *Sophie*,..... elle était horrible. Venez, *Catina*, ... elle était borgne. Venez *Bettina*,.... la petite verole l'avait défigurée. Presque pas une n'était sans quelque notable défaut. Le bourreau riait de ma surprise. Deux ou trois cependant, me parurent passables : elles ne chantaient que dans les chœurs. J'étais désolé. Durant le goûté on les agaça, elles s'égayèrent. La laideur n'exclut pas les grâces; je leur en trouvai. Je me disais, on ne chante pas ainsi sans ame : elles en ont. Enfin, ma façon de les voir changea si bien, que je sortis presque amoureux de tous ces laidrons. J'osais à peine retourner à leurs vêpres. J'eus de quoi me rassurer. Je continuai de trouver leurs chants délicieux, et leurs voix fardaient si bien leurs visages, que tant qu'elles chantaient, je m'obstinais, en dépit de mes yeux, à les trouver belles.

La musique en Italie coûte si peu de chose que ce n'est pas la peine de s'en faire faute quand on a du goût pour elle. Je louai un clavecin, et pour un petit écu j'avais chez

moi quatre ou cinq symphonistes, avec lesquels je m'exerçais une fois la semaine à exécuter les morceaux qui m'avaient fait le plus de plaisir à l'opéra. J'y fis essayer aussi quelques symphonies de mes Muses galantes. Soit qu'elles plussent, ou qu'on me voulût cajoler, le maître des ballets de Saint-Jean Chrysostôme m'en fit demander deux que j'eus le plaisir d'entendre exécuter par cet admirable orchestre, et qui furent dansés par une petite *Bettina*, jolie et sur-tout aimable fille, entretenue par un espagnol de nos amis appelé *Fagoaga*, et chez laquelle nous allions passer la soirée assez souvent. Mais à propos de filles, ce n'est pas dans une ville comme Venise qu'on s'en abstient; n'avez-vous rien, pourrait-on me dire, à confesser sur cet article ? oui, j'ai quelque chose à dire, en effet, et je vais procéder à cette confession avec la même naïveté que j'ai mise à toutes les autres.

J'ai toujours eu du dégoût pour les filles publiques, et je n'avais pas à Venise autre chose à ma portée; l'entrée de la plupart des maisons du pays m'étant interdite à cause de de ma place. Les filles de M. *le Blond* étaient très aimables, mais d'un difficile abord, et

je considérais trop le père et la mère pour penser même à les convoiter.

J'aurais eu plus de goût pour une jeune personne appelée Mlle. *Catanco*, fille de l'agent du roi de Prusse, mais *Carrio* était amoureux d'elle : il a même été question de mariage. Il était à son aise, et je n'avais rien ; il avait cent louis d'appointemens, je n'avais que cent pistoles ; et outre que je ne voulais pas aller sur les brisées d'un ami, je savais que par-tout, et sur-tout à Venise, avec une bourse aussi mal garnie, on ne doit pas se mêler de faire le galant. Je n'avais pas perdu la funeste habitude de donner le change à mes besoins ; trop occupé pour sentir vivement ceux que le climat donne, je vécus plus d'un an dans cette ville, aussi sage que j'avais fait à Paris, et j'en suis reparti au bout de dix-huit mois sans avoir approché du sexe que deux seules fois, par les singulières occasions que je vais dire.

La première me fut procurée par l'honnête gentilhomme *Vitali*, quelque temps après l'excuse que je l'obligeai de me demander dans toutes les formes. On parlait à table des amusemens de Venise. Ces messieurs me reprochaient mon indifférence pour le plus piquant

de tous, vantant la gentillesse des courtisanes vénitiennes, et disant qu'il n'y en avait point au monde qui les valussent. *Dominique* dit qu'il fallait que je fisse connaissance avec la plus aimable de toutes, qu'il voulait m'y mener, et que j'en serais content. Je me mis à rire de cette offre obligeante, et le comte *Piati*, homme déja vieux et vénérable, dit avec plus de franchise que je n'en aurais attendu d'un italien, qu'il me croyait trop sage pour me laisser mener chez des filles par mon ennemi. Je n'en avais en effet ni l'intention ni la tentation; et malgré cela, par une de ces inconséquences que j'ai peine à comprendre moi-même, je finis par me laisser entraîner contre mon goût, mon cœur, ma raison, ma volonté même, uniquement par faiblesse, par honte de marquer de la défiance, et comme on dit dans ce pays-là, *per non parer troppo coglione*. La *Padoana* chez qui nous allâmes, était d'une assez jolie figure, belle même, mais non pas d'une beauté qui me plût. *Dominique* me laissa chez elle; je fis venir des sorbetti, je la fis chanter, et au bout d'une demi-heure je voulus m'en aller en laissant sur la table un ducat; mais elle eut le singulier scrupule de n'en vouloir point qu'elle ne

l'eût gagné, et moi la singulière bêtise de lever son scrupule. Je m'en retournai au palais si persuadé que j'étais poivré, que la première chose que je fis en arrivant, fut d'envoyer chercher le chirurgien pour lui demander des tisanes. Rien ne peut égaler le mal-aise d'esprit que je souffris durant trois semaines, sans qu'aucune incommodité réelle, aucun signe apparent le justifiât. Je ne pouvais concevoir qu'on pût sortir impunément des bras de la *Padoana*. Le chirurgien lui-même eut toute la peine imaginable à me rassurer. Il n'en put venir à bout qu'en me persuadant que j'étais conformé d'une façon particulière, à ne pouvoir aisément être infecté; et quoique je me sois moins exposé peut-être qu'aucun autre homme à cette expérience, ma santé de ce côté n'ayant jamais reçu d'atteinte, m'est une preuve que le chirurgien avait raison. Cette opinion cependant ne m'a jamais rendu téméraire, et si je tiens en effet cet avantage de la nature, je puis dire que je n'en ai pas abusé.

Mon autre aventure, quoiqu'avec une fille aussi, fut d'une espèce bien différente, et quant à son origine et quant à ses effets.

J'ai dit que le capitaine *Olivet* m'avait donné à dîner sur son bord, et que j'y avais mené le secrétaire d'Espagne. Je m'attendais au salut du canon. L'équipage nous reçut en haie, mais il n'y eut pas une amorce de brûlée, ce qui me mortifia beaucoup à cause de *Carrio*, que je vis en être un peu piqué; et il était vrai que sur les vaisseaux marchands on accordait le salut du canon à des gens qui ne nous valaient certainement pas; d'ailleurs je croyais avoir mérité quelque distinction du capitaine. Je ne pus me déguiser, parce que cela m'est toujours impossible; et, quoique le dîner fût très-bon, et qu'*Olivet* en fît très-bien les honneurs, je le commençai de mauvaise humeur, mangeant peu et parlant encore moins.

A la première santé, du moins, j'attendais une salve: rien. *Carrio* qui me lisait dans l'ame, riait de me voir grogner comme un enfant. Au tiers du dîner, je vois approcher une gondole. Ma foi, Monsieur, me dit le capitaine, prenez garde à vous, voici l'ennemi. Je lui demande ce qu'il veut dire; il répond en plaisantant. La gondole aborde, et j'en vois sortir une jeune personne éblouissante, fort coquettement mise et fort leste,

qui dans trois sauts fut dans la chambre, et je la vis établie à côté de moi avant que j'eusse aperçu qu'on y avait mis un couvert. Elle était aussi charmante que vive, une brunette de vingt ans au plus. Elle ne parlait qu'italien; son accent seul eût suffi pour me tourner la tête. Tout en mangeant, tout en causant, elle me regarde, me fixe un moment, puis s'écriant : Bonne Vierge! Ah mon cher *Brémond*, qu'il y a de temps que je ne t'ai vu! se jette entre mes bras, colle sa bouche contre la mienne, et me serre à m'étouffer. Ses grands yeux noirs à l'orientale lançaient dans mon cœurs des traits de feu, et quoique la surprise fît d'abord quelque diversion, la volupté me gagna très-rapidement, au point que, malgré les spectateurs, il fallut bientôt que cette belle me contînt elle-même, car j'étais ivre ou plutôt furieux. Quand elle me vit au point où elle me voulait, elle mit plus de modération dans ses caresses, mais non dans sa vivacité, et quand il lui plut de nous expliquer la cause vraie ou fausse de toute cette pétulance, elle nous dit que je ressemblais, à s'y tromper, à M. de *Brémond*, directeur des douanes de Toscane, qu'elle avait raffolé de ce M. de *Brémond*, qu'elle en raffolait

encore ; qu'elle l'avait quitté parce qu'elle était une sotte ; qu'elle me prenait à sa place ; qu'elle voulait m'aimer, parce que cela lui convenait ; qu'il fallait, par la même raison, que je l'aimasse, tant que cela lui conviendrait ; et que quand elle me planterait là, je prendrais patience, comme avait fait son cher *Brémond*. Ce qui fut dit fut fait. Elle prit possession de moi comme d'un homme à elle, me donna à garder ses gants, son éventail, son *cinda*, sa coiffe ; m'ordonnait d'aller ici ou là, de faire ceci ou cela, et j'obéissais. Elle me dit d'aller renvoyer sa gondole, parce qu'elle voulait se servir de la mienne, et j'y fus ; elle me dit de m'ôter de ma place et de prier *Carrio* de s'y mettre, parce qu'elle avait à lui parler, et je le fis. Ils causèrent très-long-temps ensemble et tout bas ; je les laissai faire. Elle m'appela, je revins. Ecoute, *Zanetto*, me dit-elle, je ne veux point être aimée à la française, et même il n'y ferait pas bon. Au premier moment d'ennui, va-t-en ; mais ne reste pas à demi, je t'en avertis. Nous allâmes après le dîner voir la verrerie à Murano. Elle acheta beaucoup de petites breloques qu'elle nous laissa payer sans façon. Mais elle donna par-tout des tringueltes beau-

coup plus forts que tout ce que nous avions dépensé. Par l'indifférence avec laquelle elle jetait son argent et nous laissait jeter le nôtre, on voyait qu'il n'était d'aucun prix pour elle. Quand elle se fesait payer, je crois que c'était par vanité plus que par avarice. Elle s'applaudissait du prix qu'on mettait à ses faveurs.

Le soir nous la ramenâmes chez elle. Tout en causant, je vis deux pistolets sur sa toilette. Ah, ah! dis-je, en en prenant un, voici une boîte à mouches de nouvelle fabrique; pourrait-on savoir quel en est l'usage? Je vous connais d'autres armes qui font feu mieux que celles-là. Après quelques plaisanteries sur le même ton, elle nous dit avec une naïve fierté, qui la rendait encore plus charmante : quand j'ai des bontés pour des gens que je n'aime point, je leur fais payer l'ennui qu'ils me donnent; rien n'est plus juste : mais en endurant leurs caresses, je ne veux pas endurer leurs insultes, et je ne manquerai pas le premier qui me manquera.

En la quittant j'avais pris son heure pour le lendemain. Je ne la fis pas attendre. Je la trouvai *in vestito di confidenza*, dans un déshabillé plus que galant, qu'on ne connaît

que dans les pays méridionaux, et que je ne m'amuserai pas à décrire, quoique je me le rappelle trop bien. Je dirai seulement que ses manchettes et son tour de gorge étaient bordés d'un fil de soie garni de pompons couleur de rose. Cela me parut animer fort une belle peau. Je vis ensuite que c'était la mode à Venise; et l'effet en est si charmant, que je suis surpris que cette mode n'ait jamais passé en France. Je n'avais point d'idée des voluptés qui m'attendaient. J'ai parlé de Mme. de *Larnage* dans les transports que son souvenir me rend quelquefois encore, mais qu'elle était vieille et laide et froide auprès de ma *Zulietta!* Ne tâchez pas d'imaginer les charmes et les grâces de cette fille enchanteresse, vous resteriez trop loin de la vérité. Les jeunes vierges des cloîtres sont moins fraîches, les beautés du sérail sont moins vives, les houris du paradis sont moins piquantes. Jamais si douce jouissance ne s'offrit au cœur et aux sens d'un mortel. Ah, du moins si je l'avais su goûter pleine et entière un seul moment!.... Je la goûtai, mais sans charme. J'en émoussai toutes les délices; je les tuai comme à plaisir. Non, la nature ne m'a point fait pour jouir; elle a mis dans ma mauvaise tête le

poison de ce bonheur ineffable dont elle a mis l'appétit dans mon cœur.

S'il est une circonstance de ma vie qui peigne bien mon naturel c'est celle que je vais raconter. La force avec laquelle je me rappelle en ce moment l'objet de mon livre, me fera mépriser ici la fausse bienséance qui m'empêcherait de le remplir. Qui que vous soyiez, qui voulez connaître un homme, osez lire les deux ou trois pages qui suivent, vous allez connaître à plein *J. J. Rousseau*.

J'entrai dans la chambre d'une courtisane comme dans le sanctuaire de l'amour et de la beauté ; j'en crus voir la divinité dans sa personne. Je n'aurais jamais cru que sans respect et sans estime on pût rien sentir de pareil à ce qu'elle me fit éprouver. A peine eus-je connu, dans les premières familiarités le prix de ses charmes et de ses caresses, que de peur d'en perdre le fruit d'avance, je voulus me hâter de le cueillir. Tout-à-coup, au-lieu des flammes qui me dévoraient, je sens un froid mortel courir dans mes veines : les jambes me flageolent ; et prêt à me trouver mal, je m'assieds, et je pleure comme un enfant.

Qui pourrait deviner la cause de mes lar-

mes, et ce qui me passait par la tête en ce moment? Je me disais: cet objet dont je dispose, est le chef-d'œuvre de la nature et de l'amour; l'esprit, le corps, tout en est parfait; elle est aussi bonne et généreuse qu'elle est aimable et belle. Les grands, les princes devraient être ses esclaves; les sceptres devraient être à ses pieds. Cependant la voilà misérable coureuse, livrée au public; un capitaine de vaisseau marchand dispose d'elle; elle vient se jeter à ma tête, à moi qu'elle sait qui n'ai rien, à moi dont le mérite qu'elle ne peut connaître doit être nul à ses yeux. Il y a là quelque chose d'inconcevable. Ou mon cœur me trompe, fascine mes sens, et me rend la dupe d'une indigne salope, ou il faut que quelque défaut secret que j'ignore, détruise l'effet de ses charmes, et la rende odieuse à ceux qui devraient se la disputer. Je me mis à chercher ce défaut avec une contention d'esprit singulière, et il ne me vint pas même à l'esprit que la vérole pût y avoir part. La fraîcheur de ses chairs, l'éclat de son coloris, la blancheur de ses dents, la douceur de son haleine, l'air de propreté répandu sur toute sa personne, éloignaient de moi si parfaitement cette idée, qu'en

qu'en doute encore sur mon état depuis la *Padoana*, je me fesais plutôt un scrupule de n'être pas assez sain pour elle, et je suis très-persuadé qu'en cela ma conscience ne me trompait pas. Ces réflexions si bien placées m'agitèrent au point d'en pleurer. *Zulietta*, pour qui cela fesait sûrement un spectacle tout nouveau dans la circonstance, fut un moment interdite. Mais ayant fait un tour de chambre et passé devant son miroir, elle comprit, et mes yeux lui confirmèrent, que le dégoût n'avait point de part à ce rat. Il ne lui fut pas difficile de m'en guérir et d'effacer cette petite honte. Mais, au moment que j'étais prêt à pâmer sur une gorge qui semblait pour la première fois souffrir la bouche et la main d'un homme, je m'apperçus qu'elle avait un teton borgne. Je me frappe, j'examine, je crois voir que ce teton n'est pas conformé comme l'autre. Me voilà cherchant dans ma tête comment on peut avoir un teton borgne; et, persuadé que cela tenait à quelque notable vice naturel, à force de tourner et retourner cette idée, je vis, clair comme le jour, que dans la plus charmante personne dont je pusse me former l'image, je ne tenais dans mes bras qu'une espèce de monstre, le

rebut de la nature, des hommes et de l'amour. Je poussai la stupidité jusqu'à lui parler de ce teton borgne. Elle prit d'abord la chose en plaisantant, et dans son humeur folâtre dit et fit des choses à me faire mourir d'amour. Mais gardant un fond d'inquiétude, tel que je ne pus lui cacher, je la vis enfin rougir, se r juster, se redresser, et, sans dire un seul mot, s'aller mettre à sa fenêtre. Je voulus m'y mettre à côté d'elle ; elle s'en ôta, fut s'asseoir sur un lit de repos, se leva le moment d'après, et se promenant par la chambre en s'éventant, me dit d'un ton froid et dédaigneux: *Zanetto, lascia le donne, e studia la matamatica.*

Avant de la quitter, je lui demandai pour le lendemain un autre rendez-vous, qu'elle remit au troisième jour, en ajoutant avec un sourire ironique, que je devais avoir besoin de repos. Je passai ce temps mal à mon aise, le cœur plein de ses charmes et de ses grâces, sentant mon extravagance, me la reprochant, regrettant les momens si mal employés qu'il n'avait tenu qu'à moi de rendre les plus doux de ma vie, attendant avec la plus vive impatience celui d'en réparer la perte, et néanmoins inquiet encore, malgré que j'en eusse, de

concilier les perfections de cette adorable fille avec l'indignité de son état. Je courus, je volai chez elle à l'heure dite. Je ne sais si son tempérament ardent eût été plus content de cette visite. Son orgueil l'eût été du moins, et je me fesais d'avance une jouissance délicieuse de lui montrer de toutes manières comment je savais réparer mes torts. Elle m'épargna cette épreuve. Le gondolier, qu'en abordant j'envoyai chez elle, me rapporta qu'elle était partie la veille pour Florence. Si je n'avais pas senti tout mon amour en la possédant, je le sentis bien cruellement en la perdant. Mon regret insensé ne m'a point quitté. Toute aimable, toute charmante qu'elle était à mes yeux, je pouvais me consoler de la perdre; mais de quoi je n'ai pu me consoler, je l'avoue, c'est qu'elle n'ait emporté de moi qu'un souvenir méprisant.

Voilà mes deux histoires. Les dix-huit mois que j'ai passés à Venise ne m'ont fourni de plus à dire qu'un simple projet tout au plus. *Carrio* était galant. Ennuyé de n'aller toujours que chez des filles engagées à d'autres, il eut la fantaisie d'en avoir une à son tour; et comme nous étions inséparables, il me

proposa l'arrangement peu rare à Venise d'en avoir une à nous deux. J'y consentis. Il s'agissait de la trouver sûre. Il chercha tant qu'il déterra une petite fille de onze à douze ans, que son indigne mère cherchait à vendre. Nous fûmes la voir ensemble. Mes entrailles s'émurent en voyant cette enfant; elle était blonde et douce comme un agneau, on ne l'aurait jamais crue italienne. On vit pour tres-peu de chose à Venise : nous donnâmes quelque argent à la mère, et nous pourvûmes à l'entretien de la fille. Elle avait de la voix ; pour lui procurer un talent de ressource, nous lui donnâmes une épinette et un maître à chanter. Tout cela nous coûtait à peine à chacun deux sequins par mois, et nous en épargnait davantage en autres dépenses; mais comme il fallait attendre qu'elle fût mûre, c'était semer beaucoup avant que de recueillir. Cependant, contens d'aller là passer les soirées, causer et jouer très-innocemment avec cette enfant, nous nous amusions plus agréablement peut-être que si nous l'avions possédée. Tant il est vrai que ce qui nous attache le plus aux femmes, est moins la débauche qu'un certain agrément de vivre auprès d'elles. Insensiblement mon cœur s'at-

tachait à la petite *Anzoletta* mais d'un attachement paternel, auquel les sens avaient si peu de part, qu'à mesure qu'il augmentait, il m'aurait été moins possible de les y faire entrer, et je sentais que j'aurais eu horreur d'approcher de cette petite fille devenue nubile, comme d'un inceste abominable. Je voyais les sentimens du bon *Carrio* prendre à son insçu le même tour. Nous nous ménagions, sans y penser, des plaisirs non moins doux, mais bien différens de ceux dont nous avions d'abord eu l'idée, et je suis certain que, quelque belle qu'eût pu devenir cette pauvre enfant, loin d'être jamais les corrupteurs de son innocence, nous en aurions été les protecteurs. Ma catastrophe arrivée peu de temps après, ne me laissa pas celui d'avoir part à cette bonne œuvre, et je n'ai à me louer dans cette affaire que du penchant de mon cœur. Revenons à mon voyage.

Mon premier projet en sortant de chez M. de *Montaigu* était de me retirer à Genève, en attendant qu'un meilleur sort, écartant les obstacles, pût me réunir à ma pauvre maman; mais l'éclat qu'avait fait notre querelle, et la sottise qu'il fit d'en écrire à la cour, me firent prendre le parti

d'aller moi-même y rendre compte de ma conduite, et me plaindre de celle d'un forcené. Je marquai de Venise ma résolution à M. du *Theil*, chargé par interim des affaires étrangères, après la mort de M. *Amelot*. Je partis aussi-tôt que ma lettre; je pris ma route par Bergame, Côme et Domo d'Ossola : je traversai le Saint-Plomb. A Sion M. de *Chaignon*, chargé des affaires de France, me fit mille amitiés; à Genève M. de *la Closure* m'en fit autant. J'y renouvelai connaissance avec M. de *Gauffecourt*, dont j'avais quelque argent à recevoir. J'avais traversé Nyon sans voir mon père; non qu'il ne m'en coûtât extrêmement, mais je n'avais pu me résoudre à me montrer à ma belle-mère après mon désastre, certain qu'elle me jugerait sans vouloir m'écouter. Le libraire *Duvillard*, ancien ami de mon père, me reprocha vivement ce tort. Je lui en dis la cause; et, pour le réparer sans m'exposer à voir ma belle-mère, je pris une chaise, et nous fûmes ensemble à Nyon descendre au cabaret. *Duvillard* s'en fut chercher mon pauvre père, qui vint tout courant m'embrasser. Nous soupâmes ensemble, et, après avoir passé une soirée bien douce à mon cœur,

je retournai le lendemain matin à Genève avec *Duvillard*, pour qui j'ai toujours conservé de la reconnaissance du bien qu'il me fit en cette occasion.

Mon plus court chemin n'était pas par Lyon, mais j'y voulus passer pour vérifier une friponnerie bien basse de M. de *Montaigu*. J'avais fait venir de Paris une petite caisse contenant une veste brodée en or, quelques paires de manchettes et six paires de bas de soie blancs ; rien de plus. Sur la proposition qu'il m'en fit lui-même, je fis ajouter cette caisse ou plutôt cette boîte à son bagage. Dans le mémoire d'apothicaire qu'il voulut me donner en paiement de mes appointemens, et qu'il avait écrit de sa main, il avait mis que cette boîte, qu'il appelait un ballot, pesait onze quintaux, et il m'en avait passé le port à un prix énorme. Par les soins de M. *Boy-de-la-Tour*, auquel j'étais recommandé par M. *Roguin* son oncle, il fut vérifié sur les registres des douanes de Lyon et de Marseille que ledit ballot ne pesait que quarante - cinq livres, et n'avait payé le port qu'à raison de ce poids. Je joignis cet extrait authentique au mémoire de M. de *Montaigu*, et

muni de ces pièces et de plusieurs autres de la même force, je me rendis à Paris, très-impatient d'en faire usage. J'eus durant toute cette longue route, de petites aventures à Côme, en Valais et ailleurs. Je vis plusieurs choses, entre autres les îles Boromées, qui mériteraient d'être décrites. Mais le temps me gagne, les espions m'obsèdent; je suis forcé de faire à la hâte et mal un travail qui demanderait le loisir et la tranquillité qui me manquent. Si jamais la Providence, jetant les yeux sur moi, me procure enfin des jours plus calmes, je les destine à refondre, si je puis, cet ouvrage, ou à y faire au moins un supplément dont je sens qu'il a grand besoin. (*)

Le bruit de mon histoire m'avait devancé; et en arrivant je trouvai que dans les bureaux et dans le public tout le monde était scandalisé des folies de l'ambassadeur. Malgré cela, malgré le cri public dans Venise, malgré les preuves sans réplique que j'exhibais, je ne pus obtenir aucune justice. Loin d'avoir ni satisfaction, ni réparation, je fus même laissé à la discrétion de l'ambassadeur pour mes

(*) J'ai renoncé à ce projet.

appointemens, et cela par l'unique raison que, n'étant pas français, je n'avais pas droit à la protection nationale, et que c'était une affaire particulière entre lui et moi. Tout le monde convint avec moi que j'étais offensé, lésé, malheureux, que l'ambassadeur était un extravagant cruel, inique, et que toute cette affaire le déshonorait à jamais. Mais quoi! il était l'ambassadeur; je n'étais, moi, que le secrétaire.

Le bon ordre, ou ce qu'on appelle ainsi, voulait que je n'obtinsse aucune justice, et je n'en obtins aucune. Je m'imaginai qu'à force de crier et de traiter publiquement ce fou comme il le méritait, on me dirait à la fin de me taire, et c'était ce que j'attendais, bien résolu de n'obéir qu'après qu'on aurait prononcé. Mais il n'y avait point alors de ministre des affaires étrangères. On me laissa clabauder, on m'encouragea même, on fesait chorus: mais l'affaire en resta toujours là, jusqu'à ce que, las d'avoir toujours raison et jamais justice, je perdis enfin courage, et plantai là tout.

La seule personne qui me reçut mal, et dont j'aurais le moins attendu cette injustice, fut Mme. de *Buzenval*. Toute pleine des pré-

rogatives du rang et de la noblesse, elle ne put jamais se mettre dans la tête qu'un ambassadeur pût avoir tort avec son secrétaire. L'accueil qu'elle me fit fut conforme à ce préjugé. J'en fus si piqué, qu'en sortant de chez elle je lui écrivis une des fortes et vives lettres que j'aie peut-être écrites, et n'y suis jamais retourné. Le P. *Castel* me reçut mieux; mais à travers le patelinage jésuitique, je le vis suivre assez fidèlement une des grandes maximes de la société, qui est d'immoler toujours le plus faible au plus puissant. Le vif sentiment de la justice de ma cause et ma fierté naturelle ne me laissèrent pas endurer patiemment cette partialité. Je cessai de voir le P. *Castel*, et par-là d'aller aux jésuites, où je ne connaissais que lui seul. D'ailleurs, l'esprit tyrannique et intrigant de ses confrères, si différent de la bonhomie du bon P. *Hemet*, me donnait tant d'éloignement pour leur commerce, que je n'en ai vu aucun depuis ce temps-là, si ce n'est le P. *Berthier* que je vis deux ou trois fois chez M. *Dupin*, avec lequel il travaillait de toute sa force à la réfutation de *Montesquieu*.

Achevons, pour n'y plus revenir ce qui me reste à dire de M. de *Montaigu*. Je lui

avais dit dans nos démêlés qu'il ne lui fallait pas un secrétaire, mais un clerc de procureur. Il suivit cet avis, et me donna réellement pour successeur un vrai procureur, qui, dans moins d'un an lui vola vingt ou trente mille livres. Il le chassa; le fit mettre en prison; chassa ses gentilshommes avec esclandre et scandale, se fit par-tout des querelles, reçut des affronts qu'un valet n'endurerait pas, et finit, à forces de folies, par se faire rappeler et renvoyer planter ses choux. Apparemment que parmi les réprimandes qu'il reçut à la cour, son affaire avec moi ne fut pas oubliée. Du moins peu de temps après son retour il m'envoya son maître-d'hôtel pour solder mon compte et me donner de l'argent. J'en manquais dans ce moment-là; mes dettes de Venise, dettes d'honneur si jamais il en fut, me pesaient sur le cœur. Je saisis le moyen qui se présentait de les acquitter, de même que le billet de *Zanetto Nani*. Je reçus ce qu'on voulut me donner, je payai toutes mes dettes, et je restai sans un sou comme auparavant, mais soulagé d'un poids qui m'était insupportable. Depuis lors je n'ai plus entendu parler de M. de *Montaigu* qu'à sa mort, que j'appris par la

voix publique. Que Dieu fasse paix à ce pauvre homme ! Il était aussi propre au métier d'ambassadeur que je l'avais été dans mon enfance à celui de grapignan. Cependant il n'avait tenu qu'à lui de se soutenir honorablement par mes services, et de me faire avancer rapidement dans l'état auquel le comte de *Gouvon* m'avait destiné dans ma jeunesse, et dont par moi seul je m'étais rendu capable dans un âge plus avancé.

La justice et l'inutilité de mes plaintes me laissèrent dans l'ame un germe d'indignation contre nos sottes institutions civiles, où le vrai bien public et la véritable justice sont toujours sacrifiés à je ne sais quel ordre apparent, destructif en effet de tout ordre, et qui ne fait qu'ajouter la sanction de l'autorité publique à l'oppression du faible et à l'iniquité du fort. Deux choses empêchèrent ce germe de se développer pour lors comme il a fait dans la suite ; l'une qu'il s'agissait de moi dans cette affaire, et que l'intérêt privé, qui n'a jamais rien produit de grand et de noble, ne saurait tirer de mon cœur les divins élans qu'il n'appartient qu'au plus pur amour du juste et du beau d'y produire. L'autre fut le charme de l'amitié qui tem-

pérait et calmait ma colère par l'ascendant d'un sentiment plus doux. J'avais fait connaissance à Venise avec un biscayen, ami de mon ami de *Carrio*, et digne de l'être de tout homme de bien. Cet aimable jeune homme, né pour tous les talens et pour toutes les vertus, venait de faire le tour de l'Italie pour prendre le goût des beaux-arts; et n'imaginant rien de plus à acquérir, il voulait s'en retourner en droiture dans sa patrie. Je lui dis que les arts n'étaient que le délassement d'un génie comme le sien, fait pour cultiver les sciences, et je lui conseillai, pour en prendre le goût, un voyage et six mois de séjour à Paris. Il me crut, et fut à Paris. Il y était, et m'attendait quand j'y arrivai. Son logement était trop grand pour lui; il m'en offrit la moitié; je l'acceptai. Je le trouvai dans la ferveur des hautes connaissances. Rien n'était au-dessus de sa portée; il dévorait et digérait tout avec une prodigieuse rapidité. Comme il me remercia d'avoir procuré cet aliment à son esprit, que le besoin de savoir tourmentait sans qu'il s'en doutât lui-même ! Quels trésors de lumières et de vertus je trouvai dans cette ame forte ! Je sentis que c'était l'ami qu'il me fallait; nous

devînmes intimes. Nos goûts n'étaient pas les mêmes ; nous disputions toujours. Tous deux opiniâtres, nous n'étions jamais d'accord sur rien. Avec cela nous ne pouvions nous quitter ; et tout en nous contrariant sans cesse, aucun des deux n'eût voulu que l'autre fût autrement.

Ignacio Emmanuel de Altuna était un de ces hommes rares que l'Espagne seule produit, et dont elle produit trop peu pour sa gloire. Il n'avait pas ces violentes passions nationales communes dans son pays. L'idée de la vengeance ne pouvait pas plus entrer dans son esprit, que le désir dans son cœur. Il était trop fier pour être vindicatif, et je lui ai souvent ouï dire avec beaucoup de sang-froid, qu'un mortel ne pouvait pas offenser son ame. Il était galant sans être tendre. Il jouait avec les femmes comme avec de jolis enfans. Il se plaisait avec les maîtresses de ses amis, mais je ne lui en ai jamais vu aucune, ni aucun désir d'en avoir. Les flammes de la vertu dont son cœur était dévoré, ne permirent jamais à celles de ses sens de naître.

Après ses voyages il s'est marié ; il est mort jeune, il a laissé des enfans ; et je suis persuadé, comme de mon existence, que sa

femme est la première et la seule qui lui ait fait connaître les plaisirs de l'amour. A l'extérieur il était dévot comme un espagnol, mais en dedans c'était la piété d'un ange. Hors moi, je n'ai vu que lui seul de tolérant depuis que j'existe. Il ne s'est jamais informé d'aucun homme comment il pensait en matière de religion. Que son ami fût juif, protestant, turc, bigot, athée, peu lui importait, pourvu qu'il fût honnête homme. Obstiné, têtu pour des opinions indifférentes, dès qu'il s'agissait de religion, même de morale, il se recueillait, se taisait, ou disait simplement : *je ne suis chargé que de moi*. Il est incroyable qu'on puisse associer autant d'élévation d'ame avec un esprit de détail porté jusqu'à la minutie. Il partageait et fixait d'avance l'emploi de sa journée par heures, quarts d'heures et minutes, et suivait cette distribution avec un tel scrupule, que si l'heure eût sonné tandis qu'il lisait sa phrase, il eût fermé le livre sans achever. De toutes ces mesures de temps ainsi rompues, il y en avait pour telle étude ; il y en avait pour telle autre : il y en avait pour la réflexion, pour la conversation, pour l'office, pour Locke, pour le rosaire, pour les visites, pour la

musique, pour la peinture; et il n'y avait ni plaisir, ni tentation, ni complaisance qui pût intervertir cet ordre. Un devoir à remplir seul l'aurait pu. Quand il me fesait la liste de ses distributions, afin que je m'y conformasse, je commençais par rire, et je finissais par pleurer d'admiration. Jamais il ne gênait personne ni ne supportait la gêne; il brusquait les gens qui par politesse voulaient le gêner. Il était emporté sans être boudeur. Je l'ai vu souvent en colère, mais je ne l'ai jamais vu fâché. Rien n'était si gai que son humeur; il entendait raillerie, et il aimait à railler. Il y brillait même, et il avait le talent de l'épigramme. Quand on l'animait il était bruyant et tapageur en paroles; sa voix s'entendait de loin: mais tandis qu'il criait, on le voyait sourire, et tout à travers ses emportemens il lui venait quelque mot plaisant qui fesait éclater tout le monde. Il n'avait pas plus le teint espagnol que le phlegme. Il avait la peau blanche, les joues colorées, les cheveux d'un châtain presque blond. Il était grand et bien fait. Son corps fut formé pour loger son ame.

Ce sage de cœur, ainsi que de tête, se connaissait en hommes, et fut mon ami. C'est toute ma réponse à quiconque ne l'est pas.

Nous nous liâmes si bien, que nous fîmes le projet de passer nos jours ensemble. Je devais, dans quelques années, aller à Ascoytia pour vivre avec lui dans sa terre. Toutes les parties de ce projet furent arrangées entre nous la veille de son départ. Il n'y manqua que ce qui ne dépend pas des hommes dans les projets les mieux concertés. Les évènemens postérieurs, mes désastres, son mariage, sa mort enfin nous ont séparés pour toujours. On dirait qu'il n'y a que les noirs complots des méchans qui réussissent, les projets innocens des bons n'ont presque jamais d'accomplissement.

Ayant senti l'inconvénient de la dépendance, je me promis bien de ne m'y plus exposer. Ayant vu renverser dès leur naissance les projets d'ambition que l'occasion m'avait fait former, rebuté de rentrer dans la carrière que j'avais si bien commencée, et dont néanmoins je venais d'être expulsé, je résolus de ne plus m'attacher à personne, mais de rester dans l'indépendance en tirant parti de mes talens, dont enfin je commençais à sentir la mesure, et dont j'avais trop modestement pensé jusqu'alors. Je repris le travail de mon opéra que j'avais interrompu pour

aller à Venise ; et pour m'y livrer plus tranquillement, après le départ d'*Altuna*, je retournai loger à mon ancien hôtel Saint-Quentin, qui, dans un quartier solitaire et peu loin du Luxembourg, m'était plus commode pour travailler à mon aise que la bruyante rue Saint-Honoré.

Là m'attendait la seule consolation que le ciel m'ait fait goûter dans ma misère, et qui seule me la rend supportable. Ceci n'est pas une connaissance passagère ; je dois entrer dans quelque détail sur la manière dont elle se fit.

Nous avions une nouvelle hôtesse qui était d'Orléans. Elle prit pour travailler en linge une fille de son pays, d'environ vingt-deux à vingt-trois ans, qui mangeait avec nous ainsi que l'hôtesse. Cette fille, appelée *Thérèse le Vasseur*, était de bonne famille. Son père était officier de la monnaie d'Orléans, sa mère était marchande. Ils avaient beaucoup d'enfans. La monnaie d'Orléans n'allant plus, le père se trouva sur le pavé ; la mère, ayant essuyé des banqueroutes, fit mal ses affaires, quitta le commerce, et vint à Paris avec son mari et sa fille qui les nourrissait tous trois de son travail.

La première fois que je vis paraître cette fille à table, je fus frappé de son maintien modeste, et plus encore de son regard vif et doux, qui pour moi n'eut jamais son semblable. La table était composée, outre M. de *Bonnefond*, de plusieurs abbés irlandais, gascons, et autres gens de pareille étoffe. Notre hôtesse elle-même avait rôti le balai : il n'y avait là que moi seul qui parlât et se comportât décemment. On agaça la petite ; je pris sa défense. Aussi-tôt les lardons tombèrent sur moi. Quand je n'aurais eu naturellement aucun goût pour cette pauvre fille, la compassion, la contradiction m'en auraient donné. J'ai toujours aimé l'honnêteté dans les manières et dans les propos, sur-tout avec le sexe. Je devins hautement son champion. Je la vis sensible à mes soins, et ses regards, animés par la reconnaissance qu'elle n'osait exprimer de bouche, n'en devenaient que plus pénétrans.

Elle était très-timide ; je l'étais aussi. La liaison que cette disposition commune semblait éloigner, se fit pourtant très-rapidement. L'hôtesse qui s'en apperçut, devint furieuse, et ses brutalités avancèrent encore mes affaires auprès de la petite, qui, n'ayant d'appui

que moi seul dans la maison, me voyait sortir avec peine, et soupirait après le retour de son protecteur. Le rapport de nos cœurs, le concours de nos dispositions eut bientôt fait son effet ordinaire. Elle crut voir en moi un honnête homme; elle ne se trompa pas. Je crus voir en elle une fille sensible, simple et sans coquetterie; je ne me trompai pas non plus. Je lui déclarai d'avance que je ne l'abandonnerais ni ne l'épouserais jamais. L'amour, l'estime, la sincérité naïve furent les ministres de mon triomphe, et c'était parce que son cœur était tendre et honnête que je fus heureux sans être entreprenant.

La crainte qu'elle eut que je ne me fâchasse de ne pas trouver en elle ce qu'elle croyait que j'y cherchais, recula mon bonheur plus que toute autre chose. Je la vis interdite et confuse avant de se rendre; vouloir se faire entendre, et n'oser s'expliquer. Loin d'imaginer la véritable cause de son embarras, j'en imaginais une bien fausse et bien insultante pour ses mœurs, et croyant qu'elle m'avertissait que ma santé courait des risques, je tombai dans des perplexités qui ne me retinrent pas, mais qui, durant plusieurs jours empoisonnèrent mon bon-

heur. Comme nous ne nous entendions point l'un l'autre, nos entretiens à ce sujet étaient autant d'énigmes et d'amphigouris plus que risibles. Elle fut prête à me croire absolument fou ; je fus prêt à ne savoir plus que penser d'elle. Enfin nous nous expliquâmes : elle me fit en pleurant l'aveu d'une faute unique au sortir de l'enfance, fruit de son ignorance et de l'adresse d'un séducteur. Sitôt que je la compris, je fis un cri de joie : pucelage ! m'écriai-je ; c'est bien à Paris, c'est bien à vingt ans qu'on en cherche ! Ah, ma *Thérèse !* je suis trop heureux de te posséder sage et saine, et de ne pas trouver ce que je ne cherchais pas.

Je n'avais cherché d'abord qu'à me donner un amusement. Je vis que j'avais plus fait, et que je m'étais donné une compagne. Un peu d'habitude avec cette excellente fille, un peu de réflexion sur ma situation, me firent sentir qu'en ne songeant qu'à mes plaisirs, j'avais beaucoup fait pour mon bonheur. Il me fallait à la place de l'ambition éteinte, un sentiment vif qui remplît mon cœur. Il fallait, pour tout dire, un successeur à ma maman ; puisque je ne devais plus vivre avec elle, il me fallait quelqu'un

qui vécût avec son élève, et en qui je trouvasse la simplicité, la docilité de cœur qu'elle avait trouvée en moi. Il fallait que la douceur de la vie privée et domestique me dédommageât du sort brillant auquel je renonçais. Quand j'étais absolument seul, mon cœur était vide, mais il n'en fallait qu'un pour le remplir. Le sort m'avait ôté, m'avait aliéné, du moins en partie, celui pour lequel la nature m'avait fait. Dès-lors j'étais seul, car il n'y eut jamais pour moi d'intermédiaire entre tout et rien. Je trouvais dans *Thérèse* le supplément dont j'avais besoin ; par elle je vécus heureux autant que je pouvais l'être, selon le cours des évènemens.

Je voulus d'abord former son esprit. J'y perdis ma peine. Son esprit est ce que l'a fait la nature : la culture et les soins n'y prennent pas. Je ne rougis pas d'avouer qu'elle n'a jamais bien su lire, quoiqu'elle écrive passablement. Quand j'allai loger dans la rue neuve des Petits-Champs, j'avais à l'hôtel de Pontchartrain, vis-à-vis mes fenêtres, un cadran sur lequel je m'efforçai, durant plus d'un mois, à lui faire connaître les heures. A peine les connaît-elle encore à présent. Elle n'a jamais pu suivre l'ordre des douze mois de

l'année, et ne connaît pas un seul chiffre, malgré tous les soins que j'ai pris pour les lui montrer. Elle ne sait ni compter l'argent, ni le prix d'aucune chose. Le mot qui lui vient en parlant est souvent l'opposé de celui qu'elle veut dire. Autrefois j'avais fait un dictionnaire de ses phrases pour amuser Mme. de *Luxembourg*, et ses quiproquo sont devenus célèbres dans les sociétés où j'ai vécu. Mais cette personne si bornée, et, si l'on veut, si stupide, est d'un conseil excellent dans les occasions difficiles. Souvent en Suisse, en Angleterre, en France; dans les catastrophes où je me trouvais, elle a vu ce que je ne voyais pas moi-même; elle m'a donné les avis les meilleurs à suivre; elle m'a tiré des dangers où je me précipitais aveuglément; et devant les dames du plus haut rang, devant les grands et les princes, ses sentimens, son bon sens, ses réponses et sa conduite lui ont attiré l'estime universelle, et à moi, sur son mérite, des complimens dont je sentais la sincérité.

Auprès des personnes qu'on aime, le sentiment nourrit l'esprit ainsi que le cœur, et l'on a peu besoin de chercher ailleurs des idées.

Je vivais avec ma *Thérèse* aussi agréablement qu'avec le plus beau génie de l'univers. Sa mère, fière d'avoir été jadis élevée auprès de la marquise de *Monpipeau*, fesait le bel esprit, voulait diriger le sien, et gâtait par son astuce la simplicité de notre commerce. L'ennui de cette importunité me fit un peu surmonter la sotte honte de n'oser me montrer avec *Thérèse* en public; et nous fesions tête-à-tête de petites promenades champêtres et de petits goûtés qui m'étaient délicieux. Je voyais qu'elle m'aimait sincèrement, et cela redoublait ma tendresse. Cette douce intimité me tenait lieu de tout: l'avenir ne me touchait plus, ou ne me touchait que comme le présent prolongé: je ne désirais rien que d'en assurer la durée.

Cet attachement me rendit toute autre dissipation superflue et insipide. Je ne sortais plus que pour aller chez *Thérèse*; sa demeure devint presque la mienne. Cette vie retirée devint si avantageuse pour mon travail, qu'en moins de trois mois mon opéra tout entier fut fait, paroles et musique. Il restait seulement quelques accompagnemens et remplissages à faire. Ce travail de manœuvre m'ennuyait fort. Je proposai à *Philidor* de s'en charger,

charger, en lui donnant part au bénéfice. Il vint deux fois, et fit quelques remplissages dans l'acte d'*Ovide* : mais il ne put se captiver à ce travail assidu pour un profit éloigné, et même incertain. Il ne revint plus, et j'achevai ma besogne moi-même.

Mon opéra fait, il s'agit d'en tirer parti : c'était un autre opéra bien plus difficile. On ne vient à bout de rien à Paris quand on y vit isolé. Je pensai à me faire jour par M. de *la Poplinière*, chez qui *Gauffecourt*, de retour de Genève, m'avait introduit. M. de *la Poplinière*, était le *Mécène* de *Rameau* : Mme. de *la Poplinière* était sa très-humble écolière. *Rameau* fesait, comme on dit, la pluie et le beau temps dans cette maison. Jugeant qu'il protégerait avec plaisir l'ouvrage d'un de ses disciples, je voulus lui montrer le mien. Il refusa de le voir, disant qu'il ne pouvait lire des partitions, et que cela le fatiguoit trop. *La Poplinière* dit là-dessus qu'on pouvait le lui faire entendre, et m'offrit de rassembler des musiciens pour en exécuter des morceaux : je ne demandais pas mieux. *Rameau* consentit en gromelant, et répétant sans cesse que ce devait être une belle chose que de la composition d'un homme qui

n'était pas enfant de la balle, et qui avait appris la musique tout seul. Je me hâtai de tirer en parties cinq ou six morceaux choisis. On me donna une dixaine de symphonistes; et pour chanteurs, *Albert*, *Bérard* et Mlle. *Bourbonnois*. *Rameau* commença, dès l'ouverture, à faire entendre, par ses éloges outrés, qu'elle ne pouvait être de moi. Il ne laissa passer aucun morceau sans donner des signes d'impatience : mais à un air de haute-contre dont le chant était mâle et sonore, et l'accompagnement très-brillant, il ne put plus se contenir; il m'apostropha avec une brutalité qui scandalisa tout le monde, soutenant qu'une partie de ce qu'il venait d'entendre était d'un homme consommé dans l'art et le reste d'un ignorant qui ne savait pas même la musique; et il est vrai que mon travail inégal et sans règle, était tantôt sublime et tantôt très-plat, comme doit être celui de quiconque ne s'élève que par quelques élans de génie, et que la science ne soutient point. *Rameau* prétendit ne voir en moi qu'un petit pillard sans talent et sans goût. Les assistans, et sur-tout le maître de la maison, ne pensèrent pas de même. M. de *Richelieu*, qui dans ce temps-là

voyait beaucoup M. et Mme. de *la Poplinière*, ouït parler de mon ouvrage, et voulut l'entendre en entier, avec le projet de le faire donner à la cour s'il en était content. Il fut exécuté à grand chœur et en grand orchestre, aux frais du roi, chez M. de *Bonneval*, intendant des menus. *Francœur* dirigeait l'exécution. L'effet en fut surprenant : M. le Duc ne cessait de s'écrier et d'applaudir ; et à la fin d'un chœur, dans l'acte du *Tasse*, il se leva, vint à moi, et me serrant la main : « M. *Rousseau*, me dit-il, voilà de l'harmo-« nie qui transporte. Je n'ai jamais rien « entendu de plus beau : je veux faire donner « cet ouvrage à Versailles. »

Mme. de *la Poplinière* qui était là, ne dit pas un mot. *Rameau*, quoiqu'invité, n'y avait pas voulu venir. Le lendemain Mme. de *la Poplinière* me fit, à sa toilette, un accueil fort dur, affecta de rabaisser ma pièce, et me dit que, quoiqu'un peu de clinquant eût d'abord ébloui M. de *Richelieu*, il en était bien revenu, et qu'elle ne me conseillait pas de compter sur mon opéra. M. le Duc arriva peu après, et me tint un tout autre langage, me dit des choses flatteuses sur mes talens, et me parut toujours disposé à

faire donner ma pièce devant le roi. Il n'y a, dit-il, que l'acte du *Tasse* qui ne peut passer à la cour : il en faut faire un autre. Sur ce seul mot j'allai m'enfermer chez moi, et dans trois semaines j'eus fait, à la place du Tasse, un autre acte, dont le sujet était Hésiode inspiré par une Muse. Je trouvai le secret de faire passer dans cet acte une partie de l'histoire de mes talens, et de la jalousie dont *Rameau* voulait bien les honorer. Il y avait dans ce nouvel acte une élévation moins gigantesque et mieux soutenue que celle du Tasse La musique en était aussi noble et beaucoup mieux faite ; et si les deux autres actes avaient valu celui-là, la pièce entière eût avantageusement soutenu la représentation ; mais tandis que j'achevais de la mettre en état, une autre entreprise suspendit l'exécution de celle-là.

L'hiver qui suivit la bataille de Fontenoi il y eut beaucoup de fêtes à Versailles, entre autres plusieurs opéra au théâtre des petites écuries. De ce nombre fut le drame de *Voltaire*, intitulé *la princesse de Navarre*, dont *Rameau* avait fait la musique, et qui venait d'être changé et réformé sous le nom des *Fêtes de Ramire*. Ce nouveau sujet

demandait plusieurs changemens aux divertissemens de l'ancien, tant dans les vers que dans la musique.

Il s'agissait de trouver quelqu'un qui pût remplir ce double objet. *Voltaire*, alors en Lorraine, et *Rameau*, tous deux occupés pour l'opéra du Temple de la gloire, ne pouvant donner des soins à celui-là, M. de *Richelieu* pensa à moi, me fit proposer de m'en charger; et pour que je pusse examiner mieux ce qu'il y avait à faire, il m'envoya séparément le poëme et la musique. Avant toute chose je ne voulus toucher aux paroles que de l'aveu de l'auteur, et je lui écrivis à ce sujet une lettre très-honnête et même respectueuse, comme il convenait. Voici sa réponse.

15 décembre 1745.

« Vous réunissez, Monsieur, deux talens « qui ont toujours été séparés jusqu'à pré- « sent. Voilà déjà deux bonnes raisons pour « moi de vous estimer, et de chercher à vous « aimer. Je suis fâché pour vous que vous « employiez ces deux talens à un ouvrage « qui n'en est pas trop digne. Il y a quel-

« ques mois que M. le duc de *Richelieu*
« m'ordonna absolument de faire en un
« clin-d'œil une petite et mauvaise esquisse
« de quelques scènes insipides et tronquées,
« qui devait s'ajuster à des divertissemens
« qui ne sont point faits pour elles. J'obéis
« avec la plus grande exactitude, je fis très-
« vîte et très-mal. J'envoyai ce misérable
« croquis à M. le duc de *Richelieu*, comp-
« tant qu'il ne servirait pas, ou que je le
« corrigerais. Heureusement il est entre vos
« mains, vous en êtes le maître absolu; j'ai
« perdu entièrement tout cela de vue. Je ne
« doute pas que vous n'ayiez rectifié toutes
« les fautes échappées nécessairement dans
« une composition si rapide d'une simple
« esquisse, que vous n'ayiez suppléé à tout.

« Je me souviens qu'entre autres balour-
« dises, il n'est pas dit dans ces scènes qui
« lient les divertissemens, comment la prin-
« cesse *Grenadine* passe tout d'un coup
« d'une prison dans un jardin ou dans un
« palais. Comme ce n'est point un magicien
« qui lui donne des fêtes, mais un seigneur
« espagnol, il me semble que rien ne doit
« se faire par enchantement. Je vous prie,
« Monsieur, de vouloir bien revoir cet en-

« droit, dont je n'ai qu'une idée confuse.

« Voyez s'il est nécessaire que la prison « s'ouvre, et qu'on fasse passer notre prin- « cesse de cette prison dans un beau palais « doré et verni, préparé pour elle. Je sais » très-bien que tout cela est fort misérable, « et qu'il est au-dessous d'un être pensant « de faire une affaire sérieuse de ces baga- « telles; mais enfin, puisqu'il s'agit de dé- « plaire le moins qu'on pourra, il faut mettre « le plus de raison qu'on peut, même dans « un mauvais divertissement d'opéra.

« Je me rapporte de tout à vous et à « M. *Ballot*, et je compte avoir bientôt « l'honneur de vous faire mes remercîmens « et de vous assurer, Monsieur, à quel « point j'ai celui d'être, etc. »

Qu'on ne soit pas surpris de la grande politesse de cette lettre comparée aux autres lettres demi-cavalières qu'il m'a écrites depuis ce temps-là. Il me crut en grande faveur auprès de M. de *Richelieu*; et la souplesse courtisanne qu'on lui connaît l'obligeait à beaucoup d'égards pour un nouveau venu, jusqu'à ce qu'il connût mieux la mesure de son crédit.

Autorisé par M. de *Voltaire*, et dispensé

de tous égards pour *Rameau*, qui ne cherchait qu'à me nuire, je me mis au travail, et en deux mois ma besogne fut faite. Elle se borna, quant aux vers, à très-peu de chose. Je tâchai seulement qu'on n'y sentît pas la différence des styles, et j'eus la présomption de croire avoir réussi. Mon travail en musique fut plus long et plus pénible. Outre que j'eus à faire plusieurs morceaux d'appareil, et entre autres l'ouverture, tout le récitatif dont j'étais chargé, se trouva d'une difficulté extrême, en ce qu'il fallait lier, souvent en peu de vers, et par des modulations très-rapides, des symphonies et des chœurs dans des tons fort éloignés; car pour que *Rameau* ne m'accusât pas d'avoir défiguré ses airs, je n'en voulus changer ni transposer aucun. Je réussis à ce récitatif. Il était bien accentué, plein d'énergie, et sur-tout excellemment modulé. L'idée des deux hommes supérieurs auxquels on daignait m'associer m'avait élevé le génie, et je puis dire que dans ce travail ingrat et sans gloire, dont le public ne pouvait pas même être informé, je me tins presque toujours à côté de mes modèles.

La pièce dans l'état où je l'avais mise, fut répétée au grand théâtre de l'opéra. Des

trois auteurs, je m'y trouvai seul. *Voltaire* était absent, et *Rameau* n'y vint pas, ou se cacha. Les paroles du premier monologue étaient très-lugubres ; en voici le début :

O mort ! viens terminer les malheurs de ma vie.

Il avait bien fallu faire une musique assortissante. Ce fut pourtant là-dessus que Mme. de *la Poplinière* fonda sa censure, en m'accusant avec beaucoup d'aigreur d'avoir fait une musique d'enterrement. M. de *Richelieu* commença judicieusement par s'informer de qui étaient les vers de ce monologue. Je lui présentai le manuscrit qu'il m'avait envoyé, et qui fesait foi qu'ils étaient de *Voltaire*. En ce cas, dit-il, c'est *Voltaire* seul qui a tort. Durant la répétition tout ce qui était de moi fut successivement improuvé par Mme. de *la Poplinière*, et justifié par M. de *Richelieu*. Mais enfin j'avais à faire à trop forte partie, et il me fut signifié qu'il y avait à refaire à mon travail plusieurs choses sur lesquelles il fallait consulter M. *Rameau*. Navré d'une conclusion pareille, au-lieu des éloges que j'attendais, et qui certainement m'étaient dus, je rentrai chez moi la

mort dans le cœur. J'y tombai malade ; épuisé de fatigue, dévoré de chagrin ; et de six semaines je ne fus en état de sortir.

Rameau, qui fut chargé des changemens indiqués par Mme. de *la Poplinière*, m'envoya demander l'ouverture de mon grand opéra, pour la substituer à celle que je venais de faire. Heureusement je sentis le croc-en-jambe, et je la refusai. Comme il n'y avait plus que cinq ou six jours jusqu'à la représentation, il n'eut pas le temps d'en faire une, et il fallut laisser la mienne. Elle était à l'italienne, et d'un stile très-nouveau pour lors en France. Cependant elle fut goûtée, et j'appris par M. de *Valmalette*, maître-d'hôtel du roi et gendre de M. *Mussard* mon parent et mon ami, que les amateurs avaient été très-contens de mon ouvrage, et que le public ne l'avait pas distingué de celui de *Rameau* : mais celui-ci, de concert avec Mme. de *la Poplinière*, prit des mesures pour qu'on ne sût pas même que j'y avais travaillé. Sur les livres qu'on distribue aux spectateurs, et où les auteurs sont toujours nommés, il n'y eut de nommé que *Voltaire* ; et *Rameau* aima mieux que son nom fût supprimé, que d'y voir associer le mien.

Si-tôt que je fus en état de sortir, je voulus aller chez M. de *Richelieu* : il n'était plus temps. Il venait de partir pour Dunkerque, où il devait commander le débarquement destiné pour l'Ecosse. A son retour, je me dis, pour autoriser ma paresse, qu'il était trop tard. Ne l'ayant plus revu depuis lors, j'ai perdu l'honneur que méritait mon ouvrage, l'honoraire qu'il devait me produire; et mon temps, mon travail, mon chagrin, ma maladie et l'argent qu'elle me coûta, tout cela fut à mes frais, sans me rendre un sou de bénéfice, ou plutôt de dédommagement. Il m'a cependant toujours paru que M. de *Richelieu* avait naturellement de l'inclination pour moi, et pensait avantageusement de mes talens. Mais mon malheur et Mme. de *la Poplinière* empêchèrent tout l'effet de sa bonne volonté.

Je ne pouvais rien comprendre à l'aversion de cette femme, à qui je m'étais efforcé de plaire, et à qui je fesais assez régulièrement ma cour. *Gauffecourt* m'en expliqua les causes. D'abord, me dit-il, son amitié pour *Rameau*, dont elle est la prôneuse en titre, et qui ne veut souffrir aucun concurrent; et de plus un péché originel qui vous damne

auprès d'elle, et qu'elle ne vous pardonnera jamais, c'est d'être Génevois. Là-dessus il m'expliqua que l'abbé *Hubert* qui l'était, et sincère ami de M.de *la Poplinière* avait fait ses efforts pour l'empêcher d'épouser cette femme qu'il connaissait bien, et qu'après le mariage elle lui avait voué une haîne implacable, ainsi qu'à tous les Génevois. Quoique *la Poplinière*, ajouta-t-il, ait de l'amitié pour vous, et que je le sache, ne comptez pas sur son appui. Il est amoureux de sa femme; elle vous hait, elle est méchante, elle est adroite; vous ne ferez jamais rien dans cette maison. Je me le tins pour dit.

Ce même *Gauffecourt* me rendit à peu-près dans le même temps un service dont j'avais grand besoin. Je venais de perdre mon vertueux père, âgé d'environ soixante ans. Je sentis moins cette perte que je n'aurais fait en d'autres temps où les embarras de ma situation m'auraient moins occupé. Je n'avais point voulu réclamer de son vivant ce qui restait du bien de ma mère, et dont il tirait le petit revenu. Je n'eus plus là-dessus de scrupule après sa mort. Mais le défaut de preuve juridique de la mort de mon frère, fesait une difficulté que *Gauffe-*

court

court se chargea de lever, et qu'il leva en effet par les bons offices de l'avocat de *Lolme*. Comme j'avais le plus grand besoin de cette petite ressource, et que l'évènement était douteux, j'en attendais la nouvelle définitive avec le plus vif empressement.

Un soir, en rentrant chez moi, je trouvai la lettre qui devait contenir cette nouvelle, et je la pris pour l'ouvrir avec un tremblement d'impatience, dont j'eus honte au-dedans de moi. Eh quoi ! me dis-je avec dédain, *Jean-Jacques* se laissera-t-il subjuguer à ce point par l'intérêt et par la curiosité ? Je remis sur-le-champ la lettre sur ma cheminée. Je me déshabillai, me couchai tranquillement, dormis mieux qu'à mon ordinaire, et me levai le lendemain assez tard, sans plus penser à ma lettre. En m'habillant je l'apperçus, je l'ouvris sans me presser, j'y trouvai une lettre-de-change. J'eus bien des plaisirs à-la-fois ; mais je puis jurer que le plus vif fut celui d'avoir su me vaincre.

J'aurais vingt traits pareils à citer en ma vie, mais je suis trop pressé pour pouvoir tout dire. J'envoyai une petite partie de cet argent à ma pauvre maman ; regrettant avec

larmes l'heureux temps où j'aurais mis le tout à ses pieds. Toutes ses lettres se sentaient de sa détresse. Elle m'envoyait des tas de recettes et de secrets dont elle prétendait que je fisse ma fortune et la sienne. Déjà le sentiment de sa misère lui resserrait le cœur et lui rétrécissait l'esprit. Le peu que je lui envoyai fut la proie des fripons qui l'obsédaient. Elle ne profita de rien. Cela me dégoûta de partager mon nécessaire avec ces misérables, sur-tout après l'inutile tentative que je fis pour la leur arracher, comme il sera dit ci-après. Le temps s'écoulait et l'argent avec lui. Nous étions deux, même quatre, ou, pour mieux dire, nous étions sept ou huit. Car, quoique *Thérèse* fût d'un désintéressement qui a peu d'exemple, sa mère n'était pas comme elle. Si-tôt qu'elle se vit un peu remontée par mes soins, elle fit venir toute sa famille pour en partager le fruit. Sœurs, fils, filles, petites-filles, tout vint, hors sa fille aînée, mariée au directeur des carrosses d'Angers. Tout ce que je fesais pour *Thérèse* était détourné par sa mère en faveur de ces affamés. Comme je n'avais pas à faire à une personne avide, et que je n'étais pas subjugué par une passion

folle, je ne fesais pas des folies. Content de tenir *Thérèse* honnêtement, mais sans luxe, à l'abri des pressans besoins, je consentais que ce qu'elle gagnait par son travail fût tout entier au profit de sa mère, et je ne me bornais pas à cela ; mais par une fatalité qui me poursuivait, tandis que maman était en proie à ses croquans, *Thérèse* était en proie à sa famille, et je ne pouvais rien faire d'aucun côté qui profitât à celle pour qui je l'avais destiné. Il était singulier que la cadette des enfans de Mme. *le Vasseur*, la seule qui n'eût point été dotée, était la seule qui nourrissait son père et sa mère ; et qu'après avoir été long-temps battue par ses frères, par ses sœurs, même par ses nièces, cette pauvre fille en était maintenant pillée sans qu'elle pût mieux se défendre de leurs vols que de leurs coups. Une seule de ses nièces, appelée *Goton le Duc*, était assez aimable et d'un caractère assez doux, quoique gâtée par l'exemple et les leçons des autres. Comme je les voyais souvent ensemble, je leur donnais les noms qu'elles s'entre-donnaient : j'appelais la nièce *ma nièce*, et la tante *ma tante*. Toutes deux m'appelaient leur oncle. De-là le nom de *tante* duquel

j'ai continué d'appeler *Thérèse*, et que mes amis répétaient quelquefois en plaisantant. On sent que dans une pareille situation, je n'avais pas un moment à perdre pour tâcher de m'en tirer. Jugeant que M. de *Richelieu* m'avait oublié, et n'espérant plus rien du côté de la cour, je fis quelques tentatives pour faire passer à Paris mon opéra ; mais j'éprouvai des difficultés qui demandaient bien du temps pour les vaincre, et j'étais de jour en jour plus pressé. Je m'avisai de présenter ma petite comédie de Narcisse aux italiens : elle y fut reçue, et j'eus les entrées, qui me firent grand plaisir. Mais ce fut tout. Je ne pus jamais parvenir à faire jouer ma pièce, et ennuyé de faire ma cour à des comédiens, je les plantai là. Je revins enfin au dernier expédient qui me restait, et le seul que j'aurais dû prendre. En fréquentant la maison de M. de *la Poplinière*, je m'étais éloigné de celle de *Dupin*. Les deux dames, quoique parentes, étaient mal ensemble, et ne se voyaient point. Il n'y avait aucune société entre les deux maisons, et *Thiriot* seul vivait dans l'une et dans l'autre. Il fut chargé de tâcher de me ramener chez M. *Dupin*. M. de *Francueil* suivait alors

l'histoire naturelle et la chymie, et fesait un cabinet. Je crois qu'il aspirait à l'académie des sciences ; il voulait pour cela faire un livre, et il jugeait que je pouvais lui être utile dans ce travail. Mme. *Dupin*, qui, de son côté, méditait un autre livre, avait sur moi des vues à-peu-près semblables. Ils auraient voulu m'avoir en commun pour une espèce de secrétaire, et c'était là l'objet des semonces de *Thiriot*.

J'exigeai préalablement que M. de *Francueil* emploierait son crédit avec celui de *Jelyote*, pour faire répéter mon ouvrage à l'opéra. Il y consentit. Les Muses galantes furent répétées d'abord plusieurs fois au magasin, puis au grand théâtre. Il y avait beaucoup de monde à la grande répétition, et plusieurs morceaux furent très-applaudis ; cependant je sentis moi-même durant l'exécution, fort mal conduite par *Rebel*, que la pièce ne passerait pas, et même qu'elle n'était pas en état de paraître sans de grandes corrections. Ainsi je la retirai sans mot dire, et sans m'exposer au refus : mais je vis clairement, par plusieurs indices, que l'ouvrage, eût-il été parfait, n'aurait pas passé. M. de *Francueil* m'avait bien promis de le faire

répéter, mais non pas de le faire recevoir. Il me tint exactement parole. J'ai toujours cru voir, dans cette occasion et dans beaucoup d'autres, que ni lui, ni Mme. *Dupin* ne se souciaient de me laisser acquérir une certaine réputation dans le monde, de peur, peut-être, qu'on ne supposât, en voyant leurs livres, qu'ils avaient greffé leurs talens sur les miens. Cependant comme Mme. *Dupin* m'en a toujours supposé de très-médiocres, et qu'elle ne m'a jamais employé qu'à écrire sous sa dictée, ou à des recherches de pure érudition, ce reproche, sur-tout à son égard, eût été bien injuste.

Ce dernier mauvais succès acheva de me décourager; j'abandonnai tout projet d'avancement et de gloire; et sans plus songer à des talens vrais ou vains qui me prospéraient si peu, je consacrai mon temps et mes soins à me procurer ma subsistance et celle de ma *Thérèse*, comme il plairait à ceux qui se chargeraient d'y pourvoir. Je m'attachai donc tout-à-fait à Mme. *Dupin* et à M. de *Francueil*. Cela ne me jeta pas dans une grande opulence; car avec huit à neuf cents francs par an, que j'eus les deux premières années, à peine avais je de quoi fournir à mes premiers be-

soins ; forcé de me loger à leur voisinage en chambre garnie, dans un quartier assez cher, et payant un autre loyer à l'extrémité de Paris, tout au haut de la rue St.-Jacques, où, quelque temps qu'il fît j'allais souper presque tous les soirs. Je pris bientôt le train et même le goût de mes nouvelles occupations. Je m'attachai à la chymie ; j'en fis plusieurs cours avec M. de *Francueil* chez M. *Rouelle*, et nous nous mîmes à barbouiller du papier, tant bien que mal, sur cette science, dont nous possédions à peine les élémens. En 1747, nous allâmes passer l'automne en Touraine, au château de Chenonceaux, maison royale sur le Cher, bâtie par *Henri II* pour *Diane de Poitiers*, dont on y voit encore les chiffres, et maintenant possédée par M. *Dupin*, fermier-général. On s'amusa beaucoup dans ce beau lieu ; on y fesait très-bonne chère ; j'y devins gras comme un moine. On y fit beaucoup de musique. J'y composai plusieurs trios à chanter, pleins d'une assez forte harmonie, et dont je reparlerai peut-être dans mon supplément, si jamais j'en fais un. On y joua la comédie ; j'y en fis en quinze jours une en trois actes, intitulée l'*Engagement téméraire*, qu'on

trouvera parmi mes papiers, et qui n'a d'autre mérite que beaucoup de gaieté. J'y composai d'autres petits ouvrages, entre autres une pièce en vers, intitulée l'*Allée de Sylvie*, du nom d'une allée du parc qui bordait le Cher; et cela se fit sans discontinuer mon travail sur la chymie, et celui que je fesais auprès de Mme. *Dupin.*

Tandis que j'engraissais à Chenonceaux, ma pauvre *Thérèse* engraissait à Paris d'une autre manière; et quand j'y revins, je trouvai l'ouvrage que j'avais mis sur le métier. plus avancé que je ne l'avais cru. Cela m'eût jeté, vu ma situation, dans un embarras extrême, si des camarades de table ne m'eussent fourni la seule ressource qui pouvait m'en tirer. C'est un de ces récits essentiels que je ne puis faire avec trop de simplicité, parce qu'il faudrait, en les commentant, m'excuser ou me charger, et que je ne dois faire ici ni l'un ni l'autre.

Durant le séjour d'*Altuna* à Paris, au-lieu d'aller manger chez un traiteur, nous mangions ordinairement lui et moi à notre voisinage, presque vis-à-vis le cul-de-sac de l'opéra, chez Mme. la *Selle*, femme d'un tailleur qui donnait assez mal à man-

ger, mais dont la table ne laissait pas d'être recherchée à cause de la bonne et sûre compagnie qui s'y trouvait ; car on n'y recevait aucun inconnu, et il fallait être introduit par quelqu'un de ceux qui y mangeaient d'ordinaire. Le commandeur de *G. . . . e*, vieux débauché, plein de politesse et d'esprit, mais ordurier, y logeait et y attirait une folle et brillante jeunesse en officiers aux gardes et mousquetaires. Le commandeur de *N . . . . . t*, chevalier de toutes les filles de l'opéra, y apportait journellement toutes les nouvelles de ce tripôt. MM. du *Plessis*, lieutenant-colonel retiré, bon et sage vieillard, et *Ancelet* (*), officier des

(*) Ce fut à ce M. *Ancelet* que je donnai une petite comédie de ma façon, intitulée les Prisonniers de guerre, que j'avais faite après les désastres des Français en Bavière et en Bohême, et que je n'osai jamais avouer ni montrer, et cela par la singulière raison que jamais le roi, ni la France, ni les Français ne furent peut-être mieux loués, ni de meilleur cœur que dans cette pièce, et que républicain et frondeur en titre, je n'osais m'avouer panégyriste d'une nation dont toutes les maximes étaient contraires aux miennes. Plus navré des malheurs de la France que les Français même, j'avais peur qu'on ne taxât de flatterie

mousquetaires, y maintenaient un certain ordre parmi ces jeunes gens. Il y venait aussi des commerçans, des financiers, des vivriers, mais polis, honnêtes, et de ceux qu'on distinguait dans leur métier. M. de *Besse*, M. de *Forcade* et d'autres dont j'ai oublié les noms. Enfin l'on y voyait des gens de tous les états, excepté des abbés et des gens de robe que je n'y ai jamais vus, et c'était une convention de n'y en point introduire. Cette table assez nombreuse était très-gaie sans être bruyante, et l'on y polissonnait beaucoup sans grossièreté. Le vieux commandeur avec tous ses contes gras, quant à la substance, ne perdait jamais sa politesse de la vieille cour, et jamais un mot de gueule ne sortait de sa bouche, qu'il ne fût si plaisant que des femmes l'auraient pardonné. Son ton servait de règle à toute la table; tous ces jeunes gens contaient leurs aventures galantes avec autant de licence que de grâce, et les contes de filles manquaient d'autant moins, que le magasin était à la porte : car l'allée par où l'on allait chez

et de lâcheté les marques d'un sincère attachement dont j'ai dit l'époque et la cause dans ma première partie, et que j'étais honteux de montrer.

Mme. la *Selle*, était la même où donnait la boutique de la *Duchapt*, célèbre marchande de modes, qui avait alors de très-jolies filles, avec lesquelles nos messieurs allaient causer avant ou après dîner. Je m'y serais amusé comme les autres si j'eusse été plus hardi. Il ne fallait qu'entrer comme eux ; je n'osai jamais. Quant à Mme. la *Selle*, je continuai d'y aller manger assez souvent après le départ d'*Altuna*. J'y apprenais des foules d'anecdotes très-amusantes, et j'y pris aussi peu-à-peu, non, grâces au ciel, jamais les mœurs, mais les maximes que j'y vis établies. D'honnêtes personnes mises à mal, des maris trompés, des femmes séduites, des accouchemens clandestins, étaient là les textes les plus ordinaires ; et celui qui peuplait le mieux les enfans-trouvés, était toujours le plus applaudi. Cela me gagna. Je formai ma façon de penser sur celle que je voyais en règne chez des gens très-aimables, et dans le fond très-honnêtes gens, et je me dis : puisque c'est l'usage du pays, quand on y vit on peut le suivre. Voilà l'expédient que je cherchais. Je m'y déterminai gaillardement sans le moindre scrupule ; et le seul que j'eus à vaincre, fut celui de *Thérèse* à

qui j'eus toutes les peines du monde de faire adopter cet unique moyen de sauver son honneur. Sa mère, qui de plus craignait un nouvel embarras de marmaille, étant venue à mon secours, elle se laissa vaincre. On choisit une sage-femme prudente et sûre, appelée Mlle. *Gouin*, qui demeurait à la pointe Saint-Eustache, pour lui confier ce dépôt ; et quand le temps fut venu, *Thérèse* fut menée par sa mère chez la *Gouin* pour y faire ses couches. J'allai l'y voir plusieurs fois, et je lui portai un chiffre que j'avais fait à double sur deux cartes, dont une fut mise dans les langes de l'enfant, et il fut déposé par la sage-femme au bureau des enfans-trouvés dans la forme ordinaire. L'année suivante même inconvénient et même expédient, au chiffre près qui fut négligé. Pas plus de réflexion de ma part, pas plus d'approbation de celle de la mère ; elle obéit en gémissant. On verra successivement toutes les vicissitudes que cette fatale conduite a produites dans ma façon de penser ainsi que dans ma destinée. Quant à-présent tenons-nous à cette première époque. Ses suites aussi cruelles qu'imprévues, ne me forceront que trop d'y revenir.

Je marque ici celle de ma première connaissance avec Mme. d'*Epinay*, dont le nom reviendra souvent dans ces mémoires. Elle s'appelait Mlle. des *Clavelles*, venait d'épouser M. d'*Epinay*, fils de M. de *Lalive* de *Blainville*, fermier-général. Son mari était musicien, ainsi que M. de *Francueil*. Elle était musicienne aussi ; et la passion de cet art mit entre ces trois personnes une grande intimité. M. de *Francueil* m'introduisit chez Mme. d'*Epinay*. J'y soupais quelquefois avec lui. Elle était aimable, avait de l'esprit, des talens ; c'était assurément une bonne connaissance à faire. Mais elle avait une amie appelée Mlle. d'*Ette* qui passait pour méchante, et qui vivait avec le chevalier de *Valory*, qui ne passait pas pour bon. Je crois que le commerce de ces deux personnes fit tort à Mme. d'*Epinay*, à qui la nature avait donné, avec un tempérament très-exigeant, des qualités excellentes pour en régler ou racheter les écarts. M. de *Francueil* lui communiqua une partie de l'amitié qu'il avait pour moi, et m'avoua ses liaisons avec elle, dont, par cette raison, je ne parlerais pas ici, si elles ne fussent devenues publiques, au point même de n'être pas même cachées

à M. d'*Epinay*. M. de *Francueil* me fit même sur cette dame des confidences bien singulières, qu'elle ne m'a jamais faites elle-même, et dont elle ne m'a jamais cru instruit; car je n'en ouvris ni n'en ouvrirai de ma vie la bouche ni à elle, ni à qui que ce soit. Toute cette confiance de part et d'autre rendait ma situation très-embarrassante, sur-tout avec Mme. de *Francueil*, qui me connaissait assez pour ne pas se défier de moi, quoiqu'en liaison avec sa rivale. Je consolais de mon mieux cette pauvre femme, à qui son mari ne rendait assurément pas l'amour qu'elle avait pour lui. J'écoutais séparément ces trois personnes; je gardais leurs secrets avec la plus grande fidélité, sans qu'aucune des trois m'en arrachât jamais aucun de ceux des deux autres, et sans dissimuler à chacune des deux femmes mon attachement pour sa rivale. Mme de *Francueil* qui voulait se servir de moi pour bien des choses, essuya des refus formels; et Mme. d'*Epinay* m'ayant voulu charger une fois d'une lettre pour M. de *Francueil*, non-seulement en reçut un pareil, mais encore une déclaration très-nette que si elle voulait me chasser pour jamais de chez elle, elle

n'avait qu'à me faire une seconde fois pareille proposition.

Il faut rendre justice à Mme. *d'Epinay*. Loin que ce procédé parût lui déplaire, elle en parla à M. de *Francueil* avec éloge, et ne m'en reçut pas moins bien. C'est ainsi que dans des relations orageuses entre trois personnes que j'avais à ménager, dont je dépendais en quelque sorte, et pour qui j'avais de l'attachement, je conservai jusqu'à la fin leur amitié, leur estime, leur confiance, en me conduisant avec douceur et complaisance, mais toujours avec droiture et fermeté. Malgré ma bêtise et ma gaucherie Mme. d'*Epinay* voulut me mettre des amusemens de la Chevrette, château près de Saint-Denis, appartenant à M. de *Broglie*. Il y avait un théâtre où l'on jouait souvent des pièces. On me chargea d'un rôle que j'étudiai six mois sans relâche, et qu'il fallut me souffler d'un bout à l'autre à la représentation. Après cette épreuve, on ne me proposa plus de rôle.

En fesant la connaissance de Mme. d'*Epinay*, je fis aussi celle de sa belle-sœur Mlle. de *Blainville*, qui devint bientôt comtesse de *Houdetot*. La première fois que je la vis elle était à la veille de son mariage

Elle me causa long-temps avec cette familiarité charmante qui lui est naturelle. Je la trouvai très-aimable, mais j'étais bien éloigné de prévoir que cette jeune personne ferait un jour le destin de ma vie, et m'entraînerait, quoique bien innocemment, dans l'abîme où je suis aujourd'hui.

Quoique je n'aie pas parlé de *Diderot* depuis mon retour de Venise, non plus que de mon ami M. *Roguin*, je n'avais pourtant négligé ni l'un ni l'autre, et je m'étais surtout lié de jour en jour plus intimement avec le premier. Il avait une *Nannette*, ainsi que j'avais une *Thérèse*. C'était entre nous une conformité de plus; mais la différence était que ma *Thérèse*, aussi bien de figure que sa *Nannette*, avait une humeur douce et un caractère aimable, fait pour attacher un honnête homme; au-lieu que la sienne, pie-grièche et harangère, ne montrait rien aux yeux des autres qui pût racheter la mauvaise éducation. Il l'épousa toutefois. Ce fut fort bien fait s'il l'avait promis. Pour moi qui n'avais rien promis de semblable, je ne me pressai pas de l'imiter.

Je m'étais aussi lié avec l'abbé de *Condillac* qui n'était rien non plus que moi dans

la littérature, mais qui était fait pour devenir ce qu'il est aujourd'hui. Je suis le premier, peut-être, qui ait vu sa portée, et qui l'ait estimé ce qu'il valait. Il paraissait aussi se plaire avec moi; et tandis qu'enfermé dans ma chambre, rue Jean-Saint-Denis, près l'opéra, je fesais mon acte d'*Hésiode*, il venait quelquefois dîner avec moi tête-à-tête en pic-nic. Il travaillait alors à l'essai sur l'origine des connaissances humaines, qui est son premier ouvrage. Quand il fut achevé, l'embarras fut de trouver un libraire qui voulût s'en charger. Les libraires de Paris sont durs pour tout homme qui commence; et la métaphysique alors très-peu à la mode, n'offrait pas un sujet très-attrayant. Je parlai à *Diderot* de *Condillac* et de son ouvrage; je leur fis faire connaissance. Ils étaient faits pour se convenir, ils se convinrent. *Diderot* engagea le libraire *Durand* à prendre le manuscrit de l'abbé; et ce grand métaphysicien eut de son premier livre, et presque par grâce, cent écus qu'il n'aurait peut-être pas trouvés sans moi. Comme nous demeurions dans des quartiers fort éloignés les uns des autres, nous nous rassemblions tous trois une fois la semaine au Palais-royal,

et nous allions dîner ensemble à l'hôtel du Panier-fleuri. Il fallait que ces petits dîners hebdomadaires plussent extrêmement à *Diderot* ; car lui qui manquait presque à tous ses rendez-vous, ne manqua jamais aucun de ceux-là. Je formai là le projet d'une feuille périodique, intitulée le *Persifleur*, que nous devions faire alternativement *Diderot* et moi, J'en esquissai la première feuille, et cela me fit faire connaissance avec d'*Alembert*, à qui *Diderot* en avait parlé. Des évènemens imprévus nous barrèrent, et ce projet en demeura là.

Ces deux auteurs venaient d'entreprendre le Dictionnaire encyclopédique, qui ne devait d'abord être qu'une espèce de traduction de *Chambers*, semblable à-peu-près à celle du dictionnaire de médecine de *James*, que *Diderot* venait d'achever. Celui-ci voulut me faire entrer pour quelque chose dans cette seconde entreprise, et me proposa la partie de la musique que j'acceptai et que j'exécutai très à la hâte et très-mal, dans les trois mois qu'il m'avait donnés, comme à tous les auteurs qui devaient concourir à cette entreprise. Mais je fus le seul qui fut prêt au terme prescrit. Je lui remis mon manuscrit que

j'avais fait mettre au net par un laquais de M. de *Francueil*, appelé *Dupont*, qui écrivait très-bien, et à qui je payai dix écus tirés de ma poche, qui ne m'ont jamais été remboursés. *Diderot* m'avait promis, de la part des libraires, une rétribution dont il ne m'a jamais reparlé, ni moi à lui.

Cette entreprise de l'Encyclopédie fut interrompue par sa détention. Les Pensées philosophiques lui avaient attiré quelques chagrins qui n'eurent point de suite. Il n'en fut pas de même de la Lettre sur les aveugles, qui n'avait rien de répréhensible que quelques traits personnels dont Mme. du *Pré de Saint-Maur* et M. de *Réaumur* furent choqués, et pour lesquels il fut mis au donjon de Vincennes. Rien ne peindra jamais les angoisses que me fit sentir le malheur de mon ami. Ma funeste imagination qui porte toujours le mal au pis, s'effaroucha. Je le crus là pour le reste de sa vie. La tête faillit à m'en tourner. J'écrivis à Mme. de *Pompadour* pour la conjurer de le faire relâcher, ou d'obtenir qu'on m'enfermât avec lui. Je n'eus aucune réponse à ma lettre : elle était trop peu raisonnable pour être efficace, et je ne me flatte pas qu'elle ait contribué aux adoucisse-

mens qu'on mit quelque temps après à la captivité du pauvre *Diderot*. Mais si elle eût duré quelque temps encore avec la même rigueur, je crois que je serais mort de désespoir aux pieds de ce malheureux donjon. Au reste, si ma lettre a produit peu d'effet, je ne m'en suis pas non plus beaucoup fait valoir; car je n'en parlai qu'à très-peu de gens, et jamais à *Diderot* lui-même.

Fin du septième Livre, et du Tome second.

